

Creezy

Félicien Marceau

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Félicien Marceau
Creezy



folio 

Texte intégral

Félicien Marceau

Creezy

Gallimard

I

Elle est ronde, cette place. Non, elle n'est pas ronde. Pourquoi ai-je dit qu'elle était ronde ? Elle est comme toutes ces places aux portes de Paris, porte Maillot, porte d'Italie, porte de Pantin, une aire démesurée, bâtie n'importe comment, qui fuit de toutes parts, diluée dans les larges avenues qui y débouchent, informe finalement, trop vaste pour qu'on en puisse discerner le dessin, le flot des voitures venant encore brouiller les contours. Il faudrait être en hélicoptère. Je ne suis pas en hélicoptère. Je suis arrêté là, au bord du trottoir, un trottoir démesuré lui aussi, comme une plage. Une plage au bord du fleuve des voitures. Il y a longtemps que je ne me suis plus arrêté. Il me semble qu'il y a des siècles que je ne me suis plus arrêté. J'étais pressé. Pressé de toutes parts. Ou alors j'attendais. Quand on attend, les gens, les choses n'existent pas. On les longe, on les frôle : ils ne sont pas là, ils ne sont pas vraiment là. Je n'ai pas ma voiture. Sans ma voiture, je me sens comme un veuf. Perdu, isolé, peu sûr. Je viens de la déposer là en face, dans ce garage. Un bruit qui m'inquiétait, dans le moteur. Il paraît que ce n'est rien, il y en a pour une demi-heure. Cette demi-heure est devant moi comme un trou. Comme le vide. Devant moi, il n'y a que cette place, encombrée, brouillée, qui tangué sous les voitures, mais vide. Il n'y a pas huit jours, même pour cette demi-heure, j'aurais pris un taxi, j'aurais rejoint Creezy, ou j'aurais été dans un café, pour lui téléphoner. Moi dans cette boîte étroite, pris entre l'appareil et le verre gravé de la porte, elle au bout du fil. Il n'y a plus Creezy. Comprenez-vous cela : il n'y a plus Creezy. Je suis vide, vacant, inoccupé, libre mais dans le mauvais sens du terme, libre comme le taxi qui n'est libre que lorsqu'il ne remplit pas sa vocation de taxi. Cette femme qui va passer devant moi, si elle me regarde, je pourrais la suivre. Elle ne me regarde pas. Je ne la suis pas. Mais j'aurais pu. J'aurais eu le temps. Jusqu'ici, je n'avais jamais le temps. Mon temps, c'était Creezy. Toutes les heures que j'arrivais à sauver : Creezy. Ma liberté : Creezy. Il n'y a plus Creezy. Maintenant, ma liberté, c'est cette femme qui passe. Ou une autre. Ma liberté est

devenue n'importe quoi. Informe. Démesurée. Comme cette place. Qui tange, qui ondule mais où rien ne s'arrête ni n'existe. Je ne vois plus devant moi que des journées sans Creezy, trouées de tout ce qui était Creezy, vides de Creezy, comme de grands squelettes contre un ciel pâle. Il ne reste que ces... que ces choses, puis-je trouver un mot plus vague, au milieu desquelles déjà, depuis des mois, je n'errais plus que comme un fantôme, ma maison, ma femme (mais il n'y a même plus ma femme), mes enfants, le courrier, les séances de l'Assemblée, la Commission des Finances, toutes ces choses qui déjà s'effritaient sous mes doigts et que, pour rejoindre Creezy, je ronguais, je grignotais, je supprimais de plus en plus. Et que maintenant je n'aperçois plus que de très loin, comme des ombres, même pas, comme l'ombre d'un nuage qui déjà se défait. Se pourrait-il que le désespoir ne soit rien d'autre que ce désert, ce vide, cette érosion de tout ce qui m'entoure, cette distance entre les choses et moi, cette indifférence, cette absence totale de raison d'aller ici ou ailleurs, de faire ceci ou autre chose ? Un jour, il y a longtemps déjà, j'étais en mission, un avion m'a déposé dans le désert, je veux dire le vrai, le Sahara. Et je me suis aperçu qu'au lieu des pistes précises d'un aéroport, le pilote, dans ce vide si parfaitement uni, se préparait à atterrir exactement n'importe où, aucun signal, aucune balise, aucune broussaille, aucun accident de terrain ne l'incitant à se poser ici plutôt que là. Ce désert, en ce moment, c'est moi. Cette surface lisse, ce vide à l'infini où rien ne dépasse ni n'appelle, où rien ne guide, dont la forme elle-même est incertaine, mobile, à la merci du vent, ce désert en moi, ce désert qui non seulement est l'absence de Creezy, qui est Creezy elle-même, cet univers aride et nu dans lequel elle m'a entraîné. Brusquement, je m'aperçois que, cette place, j'y suis déjà venu. Un jour, Creezy m'y avait donné rendez-vous. Elle devait passer me prendre avec sa voiture. La mienne, je l'avais rangée là, plus haut. Mais cette place, c'est comme si je n'y étais jamais venu. Je n'en avais rien vu. J'attendais Creezy avec sa voiture : je ne regardais que les voitures. Et ces voitures elles-mêmes, il me suffisait d'un détail, la marque, la couleur, un homme au volant, déjà elles sortaient de mon regard, elles cessaient d'exister, je ne les voyais plus. Maintenant, je les vois. D'une seconde à l'autre, j'ai recommencé à les voir. Les gens, les immeubles, les voitures, tout cela, dans un mouvement lent et doux, remonte à la surface et, en oscillant encore, se pose devant moi. Je vois le garage. Je l'avais vu, bien entendu, puisque j'y suis entré. Je ne l'avais pas vraiment vu, comme je ne l'avais pas vu le jour où, ici même, j'ai attendu Creezy. C'est un grand rectangle blanc, flanqué d'un rectangle annexe, plus bas, le tout recouvert d'inscriptions en bleu. Le pompiste aussi est en bleu, mais un autre bleu, bleu lin, bleu pastel. Sur la poitrine, il porte un écusson vert et blanc, le même qu'on retrouve à

six mètres au-dessus de lui, comme projeté, énorme, suspendu à un grand support blanc et courbe, relié au garage par deux guirlandes de petits drapeaux. Tout cela brille et cet éclat enfin m'atteint. Le pompiste finit d'essuyer un pare-brise. Il pénètre dans son kiosque, un kiosque rond, tout en verré, où des boîtes jaunes sont rangées sur des rayons. A côté, il y a un camion-citerne, rouge, avec un large rectangle blanc. Puis, il y a une Aston-Martin, rouge aussi. Puis, après le garage, un immeuble, très haut, il doit bien avoir seize ou dix-huit étages, blanc mais déjà marqué par des traînées noires. A un balcon, un homme se penche. Il écoute ce que lui dit une femme, du balcon d'en dessous. Elle est à demi tournée, elle renverse la tête, elle a une main sur la balustrade. Entre les balcons, on a mis un ornement : des damiers, de céramique probablement, blancs et marron. Je suis près d'un feu. Un taxi s'arrête devant moi. Le chauffeur a emmené son chien. Ils sont assis l'un à côté de l'autre. Le chauffeur caresse la tête de son chien, il lui dit quelque chose puis il lève les yeux, il surprend mon regard, il sourit, il balance la tête. Aussi clairement que s'il m'avait parlé, j'entends tout ce qu'il veut me dire : que ce chien c'est son ami, qu'il ne va pas le laisser seul chez lui à l'attendre toute la journée, que c'est peut-être bête mais qu'il faut comprendre. Le chien me regarde aussi. Le taxi repart mais, pendant un moment, pour moi, il a existé. Le chien, le chauffeur, le taxi, tout cela a été avec moi. A ma droite, il y a un chantier, un immeuble en construction, des palissades, une grue, immense, orange, d'un orange vif, dont le long bras, lesté à l'autre bout par un bloc de ciment, se déplace lentement dans le ciel. Je ne sais pourquoi, j'éprouve une sorte de bonheur à voir ce long bras qui se déplace lentement. Il y a une bétonnière aussi, ou je ne sais quoi, une machine, un moteur. Cela fait du bruit. Un bruit que, jusqu'ici, je n'entendais pas ou dont je n'avais pas conscience. Maintenant, je l'entends. Heurts, cahots, halètements, cliquetis, un homme qui siffle, un autre qui hèle, je le vois, il porte un casque blanc et un ciré jaune, il me semble que je sors de tout ce bruit, qu'il est comme une grotte, un tunnel, une caverne, une caverne qui est moi-même, qui est ce désespoir, qui est cette chose horrible en moi et qu'enfin j'en émerge, que je regagne l'air libre. Ce bruit me chasse de moi-même, il entre en moi, il marche en moi et, d'un mouvement lent et implacable, il écrase la chose horrible. Il me semble qu'au-dedans de moi un sourd combat est engagé entre ce bruit et mon désespoir, j'en perçois les coups, il me semble que je le vois, mon désespoir, que je le vois, sous ces coups, résister encore, se tordre et enfin s'affaïsser, s'enliser, disparaître. Une femme passe, qui hale un petit garçon. Le petit garçon tient une mitraillette, en matière plastique, jaune et rouge. Cette mitraillette ne lui est d'aucun secours. Il la laisse traîner derrière lui. Il a l'air exténué. Je devais avoir la même expression

lorsque, le dimanche, mes parents m'emmenaient dans leur promenade. L'air exténué des petits garçons le dimanche. C'était toujours la même promenade. Nous sortions de Morlan par la route de Cahors. Nous nous arrêtions à une guinguette. Mon père m'achetait de la limonade. C'étaient des bouteilles blanches, fermées par une bille. Morlan à son tour me rejoint. Morlan vient se poser entre la chose horrible et moi. J'avais oublié Morlan. L'homme de Creezy ne pouvait pas être né à Morlan. Il ne pouvait être qu'un homme à son image, pareil à elle, né jamais et nulle part, sans enfance, sans souvenirs, issu d'un ordinateur, deux robots, nous étions deux robots, en marche l'un vers l'autre, dans un crissement de métal. Devant moi, un homme arrête sa voiture. Il en descend. Il regarde quelque chose à sa roue, la roue avant, à droite. Qu'est-ce qu'elle a, sa roue ? Rien sans doute, ou peu de chose. Il donne un coup de pied dans son pneu. Puis il repart. Dans la voiture qui suit, un homme, une femme. Moche, la femme, le profil amer de la murène. Elle parle, elle gesticule. De la tête, l'homme fait : oui, oui. Mais, visiblement, en s'en foutant. Aucune importance. L'important, c'est que tout cela, la murène, la grue, le chien, le chauffeur, le bruit, les voitures, que tout cela peu à peu me recouvre, me protège, me câline, c'est comme une caresse, comme un cataplasme et, sous cette caresse, la chose horrible en moi s'en va, se dilue sous les roues, sous les voitures, sous le soleil. Il y a du soleil, je ne le remarque qu'à cette minute précise. Y avait-il du soleil le jour où, sur cette même place, j'ai retrouvé Creezy ? Je ne sais pas. Je ne l'ai sans doute jamais su. Elle s'est arrêtée là, à vingt mètres de l'endroit où je suis en ce moment. Elle s'est arrêtée d'un seul coup, comme d'habitude, brutalement, son sourire insolent dans l'ombre. Je suis monté dans la voiture. Elle est repartie, aussi brutalement et Creezy s'est penchée vers moi, elle a ri, elle a secoué ses cheveux dans ma figure. Brusquement, il y a de nouveau en moi la chose horrible. Je ne vois plus les voitures, je n'entends plus le halètement bref du moteur. Il n'y a plus que Creezy, Creezy et son profil doré, Creezy qui dit cheese, Creezy et ses larges yeux verts, Creezy mon icône peinte, Creezy et son slip blanc, étroit et long, Creezy qui marche vers moi, de son pas de mannequin, le talon bien posé, le regard droit devant elle, son sourire aux dents, Creezy au creux des nuits, son bras sur ma poitrine, son genou sur mon ventre, Creezy et mon désespoir, Creezy et la chose horrible en moi, cette mort, ce gel, cette épouvante, cette morsure, ce plomb qui ankylosé mes membres. Comment les gens qui passent ne se retournent-ils pas ? Comment ne voient-ils pas que, là, arrêté au bord du trottoir, au bord de cette place qui tangué sous les voitures, il y a un homme qui hurle, qui se traîne par terre et qui frappe l'asphalte de ses poings ? Se peut-il que rien n'en apparaisse sur mon visage ? Rien de cette panique ? Rien de cet effroi, de ce vertige ?

Rien de cette clameur qui m'étouffe ? Je peine, je tire, je me raidis, j'essaie de respirer, j'y arrive enfin. A nouveau, j'entends le bruit du moteur, j'entends le chuintement des pneus et, sous cette caresse, la chose horrible, lentement, s'écarte. Je regagne le monde des hommes, je regagne cette place encombrée et informe où rien n'est Creezy, où aucune voiture n'est pareille à son bolide, où aucune femme n'a son profil insolent, ni ses cuissardes de cuir noir ni ses tailleurs absinthe. J'émerge de son monde à elle, de ce monde lisse, aride et nu, murs blancs, cloisons vitrées, plastique, acier, aluminium, ce plateau qui tourne lentement dans un déchirement de soie, cette lumière blanche et vide, cet univers en dehors duquel il semblait qu'elle ne pût pas vivre. Rien que notre première rencontre déjà, à l'aéroport. Non. Attention. Je parle ici de quelque chose dont je ne sais pas ce qui compte et ce qui ne compte pas. Il me faut ne rien oublier, ne rien négliger et même ce qui peut paraître futile. Tout est signe. Si je dois guérir un jour, si la chose horrible doit un jour s'écarter de moi, ce sera malgré moi, sans le savoir et parce que je serai tombé, par hasard, sur le mot, sur la phrase, sur le souvenir qui peuvent me délivrer. Avant la rencontre à l'aéroport, il y a eu la rencontre au théâtre, qui la préfigure et sans laquelle, peut-être, la rencontre à l'aéroport n'aurait pas été pareille, même si, au théâtre, nous ne nous sommes pas parlé. Betty et moi, nous étions allés voir la pièce de Webley. Après, nous devons retrouver Colette Dubois qui y jouait. Betty et Colette sont des amies d'enfance. Morlan toujours. La grande fille raisonnable, le visage large, le regard doux de ses yeux bleus, et l'autre, Colette, les cheveux à la garçonne, qui nous affolait tous, qui se moquait de tous. A l'entracte, nous allons lui dire bonjour. Le régisseur me dit qu'il y a eu un raccord, que Colette est sur la scène. Elle nous fait signe de la rejoindre. Cela m'intéressait de voir de près ou plutôt du dedans ce décor que j'avais vu de loin, qui était compliqué, tout en acier, des colonnes qui tournent, une plate-forme qui monte et qui descend. Le metteur en scène m'a un peu expliqué. Puis, par un trou pratiqué dans le rideau, un trou rond bordé de cuir, j'ai regardé dans la salle. Il y avait des gens debout et qui tournaient le dos, d'autres qui étaient restés assis. Et, au troisième rang, j'ai vu un visage, un visage que je reconnaissais mais sans me rappeler où j'avais pu le voir. Colette et Betty étaient à un pas. J'ai pris Colette par le coude.

— Là, au troisième rang, exactement en face de nous, cette fille en lamé argent.

La main sur mon bras, Colette a regardé. Puis elle a eu son roucoulement.

— Ça ? C'est Creezy.

Puis :

— Creezy, tu sais bien. Des affiches. On ne voit plus qu'elle.

J'ai encore regardé et, d'une seconde à l'autre, la salle, le public, les loges, les guirlandes d'ampoules le long des balcons, c'était comme si tout avait disparu. C'était comme une photographie où, sous l'action de je ne sais quel acide, tout se serait estompé pour ne plus laisser que ce visage, ce seul visage, entouré d'une buée, d'un flou. Je la regardais. Elle me regardait. Ou plutôt elle regardait droit vers moi, droit vers ce rideau qui me cachait, ce regard qui ne me voyait pas mais livré à moi, plus livré que si elle m'avait vu, ce regard où il n'y avait même plus cette défense qu'il y a lorsqu'on regarde quelqu'un. Et ce visage avançait vers moi, il grandissait, il grossissait comme sur toutes ces affiches où, en effet, cent fois, je l'avais vu, Creezy devant une machine à laver, Creezy en bikini orange, faisant du ski nautique, bondissant sur la crête des vagues, visitez les Bahamas, Creezy en robe du soir à côté d'un briquet en or aussi grand qu'elle, Creezy radieuse sur fond relaxe, visitez les Comores, Creezy sur les palissades, Creezy dans le ciel, Creezy de six mètres de haut, Creezy en bermudas banane. Puis le régisseur s'est avancé en faisant mine de frapper dans ses mains et il nous a dit qu'il était temps de regagner nos places. Nous sommes rentrés dans la salle. Les lumières étaient déjà éteintes. Une seconde, j'ai encore entrevu, de loin, le profil de Creezy. Puis nous avons rejoint Colette et j'ai oublié Creezy. Ou je croyais l'avoir oubliée. Je ne savais pas encore que ce visage était resté en moi, que ce profil insolent était déjà sculpté à l'intérieur de ma face. Parfois, pour un instant, le visage revenait. Un jour, arrêté à un feu rouge, j'ai levé les yeux. L'affiche a sauté sur moi, une affiche géante, Creezy sur la crête des vagues, sous un ciel blanc traversé d'oriflammes. Un autre jour, à un dîner, quelqu'un a parlé d'elle. J'ai revu le visage, le théâtre, les guirlandes d'ampoules. Puis, un an, exactement un an plus tard, j'ai dû aller à Rome, pour une conférence sur le Marché commun. Le lendemain, je suis reparti. Des gens m'ont accompagné à l'aéroport, deux députés, le président du Groupe France-Italie, plus une hôtesse et un photographe. Un photographe qui faisait du zèle, qui marchait devant nous à reculons, son visage remplacé par son appareil. Nous avançons dans le hall de l'aéroport, un immense couloir, un immense aquarium, courbe comme un arc, les grandes vitres, les parois micacées, les cavernes brillantes, le tonnerre des réacteurs et les voix expirantes, les voix caressantes, les voix inhumaines, qui annoncent comme un très cher secret que le départ pour Caracas se fait à la porte numéro douze et que monsieur Smith, vol sept cent vingt-deux, est demandé mais pour quoi faire ? pour quelles délices ? les voix expirantes annoncent des délices, pour quelles étreintes ? les voix expirantes annoncent des étreintes ou des adieux d'une déchirante douceur. Puis il est arrivé ceci : je vois Creezy, Creezy qui marche vers moi, de son pas de mannequin, qui marche vers moi du fond du hall

immense, au milieu des voix expirantes, des voix inhumaines, dans le tonnerre des réacteurs, elle aussi flanquée de gens, deux hommes, une femme, une hôtesse, elle aussi un photographe, qui marche à reculons, les jambes pliées. C'est étrange, c'est comique, c'est angoissant, ces deux groupes qui avancent l'un vers l'autre, du même pas, comme dans un miroir, un jeu de miroirs, comme dans un labyrinthe, identiques, sauf des détails, nos vestons gris anthracite, Creezy en cuissardes blanches et manteau de léopard, et des fleurs aussi, elle porte une gerbe de fleurs, des roses, dans un papier brillant. Un moment, à force de reculer, nos deux photographes se sont croisés et, pendant quelques secondes, ils ont l'air de se photographier mutuellement. Je souris à Creezy. Elle ne sourit pas. Ou plutôt elle ne modifie pas le sourire qu'elle avait déjà, un sourire figé, le sourire de ses affiches mais, sur son visage, je vois passer une onde comme si elle souriait loin derrière son sourire. Un des photographes a un geste pour nous inviter à nous rapprocher. Il veut nous prendre ensemble. Le président du Groupe France-Italie se fâche. Mais non ! dit-il, pas du tout, quelle idée ! Il doit penser que, pour un député français, cela ne ferait pas sérieux. Il y a un brouhaha. Une troisième hôtesse est arrivée. Il paraît que nous sommes en retard, qu'on n'attend plus que nous, que tous les autres passagers ont déjà embarqué. Je serre des mains au hasard. En franchissant la porte, Creezy pose ses fleurs dans les bras du contrôleur. Il a l'air étonné mais il dit merci. Sur l'aire cimentée, nous marchons l'un à côté de l'autre. L'hôtesse nous précède de deux pas et, de temps en temps, elle se retourne comme pour s'assurer que nous sommes sages. Nous sommes sages. Creezy à mes côtés, Creezy en manteau de léopard, Creezy qui entre dans ma vie, et je le sais déjà, qui entre dans ma vie de son pas de mannequin, le pied légèrement glissé, qui lui donne un mouvement de navire. Dans l'avion, c'est tout naturellement qu'on nous fait asseoir l'un à côté de l'autre. Ce sont les deux places à l'avant, à droite. Il n'y a personne devant nous. Nous sommes seuls, seuls dans la boîte ronronnante, seuls avec les phrases que nous échangeons et dont chacune déjà veut dire autre chose, et nous le savons, nos phrases entre nous qui tâtonnent, qui se cherchent et dans le dos desquelles nous courons l'un vers l'autre. Cela doit se voir. L'hôtesse, qui généralement, tous les quarts d'heure, vous propose quelque distraction, pas une fois ne s'approche. Un moment pourtant, il nous a fallu sacrifier au rite : on nous a invités à passer dans la cabine de pilotage. Nous survolions le mont Blanc. Là, penchés au-dessus du pilote, au milieu du bredouillis de mots des radios, nous avons regardé le mont Blanc. Ces creux, ces bosses, ces arêtes, ces abîmes, cette lumière blanche, ce monde sans une âme et sans âme, c'était déjà ce que nous allions vivre, ces arêtes dures, froides et coupantes, c'était déjà notre amour, ma Creezy, notre

amour nu, aride et furieux. Je ne le savais pas alors. Je le sais maintenant. Sur le dossier du fauteuil du pilote, j'ai pris ta main. Tu l'as retirée. Puis ta main est revenue. Elle s'est posée sur la mienne, non, elle a pris la mienne, elle s'est crispée sur la mienne. Au milieu des voix des tours de contrôle, dans ce bredouillis, dans ce hachis de mots dont nous ne comprenions rien, tu as tourné vers moi tes larges yeux verts. Je croyais y lire une question. Je n'y ai lu qu'un défi. Et je l'ai accepté. Creezy des Bahamas, Creezy de la mer émeraude, Creezy de l'avion au-dessus du mont Blanc, ce jour-là mon âme a sauté vers toi et j'ai pénétré dans ton univers, ton univers à toi, néon, plastique, aluminium, la lumière blanche des glaciers, le hachis de mots, les voix expirantes et le tonnerre des réacteurs.

II

Chez elle, c'est comme l'aéroport. C'est un quartier à l'écart, assez loin, pas terminé, il n'y a que quelques immeubles, perdus au milieu de terrains vagues. Non, pas vagues, le terme convient mal, des terrains précis au contraire, rasés, grattés, nus, visiblement mesurés et lotis à un mètre près, secs comme une épure, sans une broussaille, déjà préparés pour les bâtiments qu'on doit y construire. Au milieu, une avenue trop large, bordée d'arbres trop jeunes. Pas une boutique, pas un passant. Une voiture de temps en temps mais qui, dans cet espace désert, passe comme une flèche, qui a l'air de fuir, poussée par une panique, déjà happée par la courbe du virage. Enfin, au bout, l'immeuble de Creezy, douze étages, étroit de ce côté, planté là comme un couteau, blanc sur le ciel blanc. Il n'a de particulier que la disposition des fenêtres – et pas toutes, une partie de l'immeuble seulement – qui sont alternativement très grandes et petites. Je veux dire qu'à chaque grande fenêtre – et il serait plus juste de dire : à chaque verrière – correspondent deux fenêtres de taille ordinaire. Devant l'immeuble, une pelouse, trois parterres ronds, une vasque, en céramique bleue, avec un mince jet d'eau, et un sentier de dalles disposées irrégulièrement. Je crois que les architectes appellent ça : opus incertum. L'ensemble est d'une banalité qui en devient angoissante. Aventuré le long du sentier en opus incertum, j'ai l'impression de me promener dans un prospectus, d'aller voir un promoteur. Cette pelouse n'a pas l'air vraie. Elle est d'un vert acide qui évoque non la nature mais quelque procédé chimique. Dans l'avion, j'ai raconté à Creezy l'histoire de cette femme de Détroit qui a obtenu le divorce parce que son mari, en son absence, dans son jardin, avait fait disposer une pelouse en matière plastique et que, ne l'en ayant pas avisée, il lui a laissé arroser cette pelouse pendant six mois. Creezy n'a pas ri. Il faudrait que je sache ce qui la fait rire. Je sens bien qu'il y a en elle quelque chose que je dois détruire, défaire, quelque chose de dur, de noué. La faire rire, ce serait déjà un moyen. Je pénètre dans le hall. La loge de la concierge est une place forte, une

redoute, toute en verre, en forme d'esse, du feuillage partout, le long de la paroi courbe et contre le plafond, de larges feuilles, vert sombre, vernissées et qui, elles aussi, ont l'air d'être en matière plastique. Surgie d'entre ces bocages industriels, la concierge vient me répondre derrière une vitre percée de trous. Tout ce qu'il y a d'humain là-dedans, c'est le tricot que tient la concierge, un tricot bleu, qui étonne. Dans cette cellule de verre, on se serait attendu plutôt à un radar, un laser, un compteur Geiger. Non, ce n'est qu'un tricot. De l'ascenseur, rien à dire, c'est une boîte, sauf qu'un dispositif y diffuse une musique sirupeuse. Chez Creezy, au douzième étage, c'est une grande femme qui m'ouvre la porte, que je ne vois qu'à contre-jour, que je regarde à peine d'ailleurs car, déjà, de la grande pièce qui suit l'entrée, Creezy s'avance vers moi. Elle a l'air de sortir de l'immense verrière qui fait le fond et qui la nimbe d'une poussière de lumière. Elle me tend la main.

— Gentil à vous, dit-elle.

Gentil ? La formule me surprend.

— J'avais dit que je viendrais.

Elle ne m'écoute pas.

— Voici mon Espagnole, dit-elle.

Je me tourne vers la femme qui m'a ouvert la porte. Elle a un grand visage osseux, le nez fort, une bouche carrée, de gros yeux globuleux qui me regardent fixement. Elle porte une longue blouse stricte, à col officier, bleu tendre, dans une étoffe qui a un air de toile cirée. Cela ne lui va pas du tout. Elle a une sorte de déplacement des os, un mouvement du visage qui doit être un sourire. A tout hasard, je dis : Bravo. Bravo pour quoi ?

— Elle s'appelle Neige, dit Creezy.

Puis :

— Les noms étrangers, ça m'agace. J'ai traduit.

Je dis :

— Bonjour, Neige.

Neige a déjà souri. Elle ne sourit plus. Nous restons là un moment, à attendre on ne sait pas quoi. Creezy qui me regarde. Neige impassible. Moi, je flotte. Cela m'arrive parfois. Des moments où mon attention se défait, où il me faut faire un effort pour savoir à quoi je pense. Comme si, tous les trois, nous étions absents. Comme si, dans cette entrée, lieu vague, nous nous demandions de quel côté tout cela va basculer. Enfin, Creezy va vers la grande pièce. Je la suis. Elle porte aujourd'hui un pantalon orange, un pull-over à col roulé, tilleul, une ceinture d'or, à plusieurs chaînes. J'ai dit que cet appartement était comme l'aéroport. Il est comme l'aéroport. Aussi nu, aussi vide et même, d'une certaine manière, aussi vaste. Tout le fond est occupé par l'immense verrière. Un battant au milieu est ouvert. Au-delà, il y a une terrasse. Ce living (c'est un mot qui m'agace, je n'en ai pas d'autre,

Creezy l'appelle son foutoir, ce n'est pas une solution), ce living donc occupe deux étages, ce qui explique la disposition particulière des fenêtres que j'ai déjà signalée, les fenêtres plus petites correspondant à des pièces de hauteur moindre, la cuisine, la salle de bains. En face de la verrière, un escalier d'acier conduit à une galerie qui forme une autre pièce, au-dessus de l'entrée. Dans ce living, il y a une table, fixée au mur par son côté le plus étroit, qui peut se relever contre le mur, qui est relevée en ce moment et au verso de laquelle est collée une énorme photographie de Creezy, une photo brutale, coupée au-dessus des yeux et au ras du menton, grise et noire, grumeleuse, une photo d'ogresse. Puis il y a un appareil de télévision, un électrophone, un divan long et étroit, une lampe ou plutôt un appareil d'éclairage, comportant une armature métallique et des tubes blancs braqués dans diverses directions. Enfin, dans un coin, en tas, des disques, des annuaires, des enveloppes, des valises. La moquette est ardoise. Les murs, jaune citron. Sur le mur de droite, l'affiche de la machine à laver ; à gauche l'affiche des Bahamas, Creezy faisant du ski nautique, bondissant dans l'écume ; au fond, Creezy en bermudas banane sur fond de bungalows relaxe, visitez les Comores. Creezy est devant l'affiche des Bahamas. On dirait que c'est son ombre qui est projetée derrière elle, son ombre démesurée, comme sous l'effet d'un projecteur, non, son ombre, ce n'est pas assez dire, on dirait que c'est elle-même qui est projetée là, arrachée à elle-même, volée d'elle-même, devenue cette géante qui fonce sur nous dans un ciel traversé d'oriflammes. Des glaçons tintent dans mon verre. Brusquement, il me semble que, devant cette géante qui la déborde de toutes parts, Creezy n'existe plus, ou plutôt qu'elle est partout, que je suis dans une ville dont les immeubles sont autant de Creezy, dans une boîte dont les parois sont autant de Creezy, et qui marchent sur moi, qui se referment sur moi, Creezy dans l'écume des vagues, Creezy dans le ciel traversé d'oriflammes. Les glaçons tintent encore une fois. Le rêve se dissipe. Les affiches reculent. Il n'y a plus que Creezy. Ai-je encore envie d'elle ? Je ne retrouve rien de l'élan que j'ai eu à l'aéroport, que j'avais encore dans ma voiture et qui, bizarrement, s'est dilué le long du sentier en opus incertum. Je n'éprouve plus que le plus vulgaire des sentiments : l'honneur viril. J'avance vers Creezy. Je la prends par les coudes. Elle se dégage. Je la reprends. Elle pose sa main sur ma poitrine. Sa main qui tient un verre. Ce n'est pas une caresse, c'est pour me repousser. Je prends son verre. Je cherche où le poser : il n'y a rien. Je finis par le poser à terre. Et le mien en même temps. Creezy n'a pas bougé. Elle me regarde. Elle se mord la lèvre. Je me penche sur elle. Ma joue est contre la sienne.

— Il y a Neige, dit-elle.

Neige ?

- Elle est dans la cuisine.
- Elle peut entrer.
- Envoyez-la faire une course.

Dans les yeux verts de Creezy, je vois, très distinctement, se profiler une réponse insolente. Elle se profile. Elle ne vient pas. Je m'écarte et, sur un ton de cérémonie :

— Je voudrais vous demander un service. Pouvez-vous me prêter Neige pour une heure ?

Là, dans les yeux verts, il y a une lueur d'intérêt.

— Que voulez-vous en faire ?

Sur le tas de disques, j'avise un annuaire des téléphones par rues. Je cherche la rue de Charonne. J'y trouve un certain Coutelet. Coutelet F. Sans autre indication.

— Je voudrais une enveloppe aussi. Et une feuille de papier.

La lueur d'intérêt est toujours là. Creezy me tend l'enveloppe et la feuille de papier.

— Je veux faire porter une lettre à ce monsieur...

J'ai déjà oublié le nom. Je reprends l'annuaire.

— A ce monsieur Coutelet.

— Mais... vous le connaissez ?

— Non. Pas du tout.

— Alors, qu'allez-vous lui écrire ?

— Rien. Je mets la feuille de papier, c'est tout. Pour moi, son seul intérêt est qu'il habite rue de Charonne. A l'autre bout de Paris.

— Ah, non !

J'espérais faire rire Creezy. Elle n'a pas ri. Mais elle s'est animée. C'est déjà un résultat.

— Un papier blanc, c'est bête. Il faut lui mettre... attendez... mettez-lui : tout est découvert, fuyez.

— Et supposez que cet homme ait vraiment... Non, non, je ne veux pas avoir ça sur la conscience. Je vais écrire...

Tout ce gel, ce froid, ce givre entre nous se sont dissipés. Creezy m'entraîne par la main, elle rabat la table pour que je puisse écrire.

— Je vais lui mettre : pour affaire urgente, vous êtes prié de téléphoner à...

Ce n'est pas assez, je le sens bien.

— Pensez à sa tête... Ou bien... Et je signe Josuah.

Je m'efforce de trouver cette idée de Josuah irrésistible. Elle ne l'est pas. D'une seconde à l'autre, toute l'animation de Creezy est tombée.

— Neige ne parle pas quatre mots de français. Elle ne trouvera jamais.

— Je téléphone pour faire venir un taxi. Le taxi l'emmène, la ramène.

Creezy me regarde. Une fois de plus, il y a entre nous cette absence.

— Vous ne pouvez pas refuser de me rendre ce service.

Creezy appelle Neige. Elle lui explique. En espagnol. Un espagnol rapide, saccadé. Je ne sais pas pourquoi, cet espagnol me met mal à l'aise. C'est comme une autre Creezy, une épaisseur de Creezy, une vie de Creezy, dont je ne sais rien. Je vais sur la terrasse. Dans l'avenue vide, je vois le taxi qui arrive. Il avance en hésitant, avec des coups de volant, des coups de tête, comme si le chauffeur n'en croyait pas ses yeux d'avoir à s'aventurer si loin. Dans le désert de l'avenue, il a l'air d'un cafard perdu sur le carrelage d'une cuisine. Je descends avec Neige. Elle a mis un paletot de taupé, gris, et elle a une expression tendue, sérieuse. J'explique au chauffeur. Neige s'est assise dans le taxi, son sac sur ses genoux, les mains posées dessus. Une inquiétude me vient. Il ne faudrait pas que Neige s'avise de remettre la lettre à ce Coutelet en personne. J'essaie de le lui expliquer. C'est peine perdue. Elle dit : Oui, oui, mais visiblement elle ne comprend pas un mot. Je veux lui reprendre ma lettre qui est dans son sac, mais elle se défend, recule jusqu'au fond du taxi. Enfin, j'y arrive. Je remets la lettre au chauffeur. Je lui recommande de se contenter de la donner au concierge. Très bien, dit le chauffeur. Neige dit : « Vamos. » Mais le chauffeur me rattrape.

— Dites, dans ces conditions, il est inutile que la dame m'accompagne.

— Si, si, il le faut.

Le chauffeur devient mauvais. C'est un homme assez jeune, en blouson de cuir, la tête ronde.

— Vous n'avez pas confiance ?

La vie est parfois difficile.

— J'ai confiance mais cette dame doit aller rue de Charonne.

— Si vous n'avez pas confiance, il faut le dire.

Puis il a un sursaut. Neige vient de lui donner une tape sur l'épaule et elle dit : Vamos. Bon, dit le chauffeur, c'est bien, je ne dis plus rien. Il est comme Creezy. Un instant, il s'est intéressé à mon problème. Déjà, il ne s'y intéresse plus. Le taxi s'en va. Neige, par la portière, m'adresse encore un signe de la main. De son aquarium, la concierge me regarde passer. Je regagne l'appartement. Je cours vers Creezy. Non, il y a quelque chose encore mais quoi ? Je la prends dans mes bras. Elle est toute raide. J'embrasse son cou. Son cou est raide, les vertèbres dures. Je dis. Elle dit non. Non. Non. Elle secoue la tête. Les deux mains à plat sur ma poitrine, elle me repousse.

— Neige est partie maintenant.

— Il n'y a pas que Neige, dit-elle.

— Pourquoi l'avez-vous laissée partir alors ?

— Comment ! dit-elle. C'est vous qui l'avez voulu.

Cette mauvaise foi m'exaspère. Je reprends mon verre. Creezy

reprend le sien. Ces deux verres entre nous, ce sont dix-huit longitudes.

— Puis-je au moins vous embrasser ?

Elle a un mouvement agacé puis :

— Je n'ai aucune raison de ne pas vous embrasser.

Mais ce baiser ne mène à rien. Ce baiser est nul. Je suis dans le vide. Je n'ai plus envie que de m'en aller. J'essaie de me raisonner. Combien d'hommes, devant ses affiches, ont rêvé de Creezy. Moi, j'ai Creezy devant moi. Mais en quoi, pour moi, a-t-elle plus de réalité que ses affiches ? Dans ses affiches au moins, il y a un mouvement, un éclat, un sourire. Il n'en reste rien dans cette femme à côté de moi, qui tient son verre, morne, empêtrée d'elle-même, enfermée dans je ne sais pas quoi. Un moment, je pense à Neige. À Neige, à son taxi, à son chauffeur qui foncent à travers Paris pour porter un message qui ne sert à rien. Pour porter un peu de néant. De ce néant qui, dans ce living neuf et désolé, s'est glissé entre Creezy et moi. Une colère me prend, un mouvement de colère que j'accueille avec bonheur, qui me rassure sur moi-même. Je me lève. Je me penche sur Creezy. Je lui prends les poignets. De bas en haut, elle me regarde. Elle a une expression butée, fermée. Non. Il me faut aller jusqu'au bout des mots : elle a une expression maussade, elle a l'air de s'ennuyer. Je dis : « Je vous ennuie ? » Elle dit : Non. Je dis : « Voulez-vous que je m'en aille ?— Non », dit-elle. Cette fois, il y a eu comme un élan. Je la tire par les poignets. Elle résiste. Elle est plus forte que je ne l'aurais cru. Enfin, je réussis à la faire se lever. Je l'entraîne vers l'escalier. Brusquement, elle se dégage. D'un pas décidé, elle monte l'escalier. Nous entrons dans sa chambre. Non, nous n'entrons pas et ce n'est pas une chambre. Il n'y a pas de porte. Cette galerie surplombe le living et elle n'en est séparée que par une balustrade. Avec l'escalier d'un côté et, en face, une porte ouverte sur la salle de bains, ce n'est qu'un lieu, sans contours et dont on ne voit pas bien où il commence ni où il finit. Les meubles ont l'air de n'avoir été que déposés là, en attendant : le lit, une table de chevet, le téléphone, une lampe à abat-jour ivoire, une coiffeuse juponnée de satin blanc, une tête, mais sans traits, sans yeux, vert pâle, sur laquelle est posée une perruque et, dans le fond, un classeur, un vrai classeur de bureau, vert foncé. Intimité : néant. Sur le lit, sont disposés vingt-cinq ou trente coussins, des petits coussins carrés, tous pareils, rayés rose et turquoise. Creezy les enlève, les jette n'importe où. Je les ramasse. Je les empile. Cela fait comme un mur, une amorce, un symbole de mur. Creezy enlève son pull-over. Son regard passe sur moi mais sans s'arrêter, comme la lumière d'un phare. J'ai enlevé mon veston. Je vais vers elle pour défaire la fermeture éclair de son pantalon orange. Elle ne lève pas les yeux. Elle regarde ma main sur la fermeture éclair. Elle avec son slip blanc,

étroit et long, moi avec mon slip court, c'est comme si nous nous préparions non pour l'amour mais pour le judo. Une phrase pourrait nous sauver. Elle ne vient pas. Ou un sourire. Aucun des deux ne sourit. Nous faisons l'amour. En général, faire l'amour constitue un assez bon moyen de faire connaissance. Nous n'avons pas fait connaissance.

III

C'était le vendredi. Le dimanche, je suis revenu. A Betty, j'ai dit que j'avais un voyage à faire. J'arrive chez Creezy. Neige n'est pas là. Le dimanche, Neige va à l'église espagnole puis elle reste avec des amis. J'emmène Creezy déjeuner à la campagne. Elle a voulu prendre sa voiture. Un autre qui conduit, ça l'exaspère, elle ne supporte pas. Elle, elle conduit comme une dingue, par bonds, comme un jaguar. Cent mètres devant elle, elle prend son élan comme sur une autoroute. Sa voiture s'y prête. C'est une M. 19. C'est nerveux, ces voitures-là. Noire, le capot long. Aux feux, Creezy freine sur un mètre et, chaque fois, ça la fait rire ou, au moins, elle a un plissement des lèvres. Et, quand nous repartons, dans le grondement du moteur, elle se penche vers moi, secoue ses cheveux contre moi et sa joue, une seconde, s'attarde contre la mienne. En revenant, nous passons devant un sentier qui s'en va entre les arbres. Je propose de nous arrêter.

— Vous n'allez pas me dire que vous aimez la campagne ?

Il y a dans sa voix un insondable mépris. Je reste ferme : j'aime la campagne. Je pars dans un discours sur les arbres : il y a quelque chose dans les arbres, la paix du cœur, de l'âme, un chêne c'est une cathédrale. A regret, Creezy sort de sa voiture. Au bout de vingt pas, d'ailleurs, ça s'arrange. Finalement, elle aussi aime la campagne. Mais, visiblement, ne la connaît pas du tout. Comme je lui mets dans le dos une de ces graminées qui s'attachent aux vêtements, elle devient folle. Elle ignorait que cela existât. Elle m'en met partout, sur les jambes, sur la poitrine et même, en couronne, sur ma tête. Je suis un buisson en marche. Elle se jette dans mes bras. Nous nous embrassons au milieu des graminées qui collent. Je lui apprends la différence entre les orties qui piquent et celles qui ne piquent pas. Je lui montre ces petites feuilles qui, lancées en l'air, redescendent en tournoyant. Tout ça la transporte. Quels gadgets ! dit-elle. Elle est aujourd'hui habillée assez sagement : un tailleur à larges chevrons roses et marron – plus un gros bijou barbare. Nous trouvons une rivière. Je fais des ricochets. J'espère l'éblouir. Je ne l'éblouis pas du tout. Mais on dirait que ça

l'amuse que je m'amuse.

— Vous avez quinze ans, me dit-elle.

Malgré tout, vendredi, nous avons fait l'amour. Sur le moment, cela ne nous a pas servi. Cela nous sert maintenant. Creezy n'est plus ni butée ni maussade. C'est en riant et sans cesser de parler qu'elle monte son escalier d'acier. En riant qu'elle me jette les coussins de son lit. Je fais mon petit mur. Nous sommes comme deux maçons qui se lancent des briques. Un moment, presque déshabillés, nous nous embrassons, très doucement. Elle retire mon slip. Je retire le sien. Nous faisons l'amour très paisiblement, presque lentement, comme s'il nous était dû. La grande verrière du living est toute brillante de soleil. On dirait qu'il n'y a plus de verrière, qu'il n'y a plus là qu'une plaque, qu'un lieu de lumière, comme si nous étions au seuil d'un monde vide, sur l'extrême avancée d'une falaise qui surplombe on ne sait pas quoi et peut-être un abîme. Je prends un bain. Dans mon eau, Creezy ajoute un produit violet qui fait de la mousse. Creezy rit. Elle vide tout le flacon. La mousse monte, me dépasse, me submerge, j'y suis enfoui comme dans une caverne. En dessous, l'eau est bleue, d'un bleu foncé, comme sur l'affiche des Bahamas. Au-dessus, très loin, il y a Creezy qui rit, Creezy qui est nue, Creezy qui me ramène des paquets de mousse sur la tête, Creezy qui s'en va, de son pas de mannequin, qui revient, j'émerge de ma mousse, j'en ai encore partout, Creezy me passe un peignoir de bain, un peignoir à elle, vert laitue, mais qui me va. On pourrait penser que Creezy est frêle. Elle ne l'est pas. Elle a des épaules de garçon et, l'autre jour, en luttant avec elle, je m'en suis rendu compte : elle est forte comme un Turc. Je la rejoins dans le living. Elle a passé un peignoir, elle aussi, vert olive, très court. Elle est assise par terre, sur la moquette ardoise. Elle regarde la télévision. Moi, je la regarde, elle. Couché par terre, la nuque sur sa cuisse, je la regarde de bas en haut. Elle a des yeux très écartés, le nez droit, petit mais droit, taillé net, le menton volontaire, un peu porté en avant. Un profil dur. Un profil de pharaonne. La tête toujours droite. Il y a un oiseau qui a cette manière de redresser le cou, de le tenir très droit, un oiseau à aigrette, ou ces femmes italiennes ou grecques qui portent des paniers sur la tête. Un cou comme une colonne et qui en a la force. Après quoi, je me mets à ranger les disques. Ça m'agace, ce tas, là, en désordre, disques, livres, papiers, annuaires, et le rose de cinquante contraventions. Elle m'apporte ses disques et moi, à genoux sur la moquette ardoise, je les range, par genres. Un moment, elle debout, moi à genoux, elle me tendant les disques, nous nous sommes regardés. Et a passé la grâce. Nous sommes un. Enfin, aussi un qu'on peut l'être. Un dans ce vide. Dans ce grand carré vide clos d'une verrière et de trois affiches. Le soleil et trois ciels blancs. Le soleil et les trois Creezy géantes qui foncent sur moi. Elle se met à genoux

aussi, d'abord en face de moi, ses genoux nus sous le peignoir vert olive, puis près de moi, elle se coule près de moi. C'est de l'anxiété qu'il y a maintenant dans son regard. Elle a l'air de se demander ce que je fais là, dans sa vie, au milieu de ses disques, quel rôle je vais jouer et si cela compte. De l'étonnement aussi. Ces choses-là existent-elles ? Ce lien ? Cette fusion ? Ce temps arrêté au creux d'un dimanche après-midi et qui n'est que nous ? Qui a-t-elle pu rencontrer avant moi ? Je ne songe même pas à le lui demander. Dans l'univers de Creezy, tout est immédiat, né de l'instant et aboli avec lui. Elle et moi, elle pour moi et, plus encore, moi pour elle, nous sommes nés dans l'aéroport au milieu des voix expirantes et dans le tonnerre des réacteurs. Avant : rien, une zone obscure, même pas, l'obscurité est encore une question, des limbes, quelque chose de vague, de flou, à peine distinct du néant. Demain : cette idée ne nous effleure même pas. Le présent est autour de nous, immobile, figé, comme un givre, et même l'épisode du théâtre, il me faut faire un effort pour m'en souvenir. Un jour, il y a eu Creezy, c'est tout, née de ses affiches, surgie des Bahamas, du fond de l'aéroport, déjà son âge, déjà son profil de pharaonne, déjà sa démarche de mannequin et son cou dressé comme celui de l'oiseau à aigrette. Elle penche la tête. Son épaule est contre la mienne. Sa bouche s'accroche à ma bouche, sa bouche est dans ma bouche et, lentement, doucement, nous descendons vers la moquette ardoise. J'entre en elle, je suis en elle, elle bat la tête, de droite à gauche, de gauche à droite puis, un moment, elle garde la tête immobile, de profil, sur la moquette ardoise, comme si elle écoutait, comme si son corps écoutait le mien, puis sa bouche est encore dans ma bouche, nos peignoirs sont autour de nous comme de grandes ailes, de grandes ailes mortes, étalées, vert laitue et vert olive, et je la soulève et son corps est arqué contre le mien et je suis en elle et elle tangué, son corps sous le mien est comme une houle, ses talons battent sur la moquette, je suis dans son ventre, tous ses muscles autour de moi, refermés sur moi, serrés, comme une bouche avide qui me tire vers les profondeurs, et ses mains, ses mains sont crispées sur mes reins et elles tirent elles aussi, elles me tirent vers les abîmes, elles s'accrochent à mes reins, je sauve une petite noyée, mon Ophélie, ma Creezy, je mords son cou, il y bat une petite vie rapide, elle est tendue, cabrée, son corps arc-bouté, ses muscles durs, sa bouche dans ma bouche, son ventre devenu mon ventre, elle geint, elle gémit, un gémissement bref, saccadé, son corps qui s'ouvre, qui s'ouvre encore, je suis dans son corps et elle dit : Viens, viens, et je viens, j'accours, ce galop furieux en moi, cette marée, et j'arrive, je hurle, la foudre me transperce, je m'abats sur sa bouche et, dans nos corps, il y a la paix, comme une stupeur, comme un soupir, nous, toi, moi dans toi, ma Creezy, sur la moquette ardoise. Lentement, comme

deux épaves rejetées par une mer tranquille, nous remontons à la surface. Nous émergeons au milieu du grand carré vide, la verrière, les murs jaunes. Après quoi, nous allons dans la cuisine. C'est une belle cuisine, tout électroménager, dix appareils, formica rouge et carreaux blancs dont un sur quatre porte une image : un légume ou un bateau. Dans le réfrigérateur, il n'y a pas grand-chose : des œufs, deux avocats, du champagne. Nous mangeons sur la table de formica. Je dis : « Ça rappelle notre avion. – Quel avion ? » dit Creezy. Nous décidons d'aller au cinéma, je cherche un journal, je n'en trouve qu'un qui a huit jours d'âge, nous renonçons au cinéma ou plutôt cette idée de cinéma finit par disparaître. Creezy met un disque puis elle l'arrête. Nous sommes vacants. Nos gestes ne répondent à rien.

Nous allons dormir. Non, même cela, ça ne s'est pas décidé comme ça. Un moment, Creezy est montée dans sa chambre. Je l'y rejoins. Elle s'étend sur le lit. Je m'étends près d'elle, même pas très près, elle sur le dos, moi sur le ventre, ma bouche sur la saignée de son coude. Puis nous avons changé, moi sur le dos, elle blottie dans mes bras, son visage sur ma poitrine. Dans ce lit, sous la pâle clarté de la verrière, il ne reste que deux enfants. Aussi innocents, aussi libres, libérés, nos vies, la sienne, la mienne, coulées de nous comme nos deux peignoirs. Ton bras sur ma poitrine, ton souffle sur ma poitrine, ton genou remonté sur mon sexe, toi abandonnée, toi livrée à moi, deux enfants, côte à côte, sur un radeau qui descend le long de la nuit. Elle s'est endormie. Un moment, j'ai veillé sur elle. Puis, je me suis endormi, moi aussi. Nous étions ensemble dans les eaux profondes. Puis je me suis réveillé. J'ai froid. Doucement, en essayant de remuer le moins possible, je cherche la couverture. Creezy se réveille à son tour.

— Quelle heure est-il ?

— Six heures et demie.

— Il faut partir.

— Partir ? Pourquoi ?

— Neige va arriver.

— Et alors ?

Non, non, Creezy y tient. Neige ne doit pas savoir. Neige, c'est Neige. Elle ne comprendrait pas. Tout cela, Creezy à moitié endormie, en balbutiant, des mots sans suite, des bouts de sommeil encore entre eux. Un moment, il est même question de l'église espagnole. Je me rhabille. Je ne retrouve pas ma cravate. Où ai-je pu mettre cette cravate ? Je rallume la lampe. Je la promène à travers la chambre. La prise de courant se détache. Il me faut chercher cette prise de courant. Je ne la trouve pas. Mais je finis par retrouver ma cravate. Creezy dort. Elle dort profondément. Je me penche sur elle. Je dis : Creezy, doucement. Elle n'est plus là. Elle m'a échappé. Elle a fui dans les eaux profondes. Elle est sur le ventre, en travers du lit, tout son corps,

ses deux bras à angle droit, la tête dans les oreillers, enfoncée, enfermée, enterrée dans son sommeil. Je lui embrasse le dos. Je descends jusqu'au creux des hanches. Elle ne bouge pas. Doucement, je rabats sur elle le drap et la couverture. Je descends dans le living. La lumière blême qui tombe de la verrière trace un grand carré sur la moquette. Il y a toujours les disques, en désordre, les annuaires. Dans cette lumière de l'aube, les choses n'ont plus l'air vraies, les meubles ont l'air de n'être plus au ras du parquet. Et, sur les trois murs, les trois Creezy ont l'air plus grandes. Trois grands fantômes, qui brillent. Qui veillent sur nous. Qui foncent sur nous. Dans l'avenue, il n'y a que nos deux voitures, la mienne, celle de Creezy, toutes seules. Les grands lampadaires sont encore allumés mais leur lumière n'éclaire plus rien, ce ne sont plus que des trous, là, en l'air. Je fonce. Je ne sais même pas où je vais. Je roule pour le plaisir, pour le plaisir de retrouver le ronronnement du moteur. Je roulerais pendant des heures. Je finis par gagner l'hôtel, près de la Chambre, où je vais quand, l'été, l'appartement fermé, je dois revenir à Paris. Le portier est un peu surpris. Je pourrais lui expliquer quelque chose. Je ne le fais pas. Je préfère le laisser à ses conjectures. Ça me plaît bien, moi, ce genre de péripiéties.

IV

Attention. Il me faut faire attention. Ne rien négliger. Ne pas passer trop vite. S'il y a une clef, c'est ici qu'elle se trouve. Ce jour-là, ce dimanche, entre Creezy et moi, il y a eu une clarté. Il est impossible que cette clarté n'éclaire rien. Je ne parle pas de l'amour. Je ne parle même pas de cette nuit où nous avons dormi ensemble. Je parle des disques, de ce moment où nous nous sommes regardés, où nous nous sommes reconnus, de ce moment où nous avons été un. L'amour, ce n'est pas difficile. Dans cette étreinte, dans cette lutte, cette course, cette marelle, dans cette éternité pour un instant figée, il n'est pas difficile d'être un – ou d'en avoir l'illusion. Le difficile, c'est d'être un en rangeant des disques. A ce moment-là, entre la verrière et les trois affiches, une question a passé. Une question au seuil de laquelle nous nous sommes arrêtés, à laquelle nous n'avons donné que la réponse la plus simple, la plus immédiate : nous avons fait l'amour. Peut-être n'était-ce pas assez. Nos corps nous guident. Nous guident-ils toujours bien ? Ne viennent-ils pas, parfois, s'interposer entre nous et cette vérité qui passe, qui danse devant nous et qui déjà a disparu ? C'est lourd, les corps, et la vérité danse, la vérité ne se pose jamais que sur un pied. A moins qu'il n'y ait pas eu d'autre réponse. A moins qu'il n'y ait même pas eu vraiment une question. Pas exclu. Qu'il n'y ait que ces deux corps affamés. Qu'il n'y ait eu que ce fla-fla dont nous entourons, dont nous enrubbannons le désir, quand, projetés à la cime de nous-mêmes, il nous est si aisé, il nous est si naturel de parler de la vie, de la mort, de toujours, de jamais, pour nous retrouver ensuite étonnés d'avoir parlé, étonnés d'avoir dit ces choses, et déjà retombés dans nos ornières. Non, je sens bien qu'avec Creezy, à ce moment-là, j'ai frôlé quelque chose, que je me suis aventuré jusqu'au seuil d'un autre monde, jusqu'au seuil d'une terre que je n'ai fait qu'entrevoir dans le brouillard. Mais j'ai frôlé quoi ? Je ne le sais pas. Je ne le saurai peut-être jamais. Nous jouons tous dans une pièce dont le texte nous est inconnu ou qui nous reste incompréhensible, où l'expérience ne sert à rien, où le bonheur, le malheur ne sont que les faces obscures

de ce qui nous échappe à jamais : l'autre. Je le livre ici, ce texte, je livre des signes, des indices, des phrases. Que d'autres en fassent le tri et les déchiffrent. Dans ma chambre d'hôtel... Non, inutile de parler de ma chambre d'hôtel. S'il y a un secret, ce n'est pas là. A onze heures, je téléphone à Creezy. Je dis : Je viens. Elle me répond : Je vous en prie. La formule m'étonne. Creezy l'a d'ailleurs articulée sur le ton le plus uni et, certainement, sans l'ombre d'ironie. Comme l'autre jour, quand je suis arrivé et qu'elle m'a dit : Gentil à vous. Déjà dans l'avion, je l'avais remarqué : elle a parfois de ces phrases dont on dirait qu'elles sont mécaniques, sans rapport avec le sentiment ou la circonstance, comme ces poupées, on tire une ficelle, elles disent : Papa, maman, le beau dada. Creezy, pareil. Parfois. Pas souvent. Comme si elle était distraite ou comme si elle ne se donnait pas la peine de chercher, comme si elle prenait la première phrase qui traîne. J'arrive. Neige vient m'ouvrir. Puis elle reprend son aspirateur. Creezy porte un pantalon géranium et une veste à la chinoise, bleu électrique, le col court. Elle me dit quelque chose. Cela est couvert par le vrombissement de l'aspirateur. De son pas décidé, elle va vers la prise de courant, l'enlève, me dit : Je dois sortir, remet la prise de courant. Je veux répondre. Avec cet appareil, impossible. A mon tour, j'enlève la prise de courant. Neige redresse l'aspirateur et, la main posée dessus, elle attend, sans l'ombre d'une expression, comme un soldat au reposez-arme.

— Vous sortez ?

— Je dois.

— Et moi ? Pourquoi m'avez-vous fait venir ?

— Oh, dit-elle, vous... Vous, vous me compliquez la vie. Je n'en ai pas pour longtemps. Je dois aller poser. A trois heures, vous viendrez me chercher.

— Et le déjeuner ?

— Nous déjeunerons après.

— Et où dois-je aller vous chercher ?

— Place de la Concorde.

— Où, place de la Concorde ? C'est vaste.

Elle a un sourire d'une rare insolence. Nous ne sommes pas très un, ce matin. Bon, je trouverai bien. Quand même, je dis encore :

— Si nous ne nous trouvons pas, rendez-vous ici.

Je remets la prise de courant. Creezy tournoie encore un moment dans le living puis elle s'en va. Elle ne m'a pas embrassé. Il est vrai que je n'ai même pas essayé. Avec Creezy, je l'ai déjà compris, le présent, c'est le présent. Il ne déborde pas. Le présent, ce n'est pas moi, c'est la séance de pose. Le baiser eût été un souvenir – ou une promesse. Ce sont deux mots qui, pour Creezy, n'ont aucun sens. De la terrasse, je la vois qui gagne sa voiture. Dans l'avenue, il y a un

homme qui promène son chien. En voyant Creezy, l'homme s'arrête. Le chien tire sur sa laisse. L'homme le suit mais en gardant la tête tournée vers Creezy. La voiture démarre, d'un bond, comme une tête chercheuse. Je rentre dans le living. Neige a arrêté l'aspirateur. Comme on sait, l'aspirateur, quand il ne dérange personne, ne sert plus à rien. Elle me dit quelque chose, en espagnol. Je ne comprends pas. Je dis : Si, si. Les disques sont toujours là, sur la moquette, exactement comme nous les avons laissés. Creezy a dû dire à Neige de n'y pas toucher. J'en range encore quelques-uns. Puis je branche l'électrophone. Il en sort une musique africaine, sèche, des bouts de bois heurtés les uns contre les autres. Je me suis étendu sur la moquette. Lorsque je me réveille, il n'y a plus rien. L'électrophone s'est tu. Je vais dans la cuisine : Neige est sortie. Une fois de plus, dans ce grand cube vide, j'ai l'impression de n'être nulle part. Il y a des lettres qui traînent. Un moment, l'idée m'effleure que, si je les lisais, je pourrais peut-être déceler ce qui, dans Creezy, me reste fermé, secret, que j'y pourrais trouver le détail qui m'aiderait à me rapprocher d'elle. Je ne le fais pas. Un jour, il y a longtemps, tombé sur une lettre qui ne m'était pas destinée, j'y ai lu, sur moi, une phrase si désagréable, et si vraie, que je me suis bien juré de ne jamais recommencer. Je prends ma voiture. Je vais place de la Concorde. J'avais tort de m'inquiéter. Immédiatement, j'avise une foule, une petite foule, devant le ministère de la Marine. Creezy est là. Debout, elle brandit une canne de golf. Il y a deux photographes, un homme chauve, une grande femme à tournure d'adjudant, qui a l'air de savoir pourquoi elle est là, et une autre, plus fade, qui tient une planchette où sont fixées des feuilles de papier. Je m'arrête. Creezy m'envoie un sourire bref ou plutôt, comme dans l'aéroport, souriant déjà pour les photographes, et ce sourire-là resté, elle a un rapide plissement des yeux, du nez, pour indiquer qu'elle m'a vu. Puis elle tend sa canne de golf à la grande femme, elle lève l'index vers moi et, de son autre index, le coupe vers la moitié. Que veut-elle dire par là ? Qu'elle en a encore pour une demi-heure ? Le geste, en tout cas, me vaut l'attention des badauds. Ils se tournent vers moi ou plutôt ils ne tournent que la tête, ils me jaugent, ils me pèsent puis ils retournent à Creezy. Un contractuel s'approche. Il me dit que je ne peux pas rester là. Je lui réponds que je suis avec Mademoiselle. Il s'en va. Je sors de ma voiture. Il y a un soleil léger, quelques nuages, une lumière d'huître. Autour de moi, les badauds commentent. Une grosse femme dit : « Eh bien, si c'est ça, la mode de demain ! » L'homme qui l'accompagne lui lance un regard qu'il dirige ensuite vers moi comme pour lui faire comprendre que, devant moi, ce genre de réflexion, ce n'est peut-être pas très délicat. Mais la grosse femme a son mot à dire. Elle le dit : « Tu me vois là-dedans ? » L'homme lui répond : « C'est une question de gabarit. » Le signe que

m'a adressé Creezy ne devait pas vouloir dire une demi-heure. Elle a fini. Elle quitte les photographes, l'homme chauve et la femme-adjutant mais sans un mot, sans une poignée de main, exactement comme, cette nuit, elle m'a quitté pour s'enfoncer dans le sommeil. Elle était là, elle n'y est plus, c'est tout. Elle vient vers moi. Les têtes des badauds, encore une fois, tournent. Se pose la question des voitures. Elle a la sienne, j'ai la mienne.

— Je vais vous suivre, dit-elle.

Et, bien entendu, à peine a-t-elle démarré, elle me dépasse de cinquante mètres. Au premier feu rouge, je réussis à me ranger à côté d'elle. Elle rit, secoue ses cheveux, me tend la main par la portière. Je crie : Où allons-nous ? Elle me répond : Où vous voulez. Et repart. Un peu plus loin, je la vois qui, brusquement, range sa voiture en n'en cabossant une autre qu'assez légèrement, elle court vers moi, monte dans ma voiture, dit qu'elle préfère, qu'elle reviendra chercher la sienne plus tard. Nous déjeunons dans un snack-bar où les garçons ont des vestes à fleurs. Des myosotis. Creezy dit qu'elle préférerait des hortensias et, d'abord, que ça en ferait moins. Elle dit aussi : « Je suis heureuse aujourd'hui. Vous pas ? – Oui, je suis heureux. – Je veux vous faire un cadeau. Qu'est-ce que vous préférez ? Un objet utile, une babiole ou que nous allions voir vos arbres ? – Je préfère les arbres. » Nous gagnons le parc de Saint-Cloud. Nous marchons un peu, dans une grande allée. Creezy est accrochée à mon bras. Un vieux monsieur montre un champignon à un petit garçon et lui explique qu'il n'est pas bon. Un autre passe, dont Creezy déclare que c'est un voyeur, qu'elle a l'œil pour ces choses-là. Nous rentrons. Neige est aux prises avec un homme qui, tout à fait en vain, s'efforce de lui faire comprendre que, si elle ne paie pas le gaz, on va le couper. Je porte la main à mon portefeuille. Creezy m'assène une tape. Elle paie l'homme, rit, secoue ses cheveux, ajoute un pourboire sans commune mesure. L'homme est subjugué. Il est prêt à raconter sa vie. Il a un tic, des paupières, qui déjà lui donne l'air ébloui. Dans un mouvement très vif, Creezy le pousse dehors et, d'une seconde à l'autre, tout s'apaise. Je suis assis sur le divan étroit. Creezy s'est coulée dans mes bras. Le soleil est exactement en face de nous, dans la grande verrière. Puis le soleil s'en va. Creezy frissonne, saute sur ses pieds, décide qu'on va dîner là, appelle Neige, parle espagnol, téléphone à un épicier, lui dit : Je vous en prie, exactement comme à moi, sans la moindre expression. Après quoi, elle va dans la salle de bains, m'appelle. Je lui donne la douche. J'embrasse l'eau sur ses seins, l'eau sur ses hanches. Puis c'est elle qui me douche. Nous nous étendons sur le lit. Nos corps sont innocents comme aux premiers jours du monde. Je suis déjà en elle lorsque je dis : Et Neige ? C'est avec une expression incroyablement sérieuse qu'elle me répond : « Je lui ai parlé ce matin. Elle est d'accord. »

D'accord ? Neige ?

Après le dîner, l'agitation la reprend. Elle veut aller chercher sa voiture. Je lui fais observer que... Non, il lui faut sa voiture. « Ma voiture, c'est ma maison. C'est toi qui l'as dit. » J'ai dit ça, moi ? « Tu as dit que c'était dans ma voiture que j'avais le plus l'air d'être dans ma maison. » Bon, je l'ai dit. Je propose que nous allions chercher sa voiture en nous servant de la mienne. Non, Creezy ne veut pas : cela nous obligerait à rentrer séparément. J'appelle un taxi. Dans le taxi, Creezy serrée contre moi, je lui prends la main. Mais elle demande des choses au chauffeur, s'il est content de son travail, ce qu'il fait pendant les heures creuses et si les embouteillages ne lui donnent pas des nervous breakdowns. Le chauffeur est enchanté. Il nous raconte qu'il est à son compte, qu'il habite en banlieue, qu'il élève des lapins. C'est affectueux, le lapin. Les siens le reconnaissent. A l'en croire, le lapin est un animal méconnu. Quant aux heures creuses, le chauffeur ne s'en plaint pas. Il lit. Des ouvrages historiques, de préférence. Pour l'instant, après Louis XIII, il en est à Louis XIV. Mais il n'a pas encore eu le temps de se faire une idée du bonhomme. Honnêtement non, ce serait prématuré. Il se tourne vers moi. « Voyons, là, entre nous, monsieur, que pensez-vous de ce monarque ? » Creezy est aux anges. A chaque détail, elle me donne un coup de genou ou sa main se crispe sur la mienne. Sa minute présente, c'est ce chauffeur. Je pourrais hurler, mon hurlement ne franchirait pas ce mur de lapins et de nervous breakdowns. Nous arrivons à la voiture. Le chauffeur descend avec nous. Il veut encore nous dire que des clients comme nous, c'est rare, que le client, en général, se moque parfaitement de la santé du chauffeur, de son statut, de ses soucis. La Seine est là, épaisse sous la lune. Une rame de métro passe sur le pont. Le chauffeur veut nous emmener prendre un verre. Je décline. Il insiste. Creezy le veut. Nous allons dans un bar qui fait le coin, au bas d'une ruelle en escalier. Le bar est désert. Entre deux portes-fenêtres, il y a une machine à sous, un circuit automobile, une petite voiture qui se faufile comme un rat sur une ville couchée. Creezy, immédiatement, s'est jetée dessus. Son petit volant, elle le manœuvre avec des gestes de débardeur. A chaque mouvement réussi ou à chaque erreur, il y a un timbre qui sonne ou des voyants qui s'allument, jaunes, verts, violets, qui lancent des éclairs brefs, et tac tac tac, quelque part une comptabilité bruyante qui se déclenche, des chiffres qui apparaissent. C'est comme une conscience querelleuse, une âme vigilante et grincheuse. Que ne les ai-je eus dans ma vie, que ne les ai-je eus avec Creezy, ces voyants, ces éclairs, ces signaux. Son verre à la main, le chauffeur s'est approché. Il regarde ça en connaisseur. Il dit que c'est coton. Puis il s'en va. C'est à peine si Creezy s'en aperçoit. Elle joue avec fièvre. Elle ne détourne même pas les yeux pour tendre la main vers moi : « Encore un franc,

s'il vous plaît. » Impassible derrière un appareil qui supporte des œufs durs, le barman me tend des pièces. Nous en sommes à la trente-deuxième partie. Les voyants, le timbre, tac tac tac, les chiffres qui apparaissent. Brusquement, Creezy en a assez. Nous reprenons la voiture. Creezy fonce. Je lui dis : Ce n'est pas par là. Elle rit, secoue ses cheveux. Un moment, sa joue contre la mienne, nous roulons droit vers une borne lumineuse. Cette borne lumineuse ne m'inspire qu'indifférence. A la dernière seconde, Creezy redresse. Je lui dis : A gauche. Elle tourne à droite. Toujours à une vitesse démente. Nous sommes dans une longue rue, vide, triste, je ne sais pas où, je ne reconnais rien. Creezy freine. A sa manière, qui est vive. Je bondis vers le pare-brise. Elle me rattrape. Sa bouche s'accroche à la mienne. Elle tout entière, elle accrochée à moi. Elle dit : « Tu vas me sauver, n'est-ce pas ? » De quoi ? Je sais que je dois la sauver mais de quoi ? Je dis : « De quoi ? » Elle dit : « Tu ne comprends jamais rien. » Et encore : « Ce n'est pas cela, pas cela du tout. » Mais quoi alors ? Le sait-elle ? Nous sommes dans la nuit, au creux de la nuit, dans une rue vide et qui a l'air creuse, elle aussi. Avons-nous jamais été ; ailleurs que dans la nuit ? Ou dans une lumière blanche, aussi aveugle ? Creezy se retourne pour une marche arrière. Les phares de la voiture balayent les maisons devant nous puis une palissade et, sur la palissade, il y a elle, Creezy, en bikini orange, sur ses skis, à la crête des vagues, visitez les Bahamas. Elle bondit vers nous du fond d'un ciel traversé d'oriflammes. J'en ai un coup au cœur. Creezy apparemment pas. Un moment encore, Creezy est devant nous, au-dessus de nous, énorme, lancée vers nous comme pour nous rattraper, nous retenir. Puis la voiture achève de tourner et Creezy tombe dans la nuit. Il y a une rue, une place, un pont, la Seine épaisse, luisante et hop, c'est l'autoroute. Le tunnel ronronne autour de nous. Cela me plaît bien, ces heurts, ces à-coups, le cri des pneus et ces virages dans toutes les directions, comme un feu d'artifice. Je m'endormais. Je veux dire : dans ma vie. Creezy me secoue comme un shaker. Sous les lumières conjuguées du tableau de bord et des lampadaires, elle a un profil dur et doré, tendu en avant, comme sculpté par le grondement du moteur. Nous sortons de l'autoroute. Sous les grands lampadaires, la campagne est plate et brillante, prise dans le gel de cette lumière vide. Des deux côtés de la route, les arbres s'envolent, glissent. Quelque part, quelqu'un les tire, les fauche, les abat. Creezy ne dit plus rien. Le profil en avant, elle est dans son tunnel de bruit, de vitesse, de ronronnement. Nous traversons un village. Les phares éclairent un mur blanc surgi devant nous comme une face épouvantée. Puis il y a une ruelle, étroite, en lacets, qui monte entre de vieux murs rugueux. Les phares sautent d'un côté à l'autre, comme si la lumière volait en éclats, comme si devant nous courait un photographe ivre de

ses flashes. Nous arrivons à un grand échangeur, cinq ou six routes qui s'enjambent. Arrivée au point le plus haut, Creezy arrête la voiture. Nous sortons. Au-dessous de nous, il y a de longues arches, de longues rampes courbes, qui s'en vont, qui reviennent, des piliers, des voûtes, des pans noirs, d'autres blancs et brillants, une lumière lunaire, blanche et gris pâle, sous les grands lampadaires. Au-delà, tout autour, l'obscurité. C'est comme une cloche à plongeurs, mais immense, un immense désert de ciment, d'acier, où l'air on dirait qu'il est plus rare, un espace abstrait, désert et glacé. Nous repartons. Creezy prend tous les virages, l'un après l'autre. Nous tournons en rond dans l'échangeur, dans ce labyrinthe ouvert où, sous les voûtes, l'éclairage au néon fait passer sur nous un rayon verdâtre. Nous reprenons une route droite. Dans la nuit, surgit un grand ensemble, des immeubles comme des falaises, quelques fenêtres encore éclairées et, plus bas, la lumière blême et vide des lampadaires. Sous nous, la voiture est soulevée. Une rampe nous mène à une place, assez vaste, carrée, entourée d'arcades, enfouie au milieu des immeubles. Il y a là un drugstore. Vu l'heure, il n'est plus qu'à moitié ouvert, la salle dans l'ombre mais une lumière jaune encore au-dessus du comptoir. Nous entrons. Du comptoir, trois jeunes garçons et la barmaid nous regardent. Ils sont penchés les uns vers les autres, tassés sous la lumière jaune. De son pas décidé, Creezy marche vers une machine à sous, une grue, quelques babioles au milieu de haricots. Creezy la manœuvre brutalement. Là où elle est, à la limite de la zone d'ombre, son visage n'est éclairé que par la petite vitrine de la machine à sous. Elle s'impatiente, secoue l'appareil. Un des jeunes garçons dit : « Hé, ce n'est pas un tank. » Les autres ont un rire en sourdine. Je vois la rixe à l'horizon. J'aimerais. La frénésie de Creezy m'a gagné. Mais déjà, sous l'éclat des yeux verts de Creezy, les trois garçons se sont retournés vers le comptoir, ils sont enfoncés dans leurs verres, il n'y a plus que des dos et la barmaid, blond farine, qui me dédie un sourire agréable. Nous sortons. Sous les arcades, il y a un magasin de jouets, tout illuminé. Dans la vitrine, une panoplie, une panoplie de Zorro, le lasso, la rapière, le masque, le chapeau plat et la cape doublée de rouge. Creezy me parle d'un petit garçon, je ne sais pas qui, le fils de, je n'y comprends rien, qui a eu la scarlatine, qu'il faut consoler. Zorro, c'est formidable. Il faut l'acheter. Nous allons l'acheter. Mais il est une heure du matin. Ma Creezy, il est une heure du matin, le magasin est fermé. Creezy ne veut rien entendre. Enfin, quoi, ces gens, ils veulent vendre ou quoi ? Fermé ! C'est incroyable ! La gabegie ! A Las Vegas, les magasins sont ouverts toute la nuit. Il faut sonner. Où est la sonnette ? Il n'y a pas de sonnette. Pas de sonnette ! Et s'il y avait une urgence ? Ma Creezy, c'est un magasin de jouets. Il est une heure du matin. Nous l'achèterons demain. « Nous n'allons pas revenir jusqu'ici pour une panoplie. – J'irai dans un grand

magasin. » Mais, je le sais déjà, pour Creezy, demain c'est trop tard. Demain, Zorro et le fils de auront disparu, rayés, oubliés. Zorro, c'est maintenant. Elle piaffe. Les talons de ses bottes résonnent sur les dalles. Nous repartons. Successivement, la rampe, la route, l'échangeur glissent sous nos roues. Nous courons, immobiles dans la nuit. Et les arbres, fauchés comme sous un coup de judo. Il y a le grondement du moteur, il y a la lumière blême, il y a la route, les immeubles qui foncent sur nous. Nous roulons dans le ciel, nous roulons dans la mer. Une main sur le volant, l'autre agrippée à ma nuque, Creezy m'embrasse sauvagement. Puis, brusquement, elle tourne à droite, les pneus hurlent, elle fonce vers un grand rectangle noir, je crie : Hé ! Sous l'action de je ne sais quoi, pavé mobile, œil électronique, le rectangle noir s'abolit. Une lumière crue nous saute à la face, la voiture dévale, nous sommes dans le garage de l'immeuble.

V

Après quoi, quatre jours. Quatre jours, nous deux, enfermés dans cette boîte, sans sortir, nourris par Neige, protégés par Neige. Quatre jours entre ces six parois où, de partout, les Creezy géantes foncent sur nous, se referment sur nous, comme de grandes fleurs carnivores. Quatre jours exactement pareils, un seul jour finalement, d'une seule coulée, comme un fleuve, comme un bloc d'acier, de ciment, de béton, le soleil derrière la verrière, tassé contre la verrière, comme une méduse, l'obscurité collée à la verrière, comme une ventouse, et Creezy et moi, immergés, soudés l'un à l'autre, versés l'un dans l'autre, à ramper l'un vers l'autre au ras de la moquette ardoise, enlacés, entrelacés, deux initiales, son corps mêlé au mien, son corps est le mien, son plaisir le mien, je suis elle, elle est moi, elle sent le bois, la cire, le santal, je sens le bois, la cire, le santal. Un moment, elle est assise sur moi, droite, son cou comme l'oiseau de paradis et, les deux bras tendus, je tiens ses seins. Je la renverse, le château de cartes s'écroule, le living tourne, les affiches basculent, je suis en elle, ses talons battent la moquette, elle a son gémissement bref, saccadé.

De nous, à la même seconde, jaillit le cri. Et son regard revient vers moi, comme une marée lente, comme un phare qui traîne, ses yeux larges, ses yeux verts, emplis de stupeur. « Où es-tu, ma Creezy ? Où es-tu, mon bébé, ma joie, mon espoir, ma vie ? D'où reviens-tu ? – Je reviens de toi. » Nous gagnons sa chambre. Nous gagnons son lit. Nous n'avons plus besoin de nous lancer les coussins. Neige maintenant fait la couverture. Elle dispose mon pyjama et la chemise de nuit de Creezy. Un soir, elle les a même disposés de manière que la manche de mon pyjama enlaçât la chemise de nuit. Aurait-on cru cela de Neige ? Mais que sais-je de Neige ? Sur la petite table de chevet, il y avait des boîtes, des flacons, tout ce dont Creezy se sert sans arrêt, le soir pour s'endormir, le matin pour se réveiller. Dès la première nuit, j'ai tout enlevé, tout caché dans un des compartiments du classeur vert. Creezy n'en a plus besoin. A peine minuit, elle tombe dans le sommeil comme dans une trappe, comme dans un gouffre. Une nuit,

j'ai essayé de la réveiller. En vain. Le long de moi, il n'y a que ce bloc de silence, ce bloc d'obscurité. Mais son bras est sur ma poitrine, sa main accrochée à mon épaule. Une nuit, elle a ronflé. Le lendemain, je le lui ai dit. Je n'aurais pas dû. Pendant une demi-heure, elle m'a battu froid et, lorsque nous avons fait l'amour, elle est restée tendue, son corps arc-bouté, tendue vers un plaisir qui n'est pas venu. J'avais fêlé le présent, fêlé le givre fragile de la minute. Sur le moment, je ne l'ai pas compris. La coulée de nos jours avait repris, le lent tourbillon de nos heures. L'électrophone n'arrête plus. Vingt fois, cinquante fois, nous remettons les mêmes disques, jusqu'à l'écœurement, l'orage des tambours, le gémissement des cordes, les voix américaines, little John, O Jericho, O sweetheart, and you alone, gold river, my love, les mêmes airs, les mêmes mouvements, nous deux dans cette boîte, nous deux entre ces six parois, presque immobiles, nos gestes englués, le goût de nos corps partout. Sur un de ces airs, Creezy a mis des paroles à elle. Elle les chante sans arrêt : goodie, goodie, goodie la nuit, goodie la nuit. Elle les répète, les hurle, descend l'escalier : goodie, goodie la nuit. Je les chante, moi aussi : goodie, goodie la nuit. Et Neige dans sa cuisine ou lorsqu'elle apporte les assiettes : goodie, goodie la nuit. Et, en passant, elle m'envoie un sourire râblé. Neige m'aurait-elle adopté ? On le dirait. M'aimerait-elle ? Mais qui aime qui ? Qui dans cette boîte ? Qui dans ce vide, sur l'extrême avancée de la falaise ? Quatre jours. Creezy essaie des robes, des pantalons, des bottes. D'en bas, je la vois, devant le miroir de sa coiffeuse. Elle avance, elle recule, elle tord son corps pour se regarder en arrière. Puis elle descend : « Comment trouves-tu ? » J'ouvre des fermetures éclair, je ferme des fermetures éclair. Elle essaie des perruques. Une, entre autres, qui est toute en perles, rien que des perles, qui lui enferme la tête. Elle rit, remonte, complète sa perruque de perles par une robe qui, elle aussi, n'est qu'en perles. Je la prends dans mes bras. Cela crisse, cela fuit sous mes mains. Creezy, ces jours-ci, n'a pas de photos à faire. Ou plutôt elle en avait, elle les a décommandées. Moi, mon travail, je l'ai renvoyé très loin, là-bas, derrière les jours. En partant, j'ai pris avec moi un rapport de la Commission des Finances. Dans les marges, il porte les comptes d'une partie de rami que nous avons faite un soir. Pourtant, je me souviens qu'un de ces jours-là, j'ai une déclaration qui doit passer à la télévision, déjà enregistrée. A l'heure dite, j'ouvre l'appareil. Nous nous asseyons sur la moquette ardoise. Creezy a été chercher quelques-uns des coussins de son lit. J'arrive, c'est bien mon nom qu'on vient d'annoncer. Je suis là, devant nous, sérieux, cravate. Mais Creezy se coule contre moi. Creezy me mord la bouche. Je la prends dans mes bras. Lentement, nous descendons vers la moquette ardoise. Sur le petit écran, je parle toujours. Je dis des choses comme : l'impasse budgétaire. Je dis : La

France est à un virage. Ma voix passe sur nous. Mais ma bouche est dans la bouche de Creezy, je suis couché sur Creezy, Creezy dans l'écume des vagues, Creezy en bermudas banane, Creezy des Bahamas. Son corps, ma voix, sa bouche. J'ai mis le son trop fort. Ma voix est partout, elle envahit, elle repousse le vide devant elle. Je hurle comme je hurlais le jour du débat sur la motion de censure. C'est Colette Dubois qui m'avait conseillé. « Tu attaques très en dessous, pas à voix basse mais presque, puis, brusquement, tu gueules. » Et j'ai gueulé. Au banc du gouvernement, je voyais le Premier ministre qui me regardait, sous ses gros sourcils, l'air de dire : Qu'est-ce qu'ils ont, à Morlan, aujourd'hui ? Un moment, je lève les yeux. Dans le fond du living, appuyée au chambranle de l'entrée, les bras croisés sur sa blouse à col officier, Neige me regarde. Me regarde mais sur l'écran. Son regard passe au-dessus de nous, au-dessus des initiales entrelacées sur la moquette ardoise, elle me voit, moi, moi sérieux, moi avec ma cravate, non moi épars au milieu de nos peignoirs vert olive et vert laitue. Ma voix s'arrête. C'est fini. Le regard de Neige descend sur moi. Elle a l'air de dire que c'était bien, que c'était intéressant. Creezy n'est pas contente. « Je voulais te voir ! – Eh bien, c'est fini. – Si vite ? – J'ai parlé pendant dix minutes. » Elle me prend par les oreilles. Je la prends par les épaules. Ce n'est plus de la tendresse. De temps en temps, en Creezy, je vois monter une sorte de rage. Je vois devant moi une ennemie. Elle se jette sur moi mais comme pour me détruire. Comme si elle m'en voulait, comme si elle s'en voulait, de m'aimer, de l'aimer. Nous luttons, et elle de toutes ses forces. Elle sourit. C'est un sourire dur. Où il y a du défi, où même parfois je me demande s'il n'y a pas de la haine. Une haine qui ne dure pas, d'ailleurs, qui est comme le reste : un givre fragile, d'un instant. Tous, un jour, nous avons dû lutter avec un ange. Pour moi, l'ange, c'est Creezy. Et je sais, je sais déjà à cet instant que, comme l'autre, celui de la Bible, de cette lutte, je sortirai la hanche démise. Cette frénésie, ce halètement, ce brusque saut en moi de mon âme qui bondit vers Creezy, cette femme qui tantôt est moi et qui tantôt m'échappe, qui devient silence, sourire dur, acier, aérolithe, je sais déjà que j'aborde à un monde pour moi inconnu, dans une lumière de miroir, qui m'aveugle. De mes autres liaisons, je n'ai jamais parlé. Celle-ci sort de moi comme une fumée et c'est tout le reste qui, pour moi, devient apparence, contour, imposture. Que sais-tu de moi si tu ne sais pas que j'ai couché avec Creezy, que j'ai eu mon ventre dans le ventre de Creezy, Creezy des Bahamas, Creezy sur la moquette ardoise ?

VI

Le vendredi, je rentre chez moi. « Ton voyage s'est bien passé ? – Très bien. » Betty n'insiste pas. Sur son visage large, il n'y a pas l'ombre d'un soupçon. Ou rien n'en apparaît. En général, mes liaisons, chaque fois, c'est ma part obscure, ma part dérobée, le secret, la pénombre, d'où j'émerge pour me retrouver en pleine lumière, dans la clarté de ce qui doit être et qui seul a le droit d'être. J'éprouve cette fois exactement le contraire. C'est Creezy ma clarté, avec elle que je me trouvais dans la lumière, le lit sur la galerie, la verrière, la falaise, le ciel blanc des Bahamas. Creezy quittée, je regagne les couloirs, les coulisses. C'est un fantôme qui est rentré chez moi, un homme de papier. Et ce papier donne mon signalement : époux de Betty, deux enfants, député, passé dès le premier tour avec 22 537 voix. Rien de tout cela n'est plus tout à fait vrai. Ou plutôt tout cela est devenu ombre. Je reviens non d'un rendez-vous mais d'un voyage. En voyage aussi, on est dans la lumière, projeté sur des passerelles, attendu dans des aéroports, accueilli dans des halls d'hôtels. On rentre, on se défait comme on défait ses valises.

Je vais dans mon bureau. Il y a une pile de lettres. On dirait que chacune va me sauter dessus, me happer, me réengluier. Mes devoirs, mes principes, mes obligations, mes rendez-vous. Je finis par les ouvrir. Les enveloppes déchirées, les fichaises éliminées, les prospectus jetés au panier, de tout ce paquet, il ne reste à peu près rien. On croit qu'une vie, c'est sérieux. Une vie, ce n'est que ceci : six lettres, quatre factures et un extrait de compte. Laborieusement, j'entreprends d'y répondre. Ma secrétaire n'est pas là. Je pourrais dicter au magnétophone. Ou remettre tout cela à lundi. Je ne le fais pas. Je réponds moi-même. En tapant avec deux doigts. J'ai besoin de ce pensum. Entre moi et moi, j'interpose ce pensum. Vers six heures, nous partons. Nous allons passer le week-end chez Colette Dubois, à la campagne. Je reprends l'autoroute. C'est la même qu'avec Creezy. Je ne reconnais rien. Un moment, tout aboli, je fonce. Je fonce comme si c'était Creezy qui conduisait. Betty me dit : « Tu es fou, non ? »

L'aiguille du compteur descend et, avec elle, en moi, quelque chose s'éteint. Derrière, Antoine et Coralie se disputent. Je n'entends rien. « Du calme, dit Betty, vous allez distraire papa. » Distraire ? Heureusement, Antoine me pose des questions sur la Révolution française. Il en est là, au lycée. Il y a des aspects de la question qui lui échappent. J'explique. Danton et Saint-Just sont là, ils occupent toute la voiture, ils chassent tout ce qui n'est pas eux. Je dors dans une chambre mansardée, papier peint rose, coiffeuse rose, opalines roses. Le lendemain, dans le jardin, on fait cuire des choses sur un barbecue. Les enfants jouent au croquet. Je suis dans un fauteuil de jardin, tendu d'une toile rêche, rayée rose et noir. Le mari de Colette m'apporte un verre. C'est un auteur, auteur dramatique mais du genre sérieux, chauve et qui parle volontiers sur un ton rancuneux. Je lui parle de la crise du théâtre. L'autre jour, à la Commission des Finances, il en a été question. Sont-ce vraiment les taxes qui écrasent le théâtre ? Ne seraient-ce pas plutôt les cachets des vedettes ? A la Commission, on a cité des chiffres. Sur les vedettes, le mari de Colette n'a pas grand-chose à dire. Il préfère les acteurs à noms scandinaves et qui jouent dans des costumes en toile à sac. Colette intervient. Elle a son opinion sur la question : « Les cachets des vedettes, c'est de la connerie. En général, nous sommes au pourcentage. Nous ne coûtons cher qu'en cas de succès. » Mais les mots sont devant moi comme une fumée, comme les bulles des bandes dessinées, je les vois, je vois les bouches qui articulent, je n'entends rien ou ce que j'entends ne veut rien dire, cela se promène, cela n'a de lien avec rien. Colette même, un moment, s'arrête et, entre deux considérations syndicales, elle me regarde, perplexe. Elle a un curieux visage, aigu, pointu, les cheveux paille. Un jour, il y a longtemps déjà... J'essaie de me raccrocher à un souvenir. Le souvenir se profile, une seconde, puis il disparaît. Creezy le disperse et, sous ses skis, le souvenir n'est déjà plus qu'une écume. Tout le reste aussi est comme une ouate qui, malgré ses efforts, s'effiloche. La maison blanche, le toit de chaume, les volets verts, les massifs de rhododendrons, les hortensias roses et bleus, le pré et ses lices blanches, le petit pont en dos d'âne, du lierre autour, tout cela me donne l'impression que je ne suis qu'un figurant, une silhouette mise là par l'architecte pour animer la maquette, pour en donner l'échelle. J'entends Colette : « Cette maison à la campagne, c'était mon rêve. » Ce n'est qu'un rêve, sa banalité même en témoigne, et il suffirait peut-être d'un cri, d'un haussement d'épaules pour le dissiper. Sous le soleil qui, il est vrai, aujourd'hui est léger, qui donne plutôt une impression de fraîcheur, tout cela pour moi reste froid, glacé. Et faux. J'entends Betty. Elle approuve, elle admire, elle n'en pense pas un mot, elle n'aime que notre vieille maison de Morlan. Je regarde le mari de Colette. Son polo et son pantalon bleu lin ne font pas oublier

la cravate et le pantalon gris auxquels si visiblement tout son être aspire. Et moi. Moi le pire. Moi dans mon fauteuil de jardin rose et noir. Moi à peine posé au milieu de ce vide. Imaginons un criminel obligé de se ménager un alibi. De dix heures à minuit il va dans un bar, il parle au patron, au barman, à une gagnuse qui soupire devant son diabolomenthe, il se fait remarquer, il insiste, il joue à la belote. Rien n'est vrai. Ses phrases, son pastis, ses dames de cœur, c'est du carton, un décor de carton qu'il se hâte de planter devant sa vérité. Sa vérité qui est ailleurs, qui est un rôle dans la nuit, qui est une valise dans un aéroport, qui est un chalumeau déchirant l'âme d'une chambre forte. C'est là qu'il est, non dans ce bar où, studieusement, il note que les murs sont bleus et les abat-jour lilas. Moi aussi, je suis ailleurs. Je suis avec Creezy. Je suis cette initiale sur la moquette ardoise. Devant moi, il y a une petite fille. Elle me parle. Je n'entends pas. C'est ma petite fille pourtant. Ma Coralie, mon miel, mon trésor, mon bonheur, ma petite fille dont, hier encore, le moindre soupir, la nuit, me faisait me lever en sursaut. Et je n'ai pas entendu ce qu'elle m'a dit. J'ai été trop loin, je veux dire : je me suis trop éloigné. Je voudrais tendre les bras vers eux. Rien ne bouge. Sous le soleil léger, rien ne bouge. Ce n'est qu'un décor. Derrière la façade de la maison, il n'y a pas de chambres. Derrière les lices, pas de pré. Je regarde le barbecue. Juste au-dessus, il y a une zone où, sous l'effet de la chaleur, l'air est brouillé et danse. Je vois Creezy, en pantalon turquoise, je vois l'affiche : la fermette de vos loisirs, achetez une résidence secondaire. Dans le fond, une piscine. La piscine, je l'ajoute. Les Dubois n'ont pas de piscine. Hier, pendant le dîner, on en a parlé. Colette voudrait bien mais son mari multiplie les objections : l'entretien, le filtrage, les frais. Dans l'affiche de Creezy, il y a une piscine. Creezy est sur le tremplin, elle porte un bikini orange, elle crie relaxe, elle plonge, l'eau vole en éclats émeraude. Creezy sort. Elle rit. Je lui tends un verre. Les glaçons tintent dans mon verre. Je le bois. Je bois mon alibi. Colette rit. Betty a un sourire indulgent. Coralie est revenue vers moi. Elle pleure. Elle dit que les autres trichent, qu'ils se moquent d'elle parce qu'elle est la plus petite. Je prends son maillet. Je dis : « Je vais jouer un coup pour toi. » Je dis aux autres : « Vous permettez que je joue un coup pour elle ? » Antoine hausse les épaules : « Tu joues encore plus mal qu'elle. » Je joue. Je réussis un coup étonnant. Bravo, dit Colette. Coralie est consolée. Elle reprend son maillet. Une seconde, sous le soleil léger, il y a eu quelque chose de vrai : le visage de Coralie. Et cette boule qui passe sous un arceau.

VII

A ces orages devait sans doute succéder un épisode plat. Le dimanche, en revenant de la campagne, les enfants couchés, les Dubois nous rejoignent, chez moi, pour un dernier verre. Ce dernier verre se prolonge. Il est plus de minuit. Le téléphone sonne. L'appareil est là, au milieu du salon, sur une table basse. Betty qui s'étonne : si tard ? Colette déjà aux cent coups : « C'est de chez moi. C'est Nounou. Il est arrivé quelque chose aux enfants. » Son mari : « Ne nous affolons pas. » C'est sa phrase. Dans les restaurants au moment de passer la commande : « Ne nous affolons pas. » Je décroche. C'est Creezy. J'entends sa voix barbouillée. Elle a peur. Il faut que je vienne, tout de suite. Je l'entends sangloter. « Je suis toute seule. J'ai besoin de toi. » Sa voix qui sort du noir. Du noir de la nuit. Du noir de l'ébonite. En face de moi, ces trois regards. Colette anxieuse son visage tendu vers moi. Je me sens traqué. Déchiré. Il n'y aurait que Betty, je sais bien ce que je ferais. Je crierais dans l'ébonite ce qu'il faut, je crierais à Betty ce qu'il faut, je sauterais dans ma voiture, je courrais te sauver, ma noyée, mon Ophélie, je courrais te tirer de cette nuit qui te fait peur. A Betty, je peux tout dire. Devant ces deux autres regards, je ne peux pas. Ma Creezy, entends-tu ce que je te crie : je ne peux pas. Je pourrais aussi feindre l'aisance, répondre n'importe quoi, raccrocher en disant qu'il y a des collègues qui sont bien sans-gêne. Je ne sais pourquoi, il me semble que ce serait plus cruel encore pour Creezy. Non, même pas. Ça, c'est ce que j'ai dit à Creezy le lendemain. Sur le moment, simplement, j'ai perdu toute présence d'esprit. A Colette, je dis : Ce n'est rien. Dans l'appareil, je dis : Ce n'est rien. J'entends encore la voix de Creezy, sa voix barbouillée : « Tu ne comprends pas, tu ne peux pas comprendre. » Et, doucement, comme la nuit où, en partant, j'ai rabattu sur elle le drapeau et la couverture, je raccroche. Je dis : « C'était une erreur. » Betty, déjà, a repris la conversation. Colette, elle, est perplexe. Son mari a une expression sarcastique. Qui ne veut rien dire, d'ailleurs. Il prend un air sarcastique même pour énoncer qu'il fait beau. L'homme qui n'est pas dupe. Ce qu'il peut

m'agacer. Rien que sa façon, déjà, de saluer avec sa pipe. C'est à des traits de ce genre, les plus minces, qu'il faut juger les hommes. Il propose que nous allions nous coucher. Colette proteste. « Allons chez Broche. » Elle seule, sans doute, a senti qu'entre nous un ange avait passé, qu'il est encore là, entre les larges divans crème, et qu'entre lui et moi, il faut jeter quelque chose, n'importe quoi, ne fût-ce qu'une heure dans une boîte de nuit. Avant de partir, je vais dans mon bureau, je forme le numéro de Creezy : personne ne répond. Nous arrivons chez Broche. Nous entrons dans ce grand carré noir et bas, dans cette pénombre épaisse où des projecteurs qui tournent brassent des lumières soufre, bleues ou violettes, nous entrons dans ce carré de chahut, dans cette soupe de bruit où, sur la piste, une masse confuse ondule et tangué, comme les voitures sur cette place où je suis. Des trois côtés, de grands miroirs, qui ont l'air d'être noirs eux aussi, qui ont un éclat noir, font qu'on ne sait plus où on est, qu'on ne sait plus où finissent ces gens, ces tables, ces lampes basses enfoncées dans la pénombre. Une grosse femme que je n'ai jamais vue m'embrasse, me dit que je suis son homme, que mon discours sur la motion de censure c'était impeccable, tout à fait ses idées, nous conduit à une table, me fait asseoir, cuisse contre cuisse, à côté d'une blonde épaisse qui, tout de suite, d'un regard atroce, ouvert et où tout se lit, me soupèse et me jauge. Elle a de gros yeux bleus et froids. Sous ce regard cyclopéen, je me sens comme le diamant sous la loupe du receleur. Mais je ne suis pas un diamant. Le regard cyclopéen déjà se détourne. Il passe sur le mari de Colette, se détourne encore plus vite. Le mari de Colette, lui, très visiblement, désapprouve. Il désapprouve tout : la blonde épaisse, les éclairs des projecteurs, la masse confuse sur la piste et, d'une manière générale, l'ensemble de cette société de consommation. Mais Colette a eu raison. Dans ce bruit, dans cette pénombre sonore, sous les coups de gueule du saxophone, mon angoisse s'endort, disparaît. Cette houle confuse me berce. Sauf qu'il arrive ceci : au milieu du chambranle noir qui sépare la salle du bar, un peu au-dessus des autres parce que le bar est surélevé, dans un éclair violet, je viens de voir Creezy. Je viens de voir son sourire insolent, sa tête dressée, son regard brillant. Le projecteur est passé. Je ne vois plus que des ombres. Le projecteur revient, s'attarde. L'homme qui le manie a sans doute reconnu Creezy : le projecteur ne s'en va plus. Et, à l'orchestre, il y a un roulement de grosse caisse ponctué par l'éclat d'un coup de cymbales. Nos quatre jours d'immersion m'ont fait oublier que Creezy est quelqu'un que tout le monde reconnaît. Déjà, à la campagne, quand nous sommes allés dans ce restaurant, les gens brusquement penchés au-dessus de leurs assiettes et chuchotant. Creezy, sur son plancher surélevé, sourit. Sous le feu des projecteurs, elle bat des cils, je vois son profil doré, elle parle aux gens qui l'accompagnent : une

jeune femme blonde, jolie, l'air raisonnable, et un grand jeune homme au visage loyal. Dans les parages des femmes comme Creezy il y a toujours un grand jeune homme au visage loyal. Puis Creezy descend sur la piste, elle entre dans la masse confuse. Je ne la vois plus. J'entends à nouveau la musique. J'entends le mari de Colette qui dit : « Une fois de loin en loin, le spectacle est curieux. » J'ai encore le temps de me dire : il va parler de l'ambiance. Il dit : L'ambiance. La masse confuse tourne et, près de nous, l'un devant l'autre, il y a Creezy et le grand jeune homme. Je vois le regard de Creezy. J'entre dans son regard. Très rapidement, il passe sur mes compagnons et, sans rien modifier à son sourire, sans l'ombre d'une expression, Creezy a pour moi un bref signe de tête. Je me lève à moitié. Je salue. Colette qui s'exclame : « C'est Creezy ! Tu connais Creezy, toi ? » Je dis oui. « Oui, je la connais. Il y a quelques jours, dans l'avion de Rome, j'étais assis à côté d'elle. » J'ajoute, vers Betty : « Tu te rappelles ? Je te l'ai raconté. » En effet, je l'avais raconté. Betty, cela ne l'avait pas frappée. Elle tourne la tête et elle dit : Ah, c'est elle ? Creezy est sur la piste. Un peu penchée en avant, elle suit des yeux les mouvements du grand jeune homme. Elle porte les cuissardes que, l'autre jour, elle a essayées devant moi, des cuissardes de cuir noir, qui font pantalon, qui lui montent jusqu'à la ceinture et, par-dessus, une redingote cintrée, dans un tissu gris fer, qui a des reflets d'acier. Je dis encore : « Nous avons bavardé. » J'éprouve tout ensemble une sorte de fierté et une sorte de tendresse à pouvoir dire que j'ai bavardé avec Creezy. En me retournant pour prendre mon verre, je vois que Colette Dubois va dire quelque chose. Puis elle ne le dit pas. Je sais de quoi elle voulait parler : du théâtre. Du théâtre où, la première fois, j'ai vu Creezy. Mais Colette, comme on dit, a été formée à la rude école de la vie. Elle se tait. Un peu plus tard, la marée confuse reflue de l'autre côté de la piste et, de loin, dans la trouée, je vois Creezy à sa table. Elle est seule. Malgré les regards qui se tournent vers elle, bizarrement, au milieu de cette cohue, elle a l'air abandonnée. Autour d'elle, il y a comme une détresse. Et son coup de téléphone m'arrive enfin. Son coup de téléphone me rejoint, Chez moi, sous ces trois regards, je n'avais pensé qu'à moi. Là, dans cette boîte pleine de bruit, j'entends enfin sa voix. Et, dans la lueur des projecteurs violets, je vois se défaire Creezy, je m'aperçois que je ne connais pas Creezy. Derrière son profil insolent et sa démarche assurée, une autre Creezy a surgi, une Creezy qui avait peur dans la nuit et qui m'a appelé, qui a eu besoin de moi. Et qui, ne m'ayant pas trouvé, a immédiatement cherché autre chose, qui a téléphoné à des amis, qui est venue ici se réfugier dans le bruit. Je prends conscience de ceci : que quelque chose m'est tendu qui, si je ne le prends pas, me sera un jour enlevé. Betty se penche vers moi et dit : « Elle est seule, elle a l'air triste, tu devrais l'inviter à danser. » Je dis :

« Tu crois ? – Tiens, dit le mari de Colette. Une relation d'avion, tu devrais voler. » Quel con ! Je vais vers Creezy. Au milieu de la trouée, je marche vers Creezy et, brusquement, c'est comme s'il n'y avait plus personne, comme si l'orchestre s'était arrêté. J'avance dans le silence. J'avance dans le désert. Creezy m'a vu. Elle se lève. Elle a un sourire radieux pour un bonhomme à côté d'elle, qu'elle doit déranger pour passer, qui se lève précipitamment, qui renverse son verre, qui le rattrape. A travers la trouée, nous marchons l'un vers l'autre. A cinquante centimètres de moi, elle s'arrête et, tout de suite, sans un mot, une épaule en avant, elle entre dans sa danse. Elle est dans sa danse. Les deux bras levés à angle droit, la tête penchée, elle regarde par terre comme si, de ses pas légers, elle traçait, sur le sol d'ardoise noire, un message dont la lecture la surprend elle-même. Puis elle relève la tête. Je suis dans son regard. Je lui dis : « Qu'y avait-il ce soir ? » Ce soir ? Dans ses larges yeux verts, rien ne passe. On dirait qu'elle a oublié. Je crois qu'elle a oublié. Elle est dans sa minute présente. Sa minute présente, c'est la danse. Ses mains comme des oiseaux, elle est enfermée entre ses pas, enfermée entre les hiéroglyphes que tracent ses jambes de cuir noir. Et pour moi aussi, peu à peu, plus rien d'autre ne compte. Plus rien que ce visage dressé, ce regard rivé au mien, ce sourire peint, plus rien que l'orage de la batterie, les coups de gueule du saxo, la plainte stridente et monotone des guitares électriques. Au milieu de ce tonnerre, dans cette caverne, dans ce tunnel de bruit, à cinquante centimètres l'un de l'autre, unis par ce seul rythme, nous sommes plus seuls et aussi étroitement liés que dans son lit. Un moment, j'effleure son bras. Elle se dérobe, d'un mouvement vif puis, la seconde d'après, dans une torsion de son corps, elle vient presque contre moi et, très vite, elle dit : « Je te demande pardon, je ne te téléphonerai plus. » C'est une phrase qu'on peut prendre dans les deux sens. Je sais que je dois la prendre dans le bon. Elle dit encore : « Tu feras de moi tout ce que tu voudras. » Et brusquement, tout s'anime. Quelque chose vient de passer, et pas seulement pour Creezy et moi, pour tous, pour cette masse confuse qui tanguait autour de nous, comme si un poisson-torpille avait effleuré nos jambes. La piste bout. C'est la minute de grâce, la minute de grâce des boîtes de nuit. Les projecteurs passent de plus en plus vite. Le chanteur de l'orchestre a sauté sur la piste et, en faisant tourner au-dessus de sa tête un micro au bout de son fil, il hurle, il tombe à genoux, il se relève, il bondit, il avance, il recule et, sous la menace du micro, la masse confuse, devant lui, reflue, avance et ondule, avec des cris aigus. Tout cela est dingue. Je suis dingue. Creezy dans ma vie, c'est dingue, je le sais, cela ne rime à rien. Mais j'ai faim et soif de cette folie, j'en ai besoin comme, à d'autres moments, j'ai besoin de raison, de sagesse, de silence. Tout ce que j'ai fait de bien, je l'ai fait

dans la folie. Même Betty. Tous, ils me disaient : « Tu es fou ! La fille du sénateur ! Toi ! » J'ai eu Betty. Même mon élection. « Tu es fou ! Tu as le député-maire qui se présente. » Ma campagne, je l'ai faite comme un dingue. Résultat : vingt-deux mille voix dès le premier tour, le député-maire écrasé, stupéfait, hagard, parlant tout seul, comme un mari abandonné. Dans le tourbillon qui maintenant emporte la salle entière, je vois passer Betty, je vois passer Colette et, quelque chose du bonheur que j'éprouve, je le tends vers Betty, je le reporte sur Betty, et pas seulement parce que, cette minute de grâce, je la lui dois mais parce que je lui dois d'être ce que je suis et capable de l'éprouver, ce bonheur, cette fièvre, cet élan. De loin, sous les à-coups des projecteurs, je reconnais son expression. De loin, elle me dit : « Tu t'amuses, c'est bien. Tu t'envoles, c'est bien. » C'est elle qui est ma vie, je le sais. Elle qui est à mes côtés, je le sais, et je le sais même en ce moment où mon âme saute vers Creezy, où mon âme est prise entre les pas légers de Creezy. Au milieu de cette mêlée confuse, dans l'orage de la batterie et les clameurs des guitares électriques, il me semble que descend sur moi la paix, que descend sur moi, au milieu de ce désordre, un ordre, un ordre calme, paisible et pur. Ma vie, mon bonheur. Ma vie sans quoi mon bonheur ne serait pas ce qu'il est. Mon bonheur sans quoi ma vie ne serait pas ce qu'elle est. Se pourrait-il que la vie et le bonheur, ce ne soit pas fait pour cheminer ensemble ?

VIII

Elle essaie pourtant. Ce mélange ardu, elle le tente. Il me faut raconter ceci, que je n'ai compris que plus tard. Un jour, pour déjeuner, j'arrive chez elle un peu avant une heure. Au téléphone, elle m'a recommandé de venir tôt. Elle a insisté, comme si c'était capital. « J'ai un autre invité. Cela ne vous ennue pas ? » Au téléphone, je ne sais pourquoi, elle me vouvoie. Avec ses formules à elle, je vous en prie, s'il vous plaît, gentil à vous, ses formules de poupée mécanique, toujours à contretemps, dont j'ai tenté de la corriger, en vain. Dans ses lettres aussi, elle me vouvoie. Dernièrement, elle a dû aller à Acapulco pendant huit jours, pour une nouvelle série d'affiches. Elle m'a écrit huit fois. Elle a une grosse écriture d'enfant. Ses lettres sont courtes mais, chaque fois, il y a une phrase, je ne sais comment dire, une phrase qui est entière, qui est brutale, qui évoque brutalement le lien qui nous unit. « Non, cela ne m'ennue pas du tout. » Je n'ai même pas songé à demander qui était ce deuxième invité. Au milieu de tous les signes que je livre ici, il me faut ajouter celui-ci que je me hâte de noter parce que bientôt il ne sera plus vrai : la vie de Creezy, je veux dire tout ce qui dans sa vie n'est pas moi, cela ne m'intéresse pas. Ou je refuse de m'y intéresser. Je ne lui ai pas demandé qui était ce deuxième invité comme, après l'autre nuit, je ne lui ai pas demandé qui étaient le grand jeune homme et la jeune femme blonde. J'appelais cela discrétion. La vérité est que j'ai besoin d'abolir en moi cette angoisse que j'éprouve chaque fois que je quitte Creezy et que, pour cela, je n'ai d'autre ressource que de croire en une Creezy ramenée à sa définition la plus simple, la Creezy des magazines et des affiches, la Creezy que, dans les boîtes de nuit, on salue d'un roulement de grosse caisse, la Creezy en acier qui, jusqu'ici, a su vivre sans moi ; j'ai besoin de ranger tout cela sous la rubrique rassurante : vie professionnelle de Creezy ; besoin de croire que tout ce qu'elle fait sans moi, et moi sans elle, ce ne sont que des parenthèses où rien ne se passe qui puisse nous atteindre ni même avoir de l'importance. Les avertissements pourtant ne m'ont pas manqué. Il y a eu ce téléphone dans la nuit, il y

a eu ce moment où, au milieu des miroirs et des tam-tams, O Jericho, Jericho, j'ai vu ma Creezy se défaire et en surgir une autre qui, tout ensemble, m'appelait au secours et me signifiait qu'elle ne m'attendrait pas toujours. Un jour aussi, j'ai accompagné Creezy à une séance de pose. C'était rue des Acacias, dans un studio, un vaste carré de verre et de ciment, les parois rêches et où des éléments de décors, eux alors figiolés jusque dans le détail, un coin-salon, une salle de bains, un coin-relaxe, ajoutaient encore au vide du reste. Là, presque sans parler, le regard ailleurs ou en dedans, en bousculant les meubles, un photographe a fait asseoir Creezy, non sur une chaise, mais sur son dossier, il l'a fait grimper à une échelle, il l'a enroulée dans un immense papier vert, la tête seule émergeant, puis il lui a fait passer la jambe dans un trou de ce papier vert, puis il l'a mise dans un cerceau garance, puis il lui a fait prendre une position de yoga, puis il a disposé autour d'elle des rubans d'acier, puis il lui a mis dans les mains un ours en peluche, puis l'ours en peluche a cessé de lui plaire et il l'a remplacé par un marteau pneumatique, puis il a suspendu un mobile, puis il a déclenché des éclairages qui projetaient tantôt sur le plafond, tantôt sur les parois, des Creezy colossales. Lui-même, pour la photographe, il se couche par terre, il rampe sur le ciment, il grimpe sur deux caisses, il se renverse, il se retourne, il photographie la tête en bas, l'appareil entre les jambes, en aboyant des indications pour moi incompréhensibles, comme des incantations de sorcier, la chemise rose et toujours ce regard en dedans, ce regard creux, comme si c'était non son regard mais celui de son appareil, comme s'il regardait non Creezy mais déjà sa photographie, et chaque fois le déclic de son appareil, comme un piège, un moment pris au piège, ma Creezy figée, mise dans la boîte. D'abord, j'ai regardé cela avec amusement. Jusqu'au moment où, au milieu de ce carré de verre et de ciment, une angoisse me saisit, jusqu'au moment où j'entrevois que cette Creezy est aussi Creezy, une autre Creezy, qui existe, aussi vraie que ma Creezy mais plongée dans un monde où je suis admis à regarder non à pénétrer ; jusqu'au moment où j'entrevois que la vie professionnelle d'un être, si elle est sa part publique, est aussi sa part secrète, où opèrent des magies venues du plus profond de lui et où la passion peut s'assouvir autant, sinon plus, que dans l'amour. J'ai parlé de sorcier. Tout métier – et même le mien – est une sorcellerie, avec ses rites, ses mots de passe, son langage, incompréhensibles pour les autres. Creezy ne fait pas que prêter ses jambes, ses épaules, son sourire, elle est dans sa sorcellerie, elle est dans sa messe, c'est une autre Creezy mais qui vit, qui avance et qui, dans un quart d'heure, la séance finie, ne sera plus exactement la même qu'au moment où, en arrivant au studio, elle s'est tournée vers moi, elle m'a souri, elle a pris son sac, elle a ouvert la portière. Mais cet avertissement-là, comme les autres, a subi le sort

de la plupart des avertissements : perçu mais vaguement, entendu mais oublié. Une seconde de bonheur là dessus : l'avertissement a disparu. Ou peut-être, chez Creezy comme chez moi, cette réserve, ce retrait ne sont-ils qu'une disposition naturelle. Creezy non plus, sur ma vie en dehors d'elle, ne me pose aucune question. De Betty, des enfants, de mon travail, elle ne parle jamais. Ou attend-elle que j'en parle le premier ? Nos rapports, à ce moment-là, ont quelque chose d'inhumain, sans racines, sans terreau, sans hier ni demain, limités à l'instant, limités à cette fièvre sèche qui nous jette l'un vers l'autre. On dirait que nous ne commençons à exister que lorsque nous sommes ensemble ; que, chaque fois, nous surgissons même pas de l'ombre mais d'un univers indéfini, mais du néant, pour nous retrouver sur un ring, sur un podium, et moins pour nous aimer que pour nous affronter. On dirait que c'est de cette inhumanité même que nous avons besoin, qu'elle nous rassure ou qu'elle nous fascine, qu'elle est notre élément ou encore que nous voulons à tout prix retarder ce moment dont nous savons bien pourtant ou dont nous pressentons qu'il arrivera, où tout deviendra plus grave et peut-être douloureux. Au téléphone, elle dit encore : « Je dois sortir. Il me faut des fleurs pour ma table. » Pourquoi me parle-t-elle de ces fleurs ? Je me rattrape. « Laissez. Les fleurs, cela me regarde. Je vais vous les faire envoyer. » Je crois qu'elle va se récrier. Elle ne se récrie pas. « S'il vous plaît », dit-elle.

En arrivant chez elle, je manque de pousser un cri de stupeur. Le living brille comme le pont d'un vaisseau-amiral. Ma pharaonne s'est transformée en ménagère. Enfin, presque. Avec Neige, elle rectifie les couverts, elle recule, elle regarde l'ensemble, elle va vers les fleurs, elle les arrange. Ne sachant pas exactement ce qu'elle voulait, je lui en ai envoyé de plusieurs sortes : des roses, des glaïeuls, trois petits bouquets champêtres. Les glaïeuls sont devant la verrière, deux des petits bouquets sont sur la table, le troisième sur la télévision. Une fois encore, de sa démarche de mannequin, Creezy traverse le living. Puis elle dit : « Je ne suis pas prête. Je monte dans ma chambre. Si cette dame arrive, reçois-la. S'il te plaît. » La dame arrive. Je la reconnais. C'est la femme au physique d'adjudant qui, l'autre jour, devant le ministère de la Marine, dirigeait la séance de photographie. C'est une grande femme, des épaules de catcheur, de gros sourcils noirs, des yeux exorbités et rudes. La voix râpeuse aussi. Comme Creezy me l'a recommandé, je la reçois, je la prie d'excuser Creezy : elle a eu du travail, elle vient de rentrer, elle n'est pas tout à fait prête. J'offre un drink. Un moment, l'adjudant tournant le dos à la galerie, je lève les yeux. Creezy est là. Elle est prête. Mais elle ne descend pas. Elle nous regarde. Enfin, elle descend. Elle dit des choses étranges, je veux dire des choses qui ne lui ressemblent pas. Elle dit : « Je vois que Jacques

vous a déjà fait les honneurs de la maison. » Ou : « Je n'ai plus besoin de vous présenter, je pense. – Mais non, mais non », dit la femme-adjutant dont je ne sais toujours ni le nom ni l'état. Une public-relation, je suppose. Ou une directrice de maison de mode. Elle en a les manières. Et le sac. Un sac sérieux où, pour un bâton de rouge, il doit y avoir trois agendas et vingt contrats. Nous passons à table. Neige, elle aussi, s'est mise en frais. Elle a un tablier blanc, bordé de dentelle. Ça lui va plus mal encore que la blouse cirée à col officier. Un moment, je soupçonne le petit guet-apens. Cette femme forte, certainement, a un service à me demander, une faveur, un passe-droit, quelque démarche dans un ministère. C'est elle, sans doute, qui a demandé à Creezy d'organiser cette rencontre. Creezy n'a pas dû y voir de mal. Je ne lui en veux pas mais je me promets de la chapitrer. Je suis député de Morlan. Je n'ai pas à m'occuper des misères de la haute couture parisienne. Mais rien ne vient. La femme-adjutant parle beaucoup. Elle est péremptoire. Elle parle du dernier spectacle de l'Opéra : « Zéro. Il fallait serrer. Ils n'ont pas serré. » Elle parle d'un metteur en scène américain : « Je lui ai dit : Mon petit... » Rien là-dedans ne ressemble à quelque combine. La conversation, un moment, effleure les problèmes de la publicité à la télévision. Je me dis : nous y sommes. Mais déjà il n'est plus question de télévision. Finalement, elle a assez bon genre, cette femme forte. Un bon genre à gros mots. J'ai parlé d'adjutant. Il me faut lui donner une promotion : elle a plutôt une tête de colonel. Je reconnais l'espèce : c'est la comtesse entrée dans les affaires et je suis à peine étonné, au détour d'une phrase, d'apprendre qu'elle est apparentée aux Bourbon-Bragance. Il y a un soufflé. Le colonel en félicite Neige : « Bravo, mon petit. » Et, à l'intention de Creezy, elle ajoute : « Pas conne, votre Espagnole. » Il se passe encore ceci. Comme nous nous levons de table, le regard de la femme-colonel passe sur les fleurs, les roses, les glaïeuls, les trois bouquets champêtres. « Toutes ces fleurs ! » Alors Creezy fait ceci qui me laisse hagard : elle prend ma main, la passe contre sa joue et dit : « Jacques me gâte beaucoup. » Elle ! Elle, l'insolente, elle, la fierté même, elle en acier, mon idole peinte, devenue cette tourterelle. La femme-colonel elle-même en est surprise et, dans son regard globuleux, dans son regard de comtesse-tâcheronne, je vois passer quelque chose qui, tout ensemble, est compliment pour moi et pitié pour Creezy. Nous prenons le café. Le colonel s'en va. Nous l'escortons jusqu'à l'ascenseur, tous les deux, Creezy appuyée contre moi, la dernière image pour le colonel avant que se referme la porte coulissante. Puis aussitôt, le visage de Creezy, jusque-là si animé, s'éteint. Elle se jette sur le divan étroit. « Quelle barbe ! – Mais non, pourquoi ? – C'est vrai ? Tu ne t'es pas trop ennuyé ? – Pas du tout. Elle a son pittoresque, cette femme. » Un à un, je reprends les robustes

gros mots de la comtesse. Creezy rit. Je dis : « C'est notre première invitée. » Creezy se jette dans mes bras. Je sais – mais je sais maintenant – que ce déjeuner était une dînette. La dînette des petites filles qui veulent au moins faire semblant de vivre. Je sais maintenant que la femme-colonel ne comptait pas, qu'elle n'était là que parce que, à cette dînette, il fallait un témoin, un témoin pareil à ceux qu'on recrute sur la place de la mairie, indispensable mais qu'on renvoie aussitôt. Je sais maintenant que Creezy simplement essayait de vivre, qu'elle essayait de faire entrer notre amour dans sa vie. Je le sais maintenant. Je le sais trop tard.

Et je sais aussi, maintenant, la raison, une des raisons de ce mal de Creezy, de son angoisse, de son humeur instable (et la raison sans doute, en même temps, de ma réserve : parce que, là, pour elle, je ne pouvais rien). Ce mal, c'est le mal du crépuscule, de cette heure entre chien et loup où on dirait qu'ils sont d'accord, le chien et le loup, pour vous dévorer le cœur, de cette heure où, en s'éteignant, le ciel éteint aussi quelque chose en nous. Avance une ombre : c'est la nuit. Avance une menace : c'est la nuit. Pour les autres, pour moi, les instants précédents sont là et nous portent : je suis à la Commission des Finances, je sors de la Commission des Finances, j'ai des papiers sous le bras, un bruissement de paroles encore dans les oreilles, je pense à ce que je vais dire à la réunion prochaine, je rentre chez moi, Betty me parle, Antoine vient me montrer ses devoirs, Coralie se fait câliner, du courrier m'attend, ma secrétaire ronronne. La nuit est là : j'y suis arrivé sans m'en apercevoir. A ce brouhaha, répond, chez Creezy, le silence. Ses instants précédents ne la portent pas. Pour Creezy, l'instant n'est que l'instant. Il ne se prolonge pas. Fini, il sombre. Toute la journée, elle a eu ses instants, les uns après les autres, pleins, sans une fissure, ses séances de pose, ses séances d'essayage, ses séances chez le coiffeur – ou moi, toute cette agitation qui la porte, qui la maintient à la surface d'elle-même. Elle est dans ces poses, elle est au milieu de ces miroirs, elle est sous ce casque de coiffeur, sous ces bigoudis jaunes et roses qui, plus que jamais, lui donnent un air d'icône. Quand elle en a le temps, elle prend sa voiture, elle fonce jusqu'à Toussus-le-Noble, elle prend un avion et elle escalade le ciel. Elle a son brevet de pilote et même pas le premier ou le second mais le troisième, celui qui donne droit aux plus longs parcours. Un jour, elle m'a emmené. Ma Creezy dans le ciel, ma Creezy devant moi, dans sa bulle de plexiglas, immobile, dans le ronflement régulier du moteur. En dessous de nous, la terre quadrillée, les carrés jaunes et marron, un village de banlieue, ses pavillons étroits, un lieu plein d'eau, bordé de talus jaunes, un château devant une pelouse, les routes le long desquelles coulent de petites voitures. Creezy descend. Elle enlève son casque. Elle rit. Elle secoue ses cheveux. Quand elle a

moins de temps, elle va galoper dans la forêt de Saint-Germain. Je vais l'y retrouver. Je la vois arriver du fond d'une allée que traversent de grands coups de soleil. Elle s'arrête devant moi. Son cheval se cabre. Un moment, je vois Creezy, très haut au-dessus de moi, son sourire insolent, ses cheveux sur le ciel, moi séparé d'elle par ce grand poitrail humide et ces deux sabots qui battent l'air. Je dis : « Quelle affiche ! » Creezy prend son expression professionnelle pour me répondre : « On a fait des sondages. Le cheval, en publicité, c'est zéro. » Vient l'heure où les chevaux et les coiffeurs ont ceci de commun qu'ils vont dormir. Vient l'heure où, les rendez-vous épuisés, l'écume retombée, Creezy rentre chez elle, dans son living comme un aéroport ; l'heure où, assise sur son lit, elle hésite entre ce désert devant elle et le gadget que je lui ai offert et qui, si on appuie sur une lettre, saute et livre un nom, une adresse, un numéro de téléphone. Un numéro qui, lui, va répondre. Qui ne dira pas : Ce n'est rien, c'est une erreur. Qui dira au contraire : « Creezy ! Quelle joie ! Mais oui ! Comment donc ! Je vous emmène dîner, je vous emmène au cinéma, je vous emmène danser. » Ce numéro qui n'est pas le mien. Moi, je ne peux pas. J'ai ma femme, ma maison, mes enfants, mes dîners. Ou je ne peux que de temps en temps mais pas à l'heure où elle m'appelle, à l'heure où elle en a besoin, à l'heure où cette angoisse en elle se fait plus déchirante. A cette heure-là, n'importe quel célibataire prend sur moi l'avantage. Il est là. Je ne suis pas là. Il peut répondre. Je ne peux pas. C'est le mal des amants. C'est le mal des femmes seules. Ce mal est médiocre et même il prête à rire. Qu'importe s'il fait mal quand même. Et ceci encore : qu'il y a des numéros que Creezy ne veut plus former ou, inversement, l'interlocuteur qui répond qu'il n'est pas libre, qu'il est désolé, qu'il a déjà un engagement. Jusque-là, devant un appel de Creezy, tous les autres engagements sautaient. Creezy voit s'installer autour d'elle le no man's land des femmes éprises. Un mystérieux tam-tam les avertit, les célibataires. Les avertit que le dîner est sans espoir, le cinéma sans issue et que la danse s'arrêtera sur un sourire au seuil d'un ascenseur. Ne restent que les dévoués. Ne reste que le grand jeune homme au visage loyal. Au milieu de cette ville qui partout porte son image, Creezy est seule. Je ne pense pas qu'elle ait jamais été une fille facile. Son insolence, cette humeur vite cabrée, ses nerfs même, à défaut de principes, l'en empêchent. Mais il a bien dû lui arriver de ramener un homme chez elle à cause d'une impulsion du moment et pour ne pas retrouver ce lit vide. C'était une phrase de mon père, qu'il aimait citer et qui suffisait à l'égayer : « Il entra dans la chambre et vit le lit vide. Son visage devint de même. » Il prétendait l'avoir lue dans un roman. Mais les mots ont un sens mystérieux. C'est vrai qu'un lit vide, c'est livide. Notre amour a encore isolé Creezy. Elle est assise, là, devant son téléphone, devant mon gadget plein de

numéros, comme une reine abandonnée. Dans la cuisine, il y a Neige. Que peut Neige ? Moi, je suis dans mon bureau. Sur ma table, il y a un magazine. Il s'ouvre tout seul à la page que je cherche. Y figure une grande photographie de Creezy, en robe du soir, une robe d'un bleu chatoyant, et couverte de bijoux. La légende précise qu'elle en porte là pour plus de deux milliards. Prêtés, bien entendu. Prêtés par le Syndicat français de la Bijouterie. La photo est de profil. Creezy regarde au loin. Creezy, ma Creezy, ma petite noyée en robe du soir, ma petite noyée couverte de clips et de bracelets, comme des algues, comme des nénuphars, ma petite noyée émergée des émeraudes, ne sais-tu donc pas que je veille sur toi, même quand je ne suis pas là ? Elle ne le sait pas. Ne te suffit-il pas que, cet après-midi, mon ventre ait été dans ton ventre, ma bouche dans ta bouche, mon âme dans ton âme ? Cela ne suffit pas. Pour Creezy, de cet après-midi, il ne reste rien. Il ne reste que ce grand living, comme un aéroport, un cube lumineux au milieu de la nuit et que rien n'habite. Où est ton âme, ma Creezy ? N'a-t-elle pas disparu, passée dans tes affiches, rongée par le ronron du casque, dispersée par les flashes des photographes ? As-tu encore une âme, ma Creezy, ou n'es-tu rien d'autre que ce paquet ravissant, fait d'un corps, d'un sourire insolent, de deux milliards de bijoux et de nerfs exaspérés ?

IX

Il y a trois mois, si on m'avait proposé n'importe quoi qui aurait dû me prendre un quart d'heure par jour, je me serais récrié : « Un quart d'heure ! Où voulez-vous que je le prenne ? Avec la vie que je mène. » Et c'est vrai que je n'avais pas une minute à moi. Je trouve pourtant des heures entières pour Creezy. Le matin, je passe chez elle. Souvent, je la trouve encore endormie, mal émergée des brumes, prise dans une gangue dont, peu à peu, par pans, je la dépouille. D'autres jours, je tombe dans une séance d'essayage, des robes jetées partout, des cartons ouverts, Creezy devant son miroir, une apprentie la bouche pleine d'épingles, la femme-colonel qui cligne des yeux à cause de ses petits cigares ou un couturier qui a des chaînes d'or aux poignets et qui dit des choses atroces à ses collaboratrices. Ou, vers deux heures, je vais chercher Creezy chez son coiffeur. J'assiste au finish, au dernier coup de ciseaux, de peigne, de laque, le coiffeur qui recule, qui a encore un dernier regard pour son œuvre puis qui s'en va, assez simple pour ne pas attendre l'ovation. J'entre dans cet univers bruisant, agité, imperturbable où chacun, le coiffeur, le couturier, la femme-colonel, se prend pour Napoléon, tous les trois le même mouvement, le buste rejeté en arrière, le regard cligné, la patte levée. Nous allons déjeuner. Nous regagnons le living, la chambre sur la galerie. L'après-midi, sous le soleil de mai, parfois froid encore et transparent, parfois qui fait flamboyer la verrière, le plaisir devient quelque chose d'indu, de dérobé, dont on a l'impression qu'on le vole aux autres et que, s'ils le savaient, il y aurait une émeute. Au début, j'avais dit à Creezy que, le soir, je n'étais à peu près jamais libre. Je passe maintenant avec elle au moins deux soirs par semaine. Je voulais des nuits avec elle : je les ai eues. Grâce à Creezy, je découvre que le temps est élastique, qu'il est comme le grand sac de la femme-colonel où, si bourré qu'il soit, elle arrive toujours à fourrer encore un autre agenda, un autre pull-over. Il y avait, dans ma vie, des affaires qui me paraissaient capitales. Je les néglige : rien ne se passe. Des lettres auxquelles je me croyais tenu de répondre. Je n'y réponds pas :

aucune conséquence. Tous, nous nous affublons de devoirs qui, un jour, sur unhaussement d'épaules, tombent de nous et disparaissent. Un jour, comme Creezy était en retard et que Neige était sortie, j'ai dû attendre pendant quelques minutes sur le palier. Creezy s'en est indignée. Deux jours plus tard, elle m'a dit : « Je t'ai fait faire une clef. La voici. » Elle l'a dit très vite. A cette articulation rapide, presque bredouillée, à ce regard posé droit sur moi, à l'expression butée qu'elle a prise, je reconnais que, pour elle, cette phrase est capitale et qu'avec cette clef, elle remet entre mes mains et elle-même et sa vie. Ce soir-là, assez tard, je rentre d'une séance de nuit à l'Assemblée. Brusquement, alors que, la minute d'avant, je n'y pensais pas, je tourne à gauche et, comme échappée de mes mains, ma voiture fonce vers l'immeuble de Creezy. Là, au moment de m'aventurer sur le sentier en opus incertum, une seconde, j'hésite. Jamais encore, je ne suis venu sans prévenir. Je monte. J'étreigne ma clef. Le living baigne dans la clarté lunaire de la grande verrière. Plus que jamais, on dirait un cube translucide au milieu de la nuit et, sur les trois parois, les trois Creezy ont l'air de poissons géants dans un aquarium. Doucement, je monte l'escalier. Creezy est là, lovée dans son lit. Je l'appelle. En vain. Je la secoue. Elle ouvre les yeux. Elle n'a pas une seconde d'étonnement. « Toi, dit-elle. C'est toi. » D'une voix qui vient de très loin. Ses bras autour de moi, sa bouche sur ma bouche, tout son corps accroché au mien. « Je t'attendais », dit-elle encore. Elle m'entraîne dans ce gouffre d'où, pour une seconde, elle a émergé. Déjà elle s'est rendormie. Elle est dans mes bras. Son corps est tiède et doux, plus rien des muscles d'acier, tout en elle est délié, livré, abandonné. Elle flotte, là-bas, très loin, très près, dans les eaux profondes. Nous restons ainsi, un long moment. Puis, doucement, je me dégage. Je la regarde dormir. Sur la petite table de chevet, il y a des flacons, des tubes qui m'expliquent assez ce sommeil profond, ce sommeil hypnotique, cette chute dans l'ombre. Je devrais me fâcher. Je ne me fâche pas. Ces tubes, ces flacons sur la tablette de marbre rose sont pour moi un message. Un message de détresse, un message de mort : sans toi, je ne peux pas vivre ; sans toi, je ne peux pas dormir ; sans toi, les fantômes reviennent. Ma Creezy, mon bébé, ma petite noyée, mon Ophélie, là, dans cette pénombre lunaire, tout m'apparaît clairement. Je sais bien ce que je pourrais faire pour toi et je ne peux pas le faire. Entends-tu ce que je dis ? Je ne peux pas. Je t'aime mais je ne peux pas. Je suis à toi mais je ne suis pas à toi. Je suis à toi mais je dois partir. Doucement, je l'embrasse. De très loin, sa main, une seconde, se resserre sur la mienne. Elle sent la cire, le bois, le santal. Dors, mon bébé. Je descends l'escalier. Je regarde le living. Il me semble que c'est pour la dernière fois. Dans l'ascenseur, je me dis que je dois la quitter, que je dois rompre, et non pour moi mais

pour elle, que je n'ai pas le droit, pas le droit d'encombrer sa vie si ce n'est pas pour la combler. Ce soir, il ne s'agit plus de Creezy des affiches, de Creezy sur les vagues, il s'agit de mon bébé Creezy, que je dois sauver, que je dois défendre, même contre moi, même contre elle. Demain, je le lui dirai. Demain, je romprai. Demain, je me briserai le cœur. Il y a eu une fête dans ta vie. Arrête-la maintenant. Il est temps. Rentre chez toi, député de Morlan. Rentre chez toi. Le lendemain, quand je lui téléphone, elle dit : « Est-ce que j'ai rêvé ? Est-ce que tu es venu cette nuit ? » Déjà ma résolution a disparu. Je vais chez elle. Où est le bébé que, cette nuit, j'ai tenu dans mes bras ? Je retrouve ma Creezy en acier, insolente, dure et à qui rien ne peut faire de mal. Je retrouve notre fièvre sèche et aride. Quelque chose de ma résolution serait-il, à mon insu, resté en moi ? Un moment, dans les larges yeux verts de Creezy, je crois lire une inquiétude, une question. Mais, comme je m'en vais, c'est presque durement, non, agressivement, qu'elle me dit : « Tu es bien pressé aujourd'hui. » Cette clef a changé quelque chose entre nous. Les premiers jours, par discrétion et pour le cas où il y aurait quelqu'un chez Creezy, je sonnais encore. Creezy s'en est fâchée et c'est devant la femme-colonel qu'elle me dit : « Et ta clef ? L'as-tu oubliée ? » Puis, comme pour voiler son sentiment : « Ce n'est pas la peine de déranger Neige. » Depuis aussi, quand nous avons rendez-vous chez elle et qu'elle a dû sortir, elle met une certaine application à arriver après moi. Et si alors je vais vers elle : « Non, non, dit-elle. Attends. » Elle monte dans sa chambre, elle y fait je ne sais quoi. Ou plutôt je finis par comprendre ce qu'elle y fait : entre elle et moi, elle dispose un peu de vie, un peu de quotidien, quelques rites qui suffisent à transformer notre rendez-vous. Ce n'est plus un rendez-vous. Elle rentre chez elle et elle m'y trouve. Elle m'y trouve non comme un amant mais comme l'homme qui vit avec elle, qui est là parce qu'il n'y a aucune raison qu'il ne soit pas là, qui lit un journal, qui écoute un disque ou qui téléphone pour ses affaires. Puis, d'une seconde à l'autre, ce décor planté, elle descend l'escalier, elle court vers moi, elle rit, elle secoue ses cheveux, elle me renverse sur le divan étroit et me dit : salaud. D'autres disent : mon chéri. Creezy me dit : salaud. Le tout est de s'entendre. Neige apporte les assiettes. Elle ne nous regarde pas mais elle sourit. Neige est contente. Un jour aussi, une nuit plutôt, dans mes bras, son genou sur mon ventre, Creezy me dit : « Tiens, pour mes impôts, j'ai eu une idée. » Elle me l'expose. Je lui dis que cela ne tient pas debout. « Attends, me dit-elle. Tu vas voir. » Elle saute du lit, allume la lampe, m'apporte un tas de papiers. Nous sommes là, tous les deux, assis sur le lit, chacun nos lunettes, elle des lunettes énormes qui me font rire. « Ma Creezy, tu gagnes tant que ça ? – Mais oui, dit-elle. – Et tu dépenses tout ? – Non, qu'est-ce que tu crois ? J'en ai placé une partie. – Placé ? Où ça ? » Je frémis.

En cette matière, Betty est dix fois plus avisée que moi. Cela n'empêche pas que je continue à penser que les femmes n'entendent rien à l'argent. « En quoi l'as-tu placé ? – J'ai une boutique. » Je tombe des nues. « Une boutique ? Tu as une boutique ? – Oui. Avenue Montaigne. Tu sais, dans le grand immeuble. – Et gérée par qui ? – Par un bonhomme. – Qui te roule, bien entendu. – Mais non, dit-elle. Pourquoi me dis-tu ça ? Il ne me roule pas du tout. Je le surveille. » Dans son classeur vert, elle va chercher des dossiers, des registres. Pour autant qu'un premier examen permette d'en juger, cette affaire a l'air parfaitement gérée et les bénéfices, en tout cas, sont considérables. « Ma Creezy, pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé ? – De quoi ? – De ta boutique. – Tu trouves ça si intéressant ? » C'est vrai que ce n'est pas très intéressant. Il est étrange cependant qu'elle ne m'en ait pas parlé plus tôt. Et pourquoi cette nuit ? Pourquoi cette préface sur les impôts ? Ce sont des questions que je me pose maintenant. Sur le moment, nous deux sur le lit, au creux de cette nuit, mon étonnement passé, je n'ai fait qu'en rire. Ma Creezy, mon icône, mon idole peintre, mon oiseau de paradis, mon bébé Creezy, ma pharaonne, ma pharaonne est inscrite au Registre du Commerce. « Ma Creezy... » Je lui montre le gadget que je lui ai apporté, qui donne les noms et les numéros de téléphone. « Sais-tu où je l'ai acheté ? Chez toi ! » Elle, cela ne la fait pas rire. C'est très sérieusement, à genoux sur le lit, ses grosses lunettes, qu'elle me répond : « Bien entendu. J'en ai l'exclusivité. »

X

Mes jours avec Creezy. Ma vie, la sienne. Malgré tout, presque malgré moi (et peut-être simplement parce qu'il reste en moi un provincial qui ne veut pas mourir et toujours prêt à se méfier), je continue à croire que le monde de Creezy est très loin du mien, un monde de cirque, de trapézistes, sinon louche, du moins bizarre, troué de combines, de complicités. Je suis loin du compte. Il y a bien son agent, une sorte de mousquetaire, la barbe courte, Hongrois de nation et qui dit : « C'èdre bien, c'èdre pas bien. » Après l'avoir rencontré trois fois, je suis obligé de convenir qu'il présente toutes les apparences d'un fort honnête homme et une fois même, dans un contrat de Creezy, je lui ai fait ajouter une clause à laquelle il n'aurait jamais pensé et dont, à l'en croire, la malice l'a fait rire pendant trois jours. Les gros mots en plus, la femme-colonel, finalement, n'est guère différente de la vieille comtesse qui, à Morlan, était notre propriétaire et qui, une fois l'an, venait, de sa canne, tapoter nos gouttières. Creezy m'a emmené voir sa boutique. J'y ai trouvé une vendeuse qui a le visage rond de Bécassine et le gérant, un grand homme sec, le nez en cimeterre, et qui a l'air excellent. A ses moments perdus, il s'occupe de recherches généalogiques. En entendant mon nom, il a eu l'expression du Tastevin à qui on fait goûter un cru inédit et, avec un regard filtrant, il m'a dit : « Il y a de l'Aveyron là-dessous. » Je lui ai dit que mon arrière-grand-père, en effet... Son visage s'est éclairé. « Je l'aurais parié ! » Creezy a arrangé un nouveau déjeuner. Avec le grand jeune homme, cette fois, et la jeune femme blonde. Il est architecte, le grand jeune homme. Il s'occupe d'un grand ensemble, à Saint-Cyr-l'École. Visiblement, il est fasciné par Creezy et, tout aussi visiblement, la jeune femme blonde en a pris son parti. Il apparaît clairement, d'ailleurs, que si Creezy lui proposait de passer la nuit avec elle, le grand jeune homme n'aurait probablement pas assez de jambes pour courir se cacher dans son grand ensemble. C'est une autre passion chez lui, faite d'admiration, de stupeur, de dévouement. La jeune femme blonde a raison d'en prendre son parti. L'autre soir, dans la

boîte de nuit, je ne l'avais pas bien vue. Elle est très jolie, d'une beauté calme, assurée. Elle est l'amie de Creezy. Elle pourrait aussi bien être l'amie de Betty. Ma secrétaire, qui est pourtant assez jolie, est toujours fagotée. J'ai fini par demander à Creezy de l'emmener chez la femme-colonel. Toutes les deux, elles s'en sont occupées. Élisabeth est transformée. Son amant maintenant, à chaque rendez-vous, lui apporte une boîte de chocolats et, l'autre jour, radieuse, elle m'a annoncé qu'il lui avait même fait une scène de jalousie. Depuis, quand, au téléphone, elle répond par quelques phrases espiègles ou roucoulanges, je sais déjà que c'est Creezy qu'elle va me passer. D'une certaine manière, nous avons maintenant autour de nous une petite famille : le grand jeune homme, la jeune femme blonde, ma secrétaire, la femme-colonel, l'agent hongrois. Et Neige, qui reste notre témoin principal. Tout cela devrait me rassurer. Non, le terme ne vaut rien : je n'ai aucune inquiétude. Devrait me convaincre. Je ne sais pourquoi, je reste persuadé que la vie de Creezy ne peut pas être si simple, qu'elle n'a pas pu être toujours si simple, qu'elle doit bien avoir ses caves. Des caves sur lesquelles je ne m'interroge pas, sur lesquelles j'ai décidé de ne pas m'interroger. Un jour, j'ai reçu une lettre anonyme. Elle me disait que Creezy était une lesbienne notoire, une droguée fichée à la Préfecture. Je ne l'ai pas cru mais, comment dire, je n'ai pas cru non plus le contraire, je ne me suis pas indigné, je n'ai pas cherché à savoir, je n'en ai même pas parlé à Creezy. Très exactement, je m'en fous. Une nuit aussi, une nuit où je dormais auprès d'elle, elle se réveille en sursaut, elle s'accroche à moi, elle pleure, elle a peur, elle crie, il lui faut sa maman, il faut lui téléphoner, tout de suite. « Ma Creezy ! – Appelle-la. Appelle-la, tout de suite. – Mais où est-elle ? – A Los Angeles. – Ma Creezy, tu ne vas pas appeler Los Angeles à cette heure-là. » (Autre bêtise : à Los Angeles, ce devait être le milieu de la journée.) Enfin, je réussis à l'apaiser. Sur le moment, cette maman de Los Angeles m'a surpris. La minute d'après, je n'y pense plus. Je vais dire ici une chose qui risque de faire rire : jusque-là, l'idée que Creezy pût avoir une mère ne m'a jamais effleuré.

XI

J'ai fait un grand plaisir à Creezy. C'est par hasard. Ce jour-là, je vais la chercher à la fin d'une de ses séances de pose. Le photographe a eu, cette fois, une idée rare : de photographier Creezy place d'Aligre. Au milieu des éventaires et des cageots, entre la halle du marché et le petit bâtiment blanc cassé, couvert de pigeons, qui est au milieu de la place, ma Creezy en bermudas rayés vert et turquoise, ma Creezy en tailleur aluminium, ma Creezy en déshabillé pervenche, cela fait jaser et, lorsque j'arrive, je trouve autour d'elle quelque cinquante ou quatre-vingts habitants du quartier animés par des sentiments divers. La séance finie, nous prenons la voiture de Creezy. Quand Creezy sort d'une séance de pose, il lui faut, pour se détendre, rouler pendant une heure, n'importe où, pourvu que ce soit à une vitesse démente. Nous arrivons du côté de Saint-Nom-la-Bretèche. J'avise un petit bois. Je demande grâce. Nous avons nos concessions mutuelles. Je lui passe ses excès de vitesse. Elle me passe mon goût des arbres. Nous prenons un sentier. Au bout du sentier, il y a une barrière blanche et une maison, ancienne, Louis XVI, assez petite, un ancien pavillon de chasse, j'imagine, assez délabrée, les volets clos, entourée d'un jardin touffu. Formidable, dit Creezy. Pour elle, c'est ça, la campagne. Elle saute la barrière. Elle a aujourd'hui un pantalon orange, un blouson de cuir noir à brandebourgs d'argent. Nous nous aventurons dans le jardin. De gros massifs de buis y ménagent des sentiers presque noirs d'ombre. Cela nous mène à un potager étroit, pris entre des murs, où une femme corpulente arrose des laitues avec un tuyau en plastique vert. Creezy se jette sur elle. « Oh, laissez-moi arroser. » La femme corpulente, impassible, tend le tuyau. Creezy le prend, en pince l'extrémité entre les doigts, l'eau jaillit comme un éventail diapré par le soleil. A la femme corpulente, pour nous donner une contenance, je dis : « Nous n'avons pas trouvé la sonnette. Sur la route, on nous a dit que la maison était à louer. » Toujours sans un mot, la femme corpulente va vers la prise d'eau de son tuyau, elle la ferme (« Eh bien ! dit Creezy. J'arrosais ! »), puis elle se dirige vers une porte

basse, cintrée, dans le mur, et elle nous fait signe de passer. « Quoi ? dit Creezy. Elle est vraiment à louer ? » Sur son visage, je lis une telle expression de plaisir, d'enthousiasme, de gourmandise, que je dis : « Allons voir. » Nous passons dans le jardin suivant qui, lui, a des proportions nobles : de larges pelouses mais où l'herbe a trente centimètres, de grands arbres, un cèdre du Liban, des serres mais où ne sont rangés que des outils. Au bout, il y a une grande maison, en briques, de style normand. La femme corpulente nous précède. Creezy m'a pris la main et, en passant, ivre de plaisir, elle arrache une graminée. Ce pirate orange et noir dans ce jardin abandonné me fait monter au cœur une bouffée de tendresse. Dans la maison rougeâtre, après un vestibule funèbre, nous trouvons une sorte de bureau, meublé en sombre, qui sent le rideau, le chat et où un vieil homme qui se tient de travers me serre la main de la main gauche. Oui, la maison est à louer. Les précédents locataires sont partis. « J'ai dû leur donner congé. Ils avaient des enfants. J'ai horreur des enfants. Ils venaient jusque dans mon jardin, monsieur. Saccager tout, monsieur. » Il est lancé. « Monsieur, je voudrais être propriétaire d'un restaurant rien que pour le plaisir d'y mettre un écriteau : les chiens et les enfants ne sont pas admis. – Ah, joli ! » dit Creezy. Le vieil homme me parle mais il ne regarde que Creezy. Visiblement, ce pirate orange et noir le déconcerte. Un moment, son regard s'attarde sur la graminée que Creezy tient toujours à la main. Il doit se demander dans lequel des deux jardins elle l'a cueillie et s'il y a lieu de se fâcher ou de passer l'éponge. Ou peut-être, simplement, se demande-t-il où il a déjà pu voir ce visage familial. « Alors, vous voulez louer ? » Dieu sait si, en venant à Saint-Nom-la-Bretèche, je pensais à tout sauf à louer une maison. Mais je regarde Creezy, je vois sa convoitise, je sais que, dans cette affaire, l'imprévu de notre décision l'enchantera plus encore que la maison. Je dis : « Est-elle meublée au moins ? – Ah, parfaitement meublée, monsieur. » Comme Creezy s'est un peu écartée, le vieil homme maintenant, en me parlant, me tourne carrément le dos. « Bon. Allons voir. » Nous retraversons le grand jardin. Le vieil homme cherche à s'informer. « Vous êtes dans le cinéma ? – Non, dit Creezy. Nous sommes dans les articles de pêche. – Ah, la pêche », dit le vieil homme. Puis, honnêtement : « C'est que la pêche, dans le coin... – Précisément, dit Creezy. Nous sommes déjà dans la pêche toute la semaine. Pour le week-end, nous ne voulons plus entendre parler de pêche. » Dans la petite maison, il y a cinq pièces qui, toutes, sentent le champignon. On voit qu'il y a eu des enfants. Tout est écorné, ébréché. Il y a une pièce, la plus grande, dont le papier peint représente les nains de Blanche-Neige, chacun à je ne sais combien d'exemplaires. Mais Creezy vient de découvrir une fenêtre ovale : elle est aux anges. Un balcon rond : elle est aux anges. Le vieil homme lui-

même finit par rire. Il a l'air de se dire que, dans les affaires, une femme, c'est bien commode. Je dis : « Nous louons. » Le vieil homme attaque l'inventaire. Il lit très vite. Creezy le fait ralentir. Comme il annonce six gravures encadrées, Creezy lui fait remarquer qu'il n'y en a que cinq, exige la correction. Le vieil homme a l'air de se dire que les affaires, cela devrait plutôt se régler entre hommes. Il essaie de passer rapidement sur la question des verres et des assiettes. Creezy, impitoyable, les recompte, fait noter qu'il manque quatre verres, que les assiettes sont dépareillées et que, dans la chaufferie, il y a des traces de salpêtre. Comment ne pas aimer Creezy ? Le chèque remis, nous reprenons la voiture. A Saint-Nom, Creezy entre chez un marchand de couleurs. Il lui faut des pots de couleur blanche, des pinceaux. « Ma Creezy, pour quoi faire ? – Ces nains, dit-elle. Tous ces nains ! Tu trouves ça supportable ? – Non, dis-je. Mais nous pouvons faire venir un tapissier. – Qui prendra huit jours. Je ne tolérerai pas ces nains une seconde de plus. » Puis, avec cette expression sérieuse, tendue qu'elle a parfois : « Je hais Walt Disney. Aux États-Unis, j'ai visité Disneyland. Veux-tu que je te dise ? Je regardais mes pieds tant j'avais honte. » Un je ne sais quoi dans sa voix me fait penser que cette opinion et même cette expression ne sont chez elle que l'écho d'un propos entendu d'un autre et qui lui a plu. Il y a parfois ainsi, chez Creezy, comme des écailles, les traces d'une autre vie. Comme un snobisme. Le snobisme aussi est une peur. Enfin nous prenons les pots de couleur et, rentrés, nous commençons à repeindre les murs. Mais ces nains sont diaboliques. Sous la couche de couleur, ils réapparaissent, lointains, à demi effacés, encore plus redoutables. Il y faut une deuxième couche. A huit heures du soir, nous n'avons encore repeint qu'un quart de deux parois. Je parle d'aller dîner. Creezy me rétorque qu'il n'en est pas question. Puis elle rit, elle m'embrasse, elle me dit : salaud, elle s'en va et revient avec un grand sac de papier qui contient des sandwiches pour quinze personnes. Nous finissons par faire l'amour sur un sommier sans draps, sur un plaid que Creezy est allée chercher dans le coffre de sa voiture, au milieu du silence de la campagne. Sur les murs, les trois quarts des nains sont toujours là, avec leurs regards de petits vieux.

XII

Cette maison, au fond des bois, pour nous, a-t-elle été bénéfique ou maléfique ? Bénéfique certainement en ceci que, la barrière blanche franchie, disparaît le mal de Creezy, cette absence en elle, cette humeur où dès qu'elle n'est plus portée par le plaisir ou par quelque occupation, il n'y a plus que le heurt, le frémissement, l'agitation, la peur – ou ce gel autour de nous. Est-ce bien la maison, d'ailleurs, ou le parcours que nous devons faire pour y arriver ? Pour Creezy, je l'ai dit déjà, l'excès de vitesse a ses vertus. Lorsque j'arrive et que, de loin, entre les arbres, je vois sa voiture rangée devant la maison, je sais déjà que je vais trouver une Creezy à son image, elle aussi au repos, elle aussi apaisée. D'autres fois, nous nous donnons rendez-vous dans Paris. Je laisse ma voiture. Creezy arrive, freine sur un mètre et repart avant même que la portière soit refermée. Au début, nous arrêtons nos voitures à l'entrée du sentier. Puis Creezy a décidé qu'on pouvait aussi bien aller jusqu'à la maison et c'est presque sans ralentir qu'elle fonce dans un éclaboussement de feuillage. Je descends. J'ouvre la barrière. La voiture passe devant moi en faisant crisser le gravier : nous sommes libres, la magie opère. Je me demande maintenant si elle n'a pas opéré trop, si elle n'a pas opéré comme ces tranquillisants dont abuse Creezy et avec le même résultat : de nous endormir, de mettre entre nous et nous une distance, de nous rassurer alors que la menace était toujours là, de nous faire oublier que, derrière chaque amour, et à l'intérieur de cet amour, veille et agit son pire ennemi qui est le temps, le temps qui, lui, ne s'engourdit pas, qui piaffe, qui ronge, qui détruit ou qui construit mais à notre insu, qui nous fait brusquement nous retrouver devant quelque chose d'inconnu et dont la vérité a fui. Où est notre vérité ? Nous gagnons la chambre aux nains dont nous avons fait notre chambre. Au début, Creezy a eu une fièvre d'aménagement. Elle lui a bientôt passé – et je ne l'y ai pas assez encouragée. Nos pots de couleur sont rangés dans un coin et, sur les cloisons, les trois quarts des nains sont toujours là. Sur le lit, il y a des draps bleu lavande et une couverture de guanaco. Pour le reste, notre

apport se borne à quelques objets de cuir ou de métal qui étonnent au milieu des meubles écornés : un pick-up, un nécessaire de cuir rouge, deux lampes de science-fiction, un tableau mobile qui ne s'anime que lorsqu'on met la prise de courant – et généralement nous oublions de la mettre. Ensemble, nous avons été acheter des équipements rustiques, blue-jeans, chemises écossaises. Mais des blue-jeans qu'on passe pour deux heures, c'est comme le pourpoint de l'acteur, cela n'a pas plus de réalité et, dans la salle de bains, accrochés côte à côte, nos deux peignoirs ont l'air d'accessoires mis là par un décorateur. Il y a des moments pourtant où cette maison prend une réalité où elle devient une maison véritable. Ces moments, nous les devons à Neige. De temps en temps, Creezy l'emmène avec elle. Neige arrive, elle inspecte, elle grogne, elle proteste, elle fait remarquer qu'il y a une espagnolette qui ne ferme pas, un robinet qui fuit, une tache d'humidité dans l'entrée, que les fleurs pourrissent sur pied et qu'il est urgent de faire venir un homme pour arranger tout ça. D'un instant à l'autre, cette espagnolette existe, ce robinet existe. Neige passe l'aspirateur. Ce ronronnement existe, il est comme un souffle dans un corps inanimé, comme l'air dans un ballon dégonflé. Autour de lui, les chambres deviennent des chambres, les meubles des meubles. Neige nous apporte le thé. Ce thé existe. Dans une propriété voisine, Neige a trouvé un compatriote qui y est gardien. C'est un petit homme sec et noir, digne, le visage sévère mais qui parfois s'anime. Il a alors un sourire d'enfant et il bredouille des choses confuses. Un jour, nous les avons vus dans le jardin, Neige et lui, qui jouaient à cache-cache derrière les buis. Mais c'était comme un cache-cache au ralenti, tous les deux restés dignes, les mouvements lents, à peine une expression d'espièglerie sur leurs visages. Ce compatriote s'est bientôt proposé pour les menus travaux. Il entre dans notre chambre avec sa boîte à outils. Il ne songe même pas à frapper. Neige lui a dit de monter : il monte. Il répare l'espagnolette et, par la fenêtre, il poursuit sa conversation avec Neige qui est dans la cuisine. Derrière lui, furtivement, couchée sur le lit, Creezy me caresse la main. C'est peut-être ceci, une vraie maison : d'être dérangés. Mais, quand Neige n'est pas là, la maison redevient un décor. Sans thé, sans ronronnement, sans âme. Un décor planté autour de ce lit dans lequel, trois minutes après notre arrivée, nous nous retrouvons comme deux loups affamés, redevenus nerfs, redevenus acier, redevenus nous-mêmes, dans notre univers aride. Pendant que Creezy achève de se rhabiller, je descends dans le jardin et, pour faire quelque chose, je prends le tuyau de plastique vert et j'arrose les fleurs. Creezy apparaît sur le balcon rond et elle me crie : « N'oublie pas les laitues. » Tableau charmant, joli croquis de vie à deux mais sur lequel passe déjà une buée. Creezy descend. Elle a un rendez-vous. Elle est en retard. Moi aussi. Laitues

abolies, nous fonçons, elle vers ses photographes, moi vers mes collègues de la Commission des Finances. Les pneus crient. Les automobilistes que nous dépassons se vissent l'index sur la tempe. Creezy rit. Notre vérité est là, haletante, pressée, notre univers de robots, elle ses flashes, moi le bruissement des papiers et des mots. Il nous faudra bien un jour pourtant affronter une autre vérité, décider ce que nous allons faire de nous. La maison et ses feuillages nous le cachent. Ces courtes mises en scène nous entourent d'une vapeur. Un jour, comme si elle sentait qu'à cette maison il fallait donner sa chance, Creezy y a arrangé une partie. Elle a invité à déjeuner le grand jeune homme et la jeune femme blonde. Creezy, Neige et moi, nous sommes partis assez tôt. A Saint-Nom, nous sommes allés chez le boulanger, chez le crémier. Nous avons aussi acheté un barbecue. J'ai ramassé du bois. Il faisait beau. Nous avons pu déjeuner dans le jardin. Une bizarre alliance peu à peu s'est nouée entre nous. Sur toutes choses, le grand jeune homme est toujours de l'avis de Creezy, la jeune femme blonde du mien. De temps en temps, un de nous émet l'opinion que nos couples sont mal faits, qu'il faudrait les redistribuer. C'est charmant. Si charmant qu'ils décident de continuer, d'aller acheter des choses pour dîner, peut-être même de coucher là. Moi, je dois rentrer. J'ai un dîner chez moi. Je dois quitter cette maison qui, tout ensemble, est la mienne et qui ne l'est pas, cette maison dont le loyer est à mon nom mais où la fête se prolonge sans moi. Où est la vérité ? Il n'y a qu'un mirage, une mise en scène, et aussi fragile, une dinette, à la merci du moindre incident du dehors. Et Creezy le sait comme moi, le mesure comme moi. Elle prend sa voiture, me reconduit jusqu'à un taxi. Elle regagne sa petite fête. Une chance : ça l'amuse. Ça l'amuse sans moi. J'arrive chez moi dix minutes avant le dîner. Pendant que je me change, Coralie vient dans ma chambre. Elle a son peignoir rose. Elle veut une histoire. Betty nous rejoint. Elle dit qu'il est temps, que les invités vont arriver. Mais, Coralie sur mes genoux, je raconte une histoire. Betty s'assied aussi. Elle écoute mon histoire, elle ajoute des détails, elle rit. Le temps enfin s'est arrêté. Nous sommes là, tous les trois. Ces quelques minutes, pour moi, sont comme une halte, comme un bain. Où est la vérité ? Un autre jour, comme nous étions encore dans la maison vers minuit, et couchés, Creezy décide d'y passer la nuit. Là encore, comme je n'ai pas prévenu chez moi, il me faut rentrer et je n'ai d'autre moyen que de prendre la voiture de Creezy. Je lui dis que je la lui ramènerai le lendemain. Creezy s'endort. Doucement, je me rhabille. Je prends sa voiture. Sur la route, un remords me vient. J' imagine Creezy se réveillant, prise de peur ou ayant une saute d'humeur, voulant partir, ne le pouvant pas. J'avise un taxi qui rentre vers Paris. Arrivé à sa hauteur, je fais signe au chauffeur de s'arrêter. Il n'y comprend rien. Depuis quand les

automobilistes ont-ils besoin d'un taxi ? Tout en continuant à rouler, il vérifie ses portières, me fait signe que tout va bien. Enfin, il s'arrête. Non sans peine, je le persuade de me suivre. Il me suit, en lançant des appels de phares dont je ne sais ce qu'ils veulent dire, probablement sa répugnance à s'aventurer ainsi, en pleine nuit, dans les bois. Je monte dans la chambre. Creezy dort toujours. Dans un coin, vestige des enfants qui nous ont précédés, il y a un tableau noir. Je le dispose devant le lit et, ne trouvant pas de craie, je me sers de la peinture blanche pour tracer : Ta voiture est en bas. Je repars avec le chauffeur de taxi qui, pendant tout le parcours, ne cesse pas de me surveiller dans son rétroviseur. A l'arrivée, c'est avec une méfiance marquée qu'il prend mes billets. Le matin, très tôt, je repars pour Saint-Nom. Rien n'a bougé. Creezy dort toujours. Elle ouvre les yeux. Elle dit : « C'est toi. » Je me recouche près d'elle. C'est comme si je n'avais pas cessé d'être là, comme si mes allées et venues dans la nuit n'avaient été qu'un songe. Comme si. C'est comme si. Ce n'est pas. La vérité est que je n'ai pas dormi avec toi. Et pourtant c'est ce matin-là aussi, dans cette chambre d'enfants, dans cette chambre où il traînait encore quelque chose de l'enfance, c'est ce matin-là que Creezy m'a dit : « Je voudrais... Je voudrais un enfant de toi. »

XIII

« Je voudrais un enfant de toi. » Elle, ma Creezy, ma pharaonne, mon idole peinte, mon icône, elle la dure, elle venue vers moi de son univers glacé et du ciel blanc des Bahamas, elle l'insolente casquée. Dans le frisson du matin, débarqué de ma nuit, j'ai entendu cette parole-là, moi. Et une joie confuse aussitôt m'envahit. Se pourrait-il que tout cela enfin prenne un sens et que, de nos étreintes furieuses, puisse sortir la vie ? Mon élan est de crier oui. Mais il est dans mon caractère, malheureusement, de croire que l'honnêteté et la rigueur sont, en toutes choses, d'écarter d'abord les objections, de ne pas céder à l'élan, et moins encore à l'élan d'un autre. Les objections, je les ai faites. Sa vie, la mienne, le droit même que nous avons de faire naître cet enfant. J'ai dit, je crois, ce qu'aurait dit n'importe quel homme. Je n'ai pas compris que, précisément, à ce moment-là, je ne pouvais pas être n'importe quel homme. Je n'ai pas compris que, pour Creezy, il s'agissait moins d'une preuve d'amour que d'une tentative désespérée, encore une fois, pour secouer cet engourdissement à la fois heureux et funèbre, pour nous jeter hors de nous-mêmes, pour rejoindre cette vie qui ne cessait de nous échapper, qui ne cessait de se débarrasser des oripeaux dont nous la couvrons, pour arrêter enfin cette clameur du temps qui court derrière nous, qu'il s'agissait d'un acte auquel son absence de raison donnait tout son sens, d'un acte qui, pour elle comme pour moi, était un acte héroïque. Et je n'ai pas compris non plus, malgré déjà tant de leçons, qu'il me fallait là, et à la seconde, rejoindre Creezy, la rejoindre dans son univers à elle, où c'est l'instant qui compte, la minute, cette minute où elle avait crié vers moi mais qui, si je n'y répondais pas tout de suite, ne reviendrait jamais. Il me fallait accepter ou refuser mais tout de suite. Je n'ai pas refusé. J'ai dit : Réfléchis. J'ai dit : La nuit porte conseil. Je savais pourtant que, pour Creezy, la nuit ne porte que poison, le délai ne porte que la mort. Le lendemain, lorsque j'ai dit : Nous ferons cet enfant, dans ses larges yeux verts, il n'y avait plus rien. Le moment était passé. Nous n'avons pas fait cet enfant. Mais c'est là, je crois, et à partir de lui que quelque

chose, entre nous, a commencé à se déchirer. Et maintenant, maintenant encore, de cet amour qui a fui, j'ose le dire, je ne regrette qu'une chose : cet enfant de toi, ma Creezy.

XIV

J'arrive chez elle vers huit heures. Je la trouve dans sa cuisine tout formica, occupée à préparer une salade dans laquelle il entre de l'ananas, de l'avocat, des noix, une mangue, des tomates. « Je voulais être seule avec toi. J'ai envoyé Neige à Neuilly dans un cinéma où on donne des films doublés en espagnol. – En espagnol ? A Neuilly ? » Immédiatement, elle se cabre. « Vous doutez toujours de ce que je dis. J'ai téléphoné pour vérifier. » La seconde d'après, sa mauvaise humeur envolée, elle me montre un jeu que lui a apporté son agent : un échafaudage, de quelque trente centimètres de haut, à trois étages, à quoi sont suspendues des séries de billes d'acier. Il suffit d'en soulever une pour que les autres se mettent en mouvement, dans un balancement rapide, et chaque fois d'une manière différente et inattendue, tantôt deux d'un côté, trois de l'autre, ou l'inverse, ou toutes ensemble, ou une seule, dans un brusque écart, avec un bruit sec, qui claque. Creezy s'anime. Elle essaie toutes les combinaisons. Je joue aussi. Ce balancement rapide, brillant et froid, ce bruit régulier, cette loi dont le secret nous échappe, cela devient envoûtant. Creezy voudrait comprendre. Elle ne comprend pas. Ça l'exaspère. C'est très rapidement que nous mangeons la salade. Nous jouons de plus en plus vite, en les bousculant, ces billes, toutes les séries ensemble, c'est comme un métronome qui s'affole, comme une querelle mécanique et sèche. Puis, brusquement, Creezy en a assez, elle abandonne les billes d'acier, elle me parle d'un chanteur, Sammy Minelli. Elle a posé pour la pochette d'un de ses disques. Il passe en ce moment dans un music-hall. Elle ne l'a jamais entendu en chair et en os. Je dis : « Nous irons un de ces jours. » Pas du tout. Elle ne peut plus rester une minute sans entendre ce chanteur. Elle va se changer. Elle troque son pantalon tilleul contre une robe rouge, à paillettes. Consulté, j'émet quelques réserves. Généralement, quand cela m'arrive, Creezy change de robe. Ce soir pas. Nous arrivons au music-hall. A la caisse, je m'informe. Sammy Minelli passe en vedette. Il vient à peine de commencer. La salle est comble mais, pour Creezy, un bonhomme surgit, qui

s'empresse, qui fait ajouter deux chaises, dans une allée. Le bruit est effrayant. Sur la scène, en pantalon d'argent, Sammy Minelli brandit sa guitare, la jette vers les coulisses, arrache sa chemise, crie bang bang, se roule par terre, hurle : Je t'attendrai demain, je t'attendrai toujours. Sa tête convulsée apparaît au ras des feux de la rampe tandis que, derrière lui, trois musiciens se marrent en pliant les genoux. A côté de moi, j'ai une blonde, toute jeune, pas dix-huit ans, boulotte, le visage comme une lune mais couvert tout ensemble de sueur et de larmes, et elle geint, elle frissonne, elle se serre dans ses bras. Derrière elle, un jeune garçon exténué pousse tout son corps en avant et, du poing, il frappe dans sa paume et il crie : Courage, Sammy ! tu as le bon bout, Sammy ! tu le tiens, Sammy ! Je regarde Creezy. De la tête, des épaules, elle épouse ce rythme dément. Elle se serre contre moi. Elle dit : « Il est merveilleux, tu ne trouves pas ? » Merveilleux ? Puis, petit à petit, quelque chose en moi vacille, j'entre à mon tour dans ce rythme sauvage. Le délire a encore monté. Sammy Minelli jette des bouteilles, jette des pétards, les détonations, des coups sourds, les lueurs brèves, Sammy Minelli pousse un hurlement, il n'est plus que cette bouche carrée qui hurle, la salle hurle avec lui, on dirait que c'est toute la salle qui passe par cette bouche carrée. Il sanglote, il se tord de douleur, il crie bang bang. Ou plutôt, au milieu de la clameur, on voit qu'il hurle bang bang, on ne l'entend pas, le hurlement n'est plus rien d'autre que cette salle entière qui tangué. La blonde boulotte n'y tient plus. Elle s'affale dans l'allée, elle frappe du front par terre, elle rampe par terre. L'allée est envahie. Une fille qui sanglote en se griffant les joues. Une autre, les cheveux défaits, qui ouvre son chemisier en hurlant : Prends-moi, Sammy ! Un garçon qui donne des coups de poing dans le vide avec des han de douleur. Un autre, à quatre pattes, qui bat la mesure avec sa tête. Les musiciens ne se marrent plus. Leurs gestes se sont faits convulsifs, saccadés.

Sous les clameurs, il y a un roulement sourd, comme un bowling, comme si, sous la salle, il y avait un bowling énorme, comme un orage, une armée en marche, une mer démontée. Puis, brusquement, Sammy s'arrête. Il salue raidement, à la prussienne, les bras au corps. La clameur redouble. Elle forme comme une boule, comme un nuage noir, épais. Sammy salue toujours. Il a l'air de n'être plus rien d'autre que ce salut mécanique. Il a l'air d'être tombé dans ce mannequin raide. Creezy me prend par la main : « Nous allons lui dire bonjour. » Par un escalier de fer, nous arrivons dans une cour à éclairage funèbre où deux cents garçons et filles se bousculent, pointe Bic à la main, devant une porte que défendent deux individus. Ce genre d'obstacles, je le sais, pour Creezy, ça n'existe pas. C'est avec la plus parfaite aisance qu'elle fend la cohue, qu'elle écarte de la main quelques déchaînés, qu'elle parvient devant les deux individus qui, sans hésiter,

ouvrent la porte et s'effacent. Une huée monte derrière nous. Nous sommes dans un couloir de prison, beige et noir, beige au-dessus, noir jusqu'à hauteur de petit homme, le tout fort écaillé et égayé par un extincteur rouge. Au bout, nous trouvons la loge de Sammy, un rectangle étroit, encombré de miroirs, de défroques, de télégrammes épinglés aux murs. Sammy est là, le torse nu, flanqué d'un crépu qui le frictionne avec une serviette d'un rose agressif. Creezy ! dit Sammy. Puis, vers le crépu, il répète : Creezy ! Le crépu continue à frictionner, en hochant la tête, l'air de dire : « Avec ton talent ! c'était couru ! » « Arrête ton char », dit Sammy. Le crépu arrête de frictionner et, enfin, il nous regarde. Je l'aurais cru plus grand, Sammy. Il est plutôt petit, frêle, le teint brouillé, trop de dents, les cheveux dans le cou. Creezy lui dit ce qu'il faut, qu'il est formidable. Formidable, répète le crépu qui, à l'usage, s'avère un bègue. « Vrai, ça vous a plu ? » demande Sammy avec une expression qui le rajeunit de dix ans. Il a plutôt l'air d'un chasseur d'hôtel, tout ensemble innocent, roublard et pourri. « Formidable, dit Creezy. – Un jour, je chanterai pour vous toute seule. – Formidable. – Je viendrai chez vous, avec ma guitare. – Formidable. » Au septième formidable, je commence à être exaspéré. « Avec Monsieur, bien entendu », ajoute prudemment Sammy. Il n'a pas encore son content de compliments. Il lui faut les miens aussi. « Et vous, monsieur, ça vous a plu ? » Je dis : Formidable. Arrive le directeur du music-hall. Je le connais vaguement. Il se met à barrir : « Monsieur le député ! Vous ! Si je m'attendais ! » Sammy et le crépu me regardent avec stupeur, avec une vague inquiétude et Creezy elle-même se tourne vers moi comme si elle découvrait aujourd'hui que j'appartiens à une espèce bizarre, inconnue, comme si venait de s'élever, là, je ne sais quelle barrière, eux trois d'un côté, le directeur et moi de l'autre. « Il faut que je vous montre quelque chose, dit le directeur. Ah non, permettez. Je vous tiens. » L'expression sans doute lui paraît trop familière. « Je tiens un représentant éminent de l'État. » La stupeur de Sammy et du crépu est à son comble. « Je dois vous montrer. Cela peut vous intéresser. » Il m'entraîne. Le couloir, un escalier de ciment, un autre couloir. Au bout de ce couloir, le directeur ouvre une fenêtre. Il me montre un immeuble voisin, ou plutôt un mur, de là où je suis je ne peux pas voir si c'est un mur ou s'il y a un immeuble derrière, un mur immense, mais grêlé, couturé, lézardé, soutenu par d'énormes étais, comme des potences, noirs sur le ciel noir. « Voilà ! En plein Paris ! Ce n'est pas un scandale ? Un de ces jours, ça va me tomber sur la gueule, enfin sur mon établissement, et j'aurai l'air de quoi ? » Atout hasard, je lui dis de s'adresser à la Ville de Paris. Son visage s'éclaire. « Vous connaissez la personne ad hoc ? » Non, je ne connais pas la personne ad hoc. Son visage s'assombrit. Il est gras, ce directeur. Des bajoues comme des oreilles d'éléphant, et

qui tremblent. Je l'entraîne vers la loge. Le couloir, l'escalier de ciment. Le directeur me retient encore : « Je les connais. Tant qu'on ne tient pas la personne ad hoc, on n'est nulle part. Vous ne pourriez pas me savoir qui est la personne ad hoc ? » Je vois le moment où il va me glisser une enveloppe. Je suis furieux d'être là. J'en veux à Creezy. C'est en vain que le directeur m'attrape le bras. J'avance si brutalement que, dans l'escalier, il trébuche, il dit : Eh bien, eh bien ! Enfin, j'aperçois la loge. Sammy Minelli est occupé à boutonner sa chemise. Creezy est devant lui, étincelante. Dans leur attitude, il n'y a rien d'équivoque. Et pourtant, entre eux, je sens quelque chose de boueux, je ne sais quelle complicité boueuse. Une fois encore, m'effleure le soupçon que la vie de Creezy, que son passé a des caves, qu'il y a un secret de Creezy. Ce soupçon ne m'est plus indifférent. Pourtant, dès que je pénètre dans la loge, les choses, lentement, tournent et se remettent à leur place. Creezy vient vers moi. Sammy remercie encore. Le directeur prend une grosse voix de guignol pour dire : « Alors, les petits enfants ? » Sans beaucoup d'égards, j'entraîne Creezy. Dans la voiture, Creezy essaie de plaisanter. Elle dit : « Je ne crois pas que je t'emmènerai encore au music-hall. » Sèchement, je réponds : « Je l'espère bien. » Dans la chambre, de part et d'autre du lit, nous enlevons, elle sa robe, moi mon veston. Je dis : « J'espère aussi que tu ne recevras pas ce voyou ici. – Quel voyou ? – Ce Sammy Machin. » Elle ne lève pas les yeux vers moi. Elle a son expression butée, le visage clos. « Je l'ai invité pour après-demain. – Cela tombe mal, je ne suis pas libre. – Tu n'es jamais libre. Lui, c'est son jour de relâche. – Cela ne me paraît pas une raison suffisante. » Tout, entre nous, est redevenu acier. Les mots sont glacés. Pour aller jusqu'à sa coiffeuse, Creezy vient jusque près de moi. « Tu voudrais que je passe ma vie à t'attendre ? – Je ne te demande pas de m'attendre. Je te demande de ne pas faire n'importe quoi. – Pendant que, toi, tu rigoles à tes dîners. » Voilà. C'est parti. La beigne est partie. Violente. Brutale. La main sur la bouche, Creezy me regarde. J'ai honte, une honte amère et triste. Mais en même temps, et tant la phrase de Creezy lui ressemble peu, tant elle ressemble peu à ma Creezy, il me semble que j'ai giflé non elle mais une autre, une autre femme qui cohabite en elle avec mon icône peinte, avec mon oiseau de paradis, enterrée en elle, dont je soupçonnais bien l'existence mais dont je pensais qu'elle avait disparu, qui n'a pas disparu, qui vient de surgir, née de quoi ? ressuscitée par quoi ? par quelle incursion dans le passé ? une autre et qui ne mérite rien d'autre. Je reprends ma cravate, je reprends mon veston. Déjà, Creezy est devant l'escalier. « Si tu pars maintenant, je ne te reverrai jamais. » Il y a comme un gel sur ma face et la sienne est laide, convulsée, mal éclairée, noire et blanche comme sa photographie sous la table. J'avance la main pour écarter cette femme

que je ne connais pas. Elle a un sursaut, un mouvement de recul, comme si elle avait peur. La seconde d'après, sa bouche est dans ma bouche, son corps contre le mien, accroché au mien. Nous roulons sur le lit. Tout est encore acier. Son corps est dur sous le mien et sa main, sur ma nuque, est comme une griffe. Je suis en elle et elle secoue la tête, de droite à gauche, de gauche à droite et elle dit : « Gifle-moi, gifle-moi encore. » Tout son corps est arqué contre le mien. Elle parle, très vite, en bredouillant ses mots comme une bave, je ne comprends pas tout ce qu'elle dit : « C'est lui ! Ce salaud ! Gifle-moi. Il m'a demandé si j'étais heureuse avec toi. Et je n'ai rien répondu. J'ai pu lui laisser croire... Gifle-moi. Je devais crier. Crier que je suis à toi. A toi. Rien qu'à toi. » Son corps se tord sous le mien, ce corps crispé, hargneux, plein de colère, de rancune, ce corps jeté contre le mien, à grands coups, que j'ai de la peine à maîtriser, les yeux fermés, la tête qui bat, qui roule, ce visage où je retrouve le vernis de sueur et de larmes qu'il y avait sur le visage de la blonde du music-hall, cette inconnue sous moi, qui crie sous mes coups, qui hurle, qui sanglote, une colère me secoue, m'envahit, une folie, une détresse, toute ma colère qui sort de moi, je frappe, je frappe vraiment, je frappe non pour elle mais pour moi, je la frappe, elle, mon icône, mon bébé, ma Creezy, mon oiseau de paradis, comme si j'avais à traquer en elle, à chasser d'elle une ennemie que je hais, que je hais de toute mon âme, comme si j'avais à repousser en elle, à faire rentrer en elle cette phrase affreuse, issue de la clameur du music-hall, comme si j'avais à tuer, à tuer cette autre femme surgie d'elle, c'est mon destin, là, que je malmène, je le sais et je frappe, ma vie, mon bonheur que je saccage, que je brutalise, ma Creezy, tu es à moi, jure-le que tu es à moi, oui, je suis à toi, toute, oui, à toi. Et Creezy enfin pousse un long hurlement.

XV

Nous avons atteint là un paroxysme. Il devrait nous avoir rapprochés. Une fois de plus, j'éprouve qu'avec Creezy, tout ce qui nous rapproche, en même temps nous sépare, nous déchire. Dans cette étreinte furieuse, il y avait encore l'amour, il y avait aussi une mutuelle exaspération et peut-être même de la haine. Vient le jour où, de l'amour, naît l'amour, c'est-à-dire un tiers qui nous gouverne, qui nous malmène, dont le visage, suivant les jours, est clair ou sombre, et sans que nous y puissions encore grand-chose. Vient le jour où l'amour devient ce que les hommes appellent amour, cette maladie, ce virus, ce termite, cette défaite, cette chose qui fait dire qu'un homme tombe amoureux (tombe, quel aveu !), cet ennemi au-dedans de nous et qui nous ronge. Derrière ma Creezy en acier, j'ai vu surgir d'autres Creezy, celle qui avait peur dans la nuit, celle qui dispose autour de nous ce décor d'une vie qui n'est pas la nôtre : la petite maison, la petite famille. Encore, ces Creezy-là me font-elles monter au cœur des bouffées de tendresse. Je n'ai pas de tendresse, je n'ai que de la haine pour la femme de la nuit de Sammy Minelli : la femme qui, tous les soirs, fait ses comptes, et plus méticuleusement avec moi qu'avec le gérant de sa boutique. Une femme qui fait ses comptes est une femme qui se croit volée. Une femme qui se croit volée est une femme qui, d'un pas sûr, marche vers le mesquin. Si, un jour, je reste près de Creezy deux heures cinquante, le lendemain, cela devient : « Hier, tu es à peine resté deux heures. » S'il m'arrive de passer un jour sans la voir, cela devient : « J'ai à supporter des journées entières sans toi. » Si je dis que le chauffage, dans la petite maison, n'est pas excellent, huit jours plus tard, cela est devenu : « Tu ne cherches qu'à t'en débarrasser. » Je fais mes comptes, moi aussi. « Deux heures cinquante, ce n'est pas deux heures, c'est presque trois. » Nous nous disputons sur ces dix minutes comme des caissiers coupables. Le soir aussi, maintenant, il arrive que, dans mes bras, elle ne s'endorme pas. Mes départs, chaque fois, sont un déchirement. Un jour, arrivé chez elle avant elle et ayant à répondre au téléphone pour une séance de

pose qu'on lui demande, j'ouvre son carnet de rendez-vous. J'y vois que mes visites, chaque fois, y sont notées, et avec la dernière exactitude : arrivé à seize heures trente, parti à dix-neuf heures vingt. Ce n'est sans doute que pour donner un peu plus de réalité à ces heures trop vite passées. Je n'y vois qu'une comptabilité qui m'irrite. J'ai tort, je le sais. Je suis injuste, je le sais. Et c'est sans doute ce qui m'exaspère. Je sais bien que tout, finalement, se ramène à un seul obstacle et que cet obstacle, c'est moi, c'est cette autre vie, cette autre maison que je persiste à vouloir sauver. Et il me faut ajouter aussi que, pour Creezy, tout cela, ce ne sont que des moments, des sautes d'humeur. La seconde d'après, elle rit, elle secoue ses cheveux, elle est dans mes bras, sa bouche est dans ma bouche. Pour moi, ce ne sont pas des moments et je les traîne après moi. Une nuit, je la croyais endormie, je me dégage doucement, je me rhabille, je me retourne. Elle est là, assise sur le bord de son lit. Et elle dit : « Emmène-moi. » Elle l'a dit à voix basse, la tête penchée, sans même me regarder et, de l'index, elle dessine quelque chose sur le drap. Je vais vers elle. Je la prends par les épaules. Elle relève la tête. Dans la clarté blême de la verrière, je vois sur son visage le vernis des larmes. « Emmène-moi. » D'une voix qui n'a même pas d'expression. « Emmène-moi. Je n'en peux plus de rester toute seule. » Elle frissonne. Il y a la nuit autour de nous, nous perdus dans la nuit. « Ma Creezy, mon bébé, je ne peux pas et tu le sais. Je ne peux pas et tu dois le comprendre. – Oui, dit-elle. Mais emmène-moi. – Je ne peux pas. – Emmène-moi. – Je ne peux pas. »

XVI

Vient l'été. Creezy doit aller à Rome : une série de photos pour le Syndicat de la Mode française. Elle me demande de l'accompagner. Les dates s'arrangent mal. Je dois conduire Betty et les enfants dans notre vieille maison, près de Morlan. Nous finissons par décider, ou plutôt je décide, Creezy ne dit rien, elle dit : Comme tu veux, elle a son air buté, je décide donc que, puisque, de toute manière, les premiers jours, elle sera très prise, j'irai plutôt la rejoindre à la fin de son travail et que nous irons passer quelques jours au bord de la mer. Je pars un mardi. Creezy part le mercredi. Il est convenu que, dès son arrivée, elle m'enverra un télégramme pour me préciser la durée de ses engagements. Le mercredi, je passe une journée exquise à me promener dans la campagne. Je retrouve le ruisseau où nous allions pêcher, le vieux saule, les trois vieux chênes dont l'un a été creusé, évidé par la foudre. Vers cinq heures, je suis dans le jardin avec Betty. Elle parle. Je parle. Tout est simple. Il me semble que j'émerge d'un brouhaha confus, d'un désordre où se confondent l'agitation de Paris et l'agitation de Creezy. Une fois de plus, j'éprouve la vertu apaisante des arbres. Betty, les enfants, la campagne, tout cela est sur moi comme une nappe. Seulement, le soir, pas de télégramme. Le lendemain non plus. Je voudrais téléphoner. Je ne peux pas. Il n'y a qu'un appareil et il est dans le vestibule. Le jeudi, je vais au bureau de poste de Morlan. Bien entendu, mon arrivée est aussitôt signalée. Un chef de service arrive. Il s'empresse. « Monsieur le directeur n'est pas là. Il est en vacances. Il sera navré. » Il interpelle la préposée. La préposée dit : « Pour Rome, il y a une demi-heure d'attente. » Le chef de service dit : « Vous n'allez pas attendre ici. Venez vous asseoir dans mon bureau. » A la préposée : « Vous passerez la communication dans mon bureau. » Nous allons dans son bureau. « Votre téléphone est-il donc en dérangement ? Il fallait me le signaler. – Non, pas du tout, il marche très bien. J'étais en ville. J'avais un coup de téléphone à donner, urgent. » Urgent ? Le chef de service appelle la préposée : « Dites que c'est urgent. » Je suis à un pas de la rage et cette rage, tout

naturellement, je la reporte sur Creezy. C'est à cause d'elle que, l'autre jour, j'ai dû subir ce directeur de music-hall, à cause d'elle que je dois maintenant subir ce chef de service et ce regard brusquement complice. Devant le mensonge, les hommes laissent leur vérité remonter à la surface et ils deviennent hideux. Le téléphone sonne. Le chef de service se lève précipitamment. « Je vous laisse, je vous laisse », dit-il. Et alors que je n'ai même pas décroché l'appareil, il s'en va sur la pointe des pieds. Je demande Creezy. Une voix allègre me répond que Miss Creezy n'est pas là. Je demande qu'on prenne un message. Il y a un conciliabule au bout du fil puis la voix se fait un peu moins allègre pour me dire que Miss Creezy a quitté l'hôtel, qu'elle est allée dans un autre, on ne sait pas lequel. Je raccroche brutalement. Le chef de service revient. Il n'a pas dû aller loin. Je reprends ma voiture. Le mieux, sans doute, serait d'attendre. Je ne peux pas attendre. Cette colère en moi, il me faut la passer sur quelqu'un. Je ne peux la passer que sur Creezy. En rentrant, j'annonce à Betty que je dois avancer mon départ pour Rome. Le lendemain, après une nuit où, dix fois, je me suis levé, je fonce vers Nice. Un moment, à la hauteur d'Avignon, l'idée m'effleure que Creezy a peut-être eu un ennui, qu'elle est peut-être repartie pour Paris ou que, pour son travail, on l'a emmenée ailleurs, bref que je vais peut-être à Rome pour ne pas l'y trouver. Tant pis. Tant mieux. Cela m'arrange que Creezy ait tort. Sur l'autoroute de l'Esterel, ma voiture lancée à cent soixante, ma fureur un peu s'apaise. De Creezy, j'aurai au moins gardé ceci : l'amitié des autoroutes. A l'aéroport, comme il me reste une heure avant mon avion, j'achète un guide Michelin et j'entreprends de téléphoner aux hôtels de Rome, dans l'ordre de leur importance. Au troisième, on me répond que Miss Creezy est sortie. Je laisse un message. A mon arrivée dans le hall de l'hôtel, Creezy est là. Ce hall est vaste. Elle vient vers moi de loin, avec sa démarche de mannequin, extravagante à cette heure-là dans une robe du soir en plumes d'autruche émeraude et qui fait se retourner les gens. Je dis : « Et ton télégramme ? » Elle me répond : « Je n'ai pas eu le temps. J'ai pensé que ce n'était pas urgent. » Dans ses larges yeux verts, il n'y a rien. Me ment-elle ? Veut-elle me cacher quelque chose ? Pourquoi ce changement d'hôtel ? N'a-t-elle voulu que se venger de la déception que je lui ai causée en ne l'accompagnant pas ? Toutes ces questions passent très vite et, si je me les pose, c'est sans curiosité. Brusquement, tout cela me devient indifférent. Ma colère s'est usée sur l'autoroute de l'Esterel. Il ne reste en moi que quelque chose de délabré, des pans de murs qui s'écroulent lentement, dans le silence. A cette seconde précise, dans ce hall, le portier à deux pas, un homme appuyé au comptoir et qui téléphone, une femme qui demande quelque chose en anglais, Creezy en robe du soir, les gens qui se retournent, je décide de

rompre. Un jeune homme s'approche de Creezy. Il lui dit qu'il est temps, qu'il faut y aller. Creezy me dit encore : « Qu'est-ce que tu leur as dit, quand tu as téléphoné ? Ils se sont affolés, ils m'ont envoyé un chasseur. J'ai demandé qu'on interrompe la séance pour que tu ne sois pas seul en arrivant. Maintenant, je dois y retourner. » Je lui dis : « Va, va. À ce soir. » Je monte dans ma chambre. Je vais rompre. Je ne suis même pas triste. Rompre est sans doute le seul acte libre qui nous soit encore possible – et le seul acte qui encore nous ressemble. Je veux rompre et, en même temps, je cède à l'éternelle sottise qui est de croire qu'on peut rompre bien. Je décide de rompre mais je veux encore donner à Creezy ces quelques jours que je lui ai promis. Creezy revient. Nous allons dîner. Sait-elle déjà ce que j'éprouve ? Nous nous parlons comme deux convalescents. « Si tu veux, mon chéri, comme tu veux, ma chérie. » En rentrant, nous descendons la via Veneto, au milieu des terrasses des cafés. Sur le passage de Creezy, je vois dans le regard des gens la même perplexité que j'ai éprouvée, moi, la première fois où je l'ai vue, comme s'ils reconnaissaient quelqu'un qui leur est apparu en rêve. Le lendemain, Creezy a encore une séance de pose. Je vais l'y rejoindre. C'est devant la fontaine de Trevi. On y a amené une caravane jaune citron où, entre deux photographies, Creezy va se changer. Elle apparaît en robe du soir, en tailleur strict, en vison d'été, en bermudas absinthe, en robe gaufrée, toujours escortée par des bonnes femmes qui ont des épingles plein la bouche. Que fais-je ici, dans le sillage de cette femme qui représente ce qu'il y a, pour moi, de plus vain au monde ? Les Zeus et les lions marins de la fontaine sont plus sérieux que moi. Un des photographes, en reculant, me marche sur le pied. Il ne songe même pas à dire pardon. Je ne suis ici qu'un badaud et qui gêne. Exaspéré, je vais vers Creezy et je lui dis : « Je rentre, je t'attends à l'hôtel. » Dans le regard du photographe, quand même, je vois passer un début de considération. Mais je ne suis pas sûr qu'il n'y ait pas une complicité infiniment plus grande entre Creezy et ce photographe qu'entre elle et moi. Ma Creezy. C'est ma Creezy. Mais c'est lui qui l'emporte dans son petit piège qui fait clic. En passant, j'ai un entretien avec le portier de l'hôtel. Pour ce séjour avec Creezy, je voudrais un hôtel rare, où il n'y ait personne, un grand jardin autour. Le portier me dit qu'il va s'en occuper. Je remonte dans ma chambre. Le téléphone sonne. C'est le président du Groupe France-Italie. Il vient d'apprendre mon arrivée. Mais comment ? Il y a eu trois lignes dans un journal. Aura-t-il le plaisir de m'avoir à déjeuner ? Non, merci, je ne suis ici que de passage, nous avons eu une session très chargée, je voudrais aller me reposer au bord de la mer. Au bord de la mer ? *L'onorevole* pousse quelques cris. Il a ce qu'il me faut, une maison, au-delà de Sorrente, charmante, un coin désert, il n'y va qu'au mois d'août, il serait ravi de

me la prêter. Ravi, vraiment, sans façons. J'hésite une seconde. Avec Creezy ? Un jour, il apprendra que j'y ai été avec Creezy. Cela m'est égal. Cela aussi m'est devenu indifférent. J'accepte. Une heure après, il est là, il a téléphoné au gardien, il m'apporte un itinéraire. Jusqu'à Sorrente ça va, mais après il faut connaître. Dans son élan, il veut même me prêter sa voiture. Non, non, j'en louerai une. J'appelle le portier. Il va s'en occuper. La voiture sera là demain. Creezy rentre. « J'ai fini », dit-elle. Je dis : « Nous partons demain. – Formidable », dit Creezy.

XVII

Magie de la géographie : parce que nous allons vers le sud, j'ai l'impression que l'autoroute descend, que la voiture roule comme une bille, qu'elle pourrait aussi bien rouler sans moteur. Dès la sortie de Rome, sous le soleil éclatant qui donne au paysage la sécheresse d'une épure, en nous laissant couler sur les échangeurs, je vois descendre sur nous, en oscillant, comme l'hélicoptère au moment d'amerrir et dont on dirait que, de ses flotteurs, il tâte l'eau, je vois descendre sur nous quelque chose qui n'est pas tout à fait le bonheur mais qui est au moins une douceur, une grâce. Après Naples, l'autoroute se fait bon enfant. Il y a des acacias, des vignes tendues entre les arbres, comme des toiles de feuillage, il y a des marchands de biscuits qui hèlent les voitures, il y a les cubes roses, ocre, bleu lessive des maisons. A Pompei, nous prenons une route en lacets, qui longe la mer, qui traverse des bois d'oliviers et de vieux villages lézardés. Creezy dit que ça lui rappelle tout à fait le Mozambique, une île du Mozambique, où elle a été, dont je n'ai pas compris le nom, sauf que, dans cette île, les femmes s'enduisent le visage d'une pâte qui leur fait un masque blanc ou gris pâle et grumeleux. Elle me parle longuement de ce Mozambique. Elle est en jaune aujourd'hui, un jaune d'or, chemisier et pantalon, plus quelques chaînes. Je consulte l'itinéraire que m'a remis le président du Groupe France-Italie. Il s'agit de trouver un certain village et une certaine place où il y a le vescovado (à quoi reconnaît-on un vescovado ?) puis il faut tourner à gauche et encore à gauche jusqu'à un certain restaurant. Nous trouvons le vescovado qui est un vieux palais troué de grands porches, nous trouvons le restaurant, nous gravissons une rampe. Nous traversons un village. Au bout, il y a une place, assez vaste, dallée, aménagée au milieu des oliviers, avec une église, assez grande aussi qui, curieusement, tourne le dos au village, qui a l'air d'avoir été mise là plutôt pour les oliviers. Là, nous dit l'itinéraire, il faut arrêter la voiture et klaxonner trois fois puis une fois. Ce que je fais. Ne me répond que le silence des tombeaux. Creezy est aux anges. Autour de nous, tout est désert. Pas un bruit. Il n'y a

que cette place, qui surplombe les oliviers, et cette église, close, la façade plate. On dirait que le soleil a tout balayé, qu'il a traqué les habitants jusque dans leurs tanières d'ombre. Je klaxonne encore, trois fois, une fois. Et je sursaute. M'a répondu une voix inhumaine, une voix d'entre les oliviers, rauque, plus grande que nature et qui a proféré quelque chose à quoi je n'ai pas compris un mot. Retombe le silence. Puis, au ras de la place, par un escalier que je n'avais pas remarqué, je vois surgir une tête puis un corps. C'est un homme, en chemise et pantalon. Il nous dit quelque chose puis il va vers la voiture, il décharge les valises, il les regarde, il nous fait un signe des mains, il tourne sur lui-même et, vers le village vide, il lance un cri. Apparaît un autre homme, suivi d'un chat. Le chat se faufile vers l'église. Les deux hommes se partagent nos valises. Nous quittons la place dallée pour un sentier qui descend entre les oliviers et où, de temps en temps, affleurent encore les traces de l'escalier qu'il a été il y a longtemps. Tout ici a suivi le même mouvement. Tout ce que les hommes ont construit, peu de chose il est vrai, tout a rejoint la nature, s'est réenfoncé dans la nature : les maisons se sont affaissées, arrondies, elles ont pris la couleur de l'écorce et, autant que les arbres, sont recouvertes de mousse ; les murs de clôture, aux trois quarts écroulés, sont à peine distincts des renflements de terrain. Nous passons sous une voûte puis il y a un haut mur, bosselé, une grande porte surmontée d'un blason épais, un escalier large, chaque marche a un mètre, sur des soubassements géants et délabrés. Il y a encore un autre porche, un autre escalier et enfin une terrasse qui, là, en plein ciel, au-dessus des oliviers, est comme une fête, carrelée de rose, bordée de grosses jarres pleines de fleurs. Dans un coin, un mégaphone m'explique la voix inhumaine. J'essaie de comprendre la disposition des lieux. Ce n'est pas commode. Au centre, il y a ce qui reste d'une tour, une tour carrée, assez haute, le dessus écorné, les murs couturés et percés de fenêtres étroites. Autour de cette tour, un tas, il n'y a pas d'autre mot, un tas de pièces, d'appentis, de corps de logis qui ont dû être ajoutés au cours des âges, au petit bonheur semble-t-il, à tous les niveaux. En me penchant de la terrasse – en bas, dans une cour étroite où poussent trois tournesols géants, une femme fait cuire quelque chose sur un brasero – j'avisé une galerie qui m'intrigue. Par l'intérieur, je cherche à y arriver. J'ouvre une porte : c'est un placard. Une autre : c'est un escalier qui descend je ne sais où. Une troisième enfin, c'est la galerie, une longue pièce, toute en fenêtres d'où, au milieu des rais jaunes et d'une poussière lumineuse, douze statues me regardent de leurs yeux vides. Quant à notre chambre, elle a huit mètres sur dix. Il y a le lit, qui est espagnol, quelques meubles noirs, énormes, et un carrelage qui représente une bataille navale : des voiles gonflées, un génie marin qui souffle dans

une conque, un amiral à cuirasse bleue et une mer démontée d'où émergent, au pied de notre lit, quelques têtes de noyés épouvantés. La salle de bains est en mosaïque dorée, mais d'un doré que le temps a noirci. Deux cols de cygne en cuivre rouge surplombent une antique baignoire à pattes de crocodile. D'après Creezy, cela ressemble de plus en plus à son île du Mozambique. Le lendemain, à Sorrente, nous louons un canot automobile, deux moteurs de deux cents chevaux chacun, et dont la partie arrière est recouverte de coussins plats et jaunes. On nous donne un marin aussi, un long garçon, hâlé comme un diable, les yeux bleus, qui a le sourire entendu du mari de Colette, que Creezy interpelle en espagnol, qui ne lui répond que par une mimique désolée et qui, désormais, réfugié derrière son sourire entendu, ne nous dira plus trois mots. La mer est lisse. Nous doublons une pointe, puis une autre. J'ai pris le volant. Debout près de moi, cramponnée au pare-brise, Creezy est tout entière dans le vent, dans le rugissement des moteurs. Nous arrivons dans un lieu désert. Pas un bateau en vue, des falaises épaisses comme des éléphants, couvertes de buissons courts et roux, pas un arbre, pas une maison, pas une trace des hommes, sauf une vieille tour en ruine et, tout en haut de la montagne, l'avancée ovale d'un radar. J'arrête la barque. « Veux-tu faire du ski ? Mais sais-tu en faire seulement ? J'ai toujours pensé que l'affiche des Bahamas était une imposture. – Salaud, dit Creezy. Tu vas voir. » Et comme, de dessous la banquette, le marin retire deux skis : « Dis ! me dit-elle, je n'en suis plus là. Je fais du mono. » Il y a un mono-ski aussi. Creezy descend dans la mer. Je déroule la corde. Nous partons. Creezy sort de l'eau. Avec ses épaules de garçon, ses jambes jointes sur le ski unique, elle n'est plus qu'un triangle effilé. De part et d'autre d'elle, le sillage de la barque forme deux rouleaux épais, d'écume, et d'une écume si forte qu'elle a l'air solide. Creezy bondit au-dessus du rouleau de gauche, elle saute, elle retombe sur l'eau qui, au-delà du rouleau, est lisse. Puis elle repasse le rouleau, elle franchit l'autre. C'est comme une danse et où rien ne sent l'effort. Elle est dans l'écume comme sur l'affiche des Bahamas et l'eau, autour d'elle, jaillit et renâcle. Creezy bondit encore au-dessus du rouleau. Penchée en biais comme un voilier, elle arrive presque à la hauteur de la barque. Elle file comme une flèche, elle vole au ras de l'eau comme une mouette. Elle glisse sur la mer qui, là, est lisse, plate comme un plateau d'étain et l'écume, c'est elle maintenant qui la suscite, tantôt à gauche, tantôt à droite, suivant l'inclinaison de son corps, comme un éventail. Le marin amorce un long virage. Creezy s'envole. Elle trace dans la mer un arc éblouissant. Elle vole au bout de sa corde comme un tout petit pantin. Mon petit pantin sur la mer. Mon petit pantin dans l'écume. Autour de nous, ce désert à notre image, les falaises épaisses, le soleil éclatant comme une claque sur la mer. Revenue dans

le sillage de la barque, Creezy ramène derrière elle les deux poignées de la corde et, toute droite, immobile dans le sillage blanc, les coudes écartés, elle est comme une amphore. Nous ralentissons. Elle se laisse couler. Nous allons la chercher. « À toi maintenant », dit-elle. À mon tour de labourer la mer, à mon tour d'éprouver l'eau qui sursaute sous moi, à mon tour d'être ce petit pantin dans l'écume que, là-bas, Creezy tient au bout de sa corde. Et j'entre, nous entrons dans ces huit jours qui, comme nos quatre jours d'immersion dans le living, ne sont plus bientôt qu'un seul jour, une seule coulée, une seule pâte, à peine ponctuée par les nuits, sans date, sans heures. Débarrassés du marin, nous gagnons le large. De ses valises, Creezy a sorti une tenue de plongeur sous-marin, un justaucorps noir, d'un tissu brillant, avec des boutons d'acier, guère plus étrange finalement que les tailleurs qu'elle présentait place de la Concorde. Elle a l'air d'aller à une soirée. Elle met son masque, ses palmes, elle prend son fusil, elle s'ajuste un couteau sur la cuisse : elle n'a plus l'air d'aller à une soirée. Pendant qu'elle plonge, moi dans la barque je vaque autour d'elle. Puis elle remonte. Il paraît qu'il n'y a pas l'ombre d'un poisson. Elle enlève son équipement. Elle ne garde que son masque et ses palmes. « Tu viens ? » dit-elle. Je mets mon masque, moi aussi. Creezy a disparu. Étala sur l'eau, je la cherche. Enfin, elle m'apparaît. Les bras au corps, les palmes battant doucement, à six mètres au-dessous de moi, elle sort d'une crevasse sous-marine, une sorte de couloir, elle passe sous une arche rugueuse. Je descends pour la rejoindre. Elle remonte. Nos corps se frôlent. Elle redescend. Le fond, là, est uni, couvert de petits pétales blancs, comme un champ de marguerites. Ma Creezy remonte vers moi d'entre les marguerites. Ailleurs, le fond est rose et gris, d'un rose fragile et grenu, un peu comme ce tailleur de tweed que Creezy portait le jour où nous avons été déjeuner à la campagne. Ailleurs encore, encombré de rochers, crevassé, accidenté, le fond évoque plutôt des ruines romaines. Ensemble, nous effleurant parfois, nos corps abandonnés et à peine animés par un léger battement des palmes, nous nous glissons entre les ruines romaines. Quand le fond est moins bas, nos ombres passent en dessous de nous, lentement, comme l'ombre de l'avion sur les champs quand il approche de l'aéroport. Ailleurs encore, il y a de grosses plantes sombres, comme des manteaux de fourrure. Ma Creezy remonte vers moi d'entre les opossums. Elle remonte vers moi d'entre les rais d'un bleu lumineux qui percent la mer. Il y a un rocher plat, assez vaste, qui n'est qu'à trente centimètres en dessous de nous, couvert d'une mousse vert tilleul, puis, tout de suite après, brusquement, c'est le vide, l'abîme dont on ne voit pas le fond, où le bleu de l'eau devient noir et c'est comme si nous nous envolions, c'est comme un de ces rêves où, d'un balcon, on s'envole dans un air devenu ami. Que reste-t-il de nos

contraintes, de nos obstacles, de sa vie, de la mienne ? Il n'y a plus que deux poissons livrés à la mer, livrés à cette eau qui les saoule. Parfois, nous nous retrouvons face à face avec des poissons véritables. Ils nous regardent puis, les uns dans une brusque torsion du corps, les autres d'un mouvement nonchalant des nageoires, ils s'éloignent. Un moment, du fond de l'eau, je vois Creezy au-dessus de moi, étalée, vautrée sur la mer comme elle est étalée sur son lit quand elle sombre dans le sommeil. Le moment d'après, c'est elle qui est en dessous de moi, à quelques mètres, qui glisse sur le dos, couchée, face à moi. Je vois son regard, ses yeux larges derrière le masque, encore élargis par le masque et très loin, comme derrière un hublot. Je descends vers elle, je fonds sur elle, nos masques se heurtent, nos jambes se mêlent, nos corps sont collés l'un à l'autre, elle a ses mains sur mes reins, j'ai les miennes sur ses hanches, sa poitrine dure contre la mienne, l'eau glisse entre nos corps comme une caresse de plus, comme la caresse d'un autre et la mer autour de nous, qui nous porte, qui nous protège, nos noces au fond de la mer, la mer notre lit, la mer notre maison, la mer qui devient notre mère, et nous sommes ses enfants, à l'abri dans son ventre. Nous remontons. Le vent s'est levé. De lisse qu'elle était, la mer est devenue comme du papier froissé. De courtes vagues brutales nous assaillent. Je conduis avec une allégresse furieuse. Le bateau tape, à grands coups. Les vagues ont encore augmenté. Le bateau glisse, dérape, repart dans le rugissement des moteurs et, derrière moi, ballottée sur les coussins jaunes, Creezy crie : « Salaud » chaque fois qu'une gerbe d'eau saute sur elle. Un autre jour, après une longue course, nous nous arrêtons devant une île. Il y a là un port, des maisons entassées les unes au-dessus des autres, ocre, grises, bleues, mais lézardées, sans portes ni fenêtres mais plutôt des trous, comme si la mer et l'air les avaient rongées. Creezy plonge. Elle ramène quelques exemplaires d'un fruit sous-marin que je n'ai jamais vu, elle non plus, qui se présente sous les apparences d'un fragment de rocher mais qui, en certains endroits, cède sous le pouce. A l'intérieur, il y a une chair orange et jaune citron, d'une saveur assez agréable mais qui laisse un arrière-goût amer. Le jour tombe. Sous un ciel vert, nous regagnons notre tour carrée. La femme du gardien a dressé la table sur la terrasse. C'est une femme énorme, la voix fluette et qui, au lieu de compter sur ses doigts, compte sur son nez, je veux dire les doigts sur son nez. Autour de nous, montant d'entre les oliviers, il y a une rumeur de ferme : un coq, des poules, un cochon qui grogne dans sa soue. C'est pendant notre séjour aussi que s'abat sur la région une vague de chaleur. Les nuits sont comme de longues traversées, coupées de réveils brusques, de cauchemars. Je me réveille. Creezy n'est plus là. Je la retrouve sur la terrasse, le visage tendu vers une fraîcheur qui semble avoir disparu à jamais. Sur la mer, passent de

longs éclairs blêmes et silencieux. Nous finissons par faire l'amour
mais les nerfs tendus, prêts à craquer.

XVIII

Rien dans tout cela n'a modifié ma décision. Pendant ces huit jours, tout notre bonheur nous est revenu. Pas une seconde, je n'ai perdu de vue qu'il était provisoire. Nous reprenons l'avion jusqu'à Nice, puis ma voiture jusqu'à Paris. À notre arrivée dans l'appartement, Neige prend le visage de Creezy entre ses mains et le tapote doucement. Puis, comme pour ne pas faire de jaloux, elle me passe la main sur la joue. Le lendemain matin, elle nous apporte le petit déjeuner. Je m'habille. Je sais exactement ce que je dois dire. Il faut que cela aille très vite. Creezy écarte le plateau du petit déjeuner. Elle se lève. Elle vient vers moi. Dans ses larges yeux verts, je vois la phrase, sa phrase de la nuit, sa phrase monotone : « Emmène-moi, emmène-moi. » Sans un mot, elle crie vers moi. Elle crie vers moi de très loin. Et, d'une seconde à l'autre, tout bascule. Avec une sorte de terreur, mais une terreur où il entre aussi de la joie, où il entre aussi une exaltation, je me sens soulevé par un sentiment que je ne reconnais pas. Tous ces jours où je croyais n'avoir rien fait d'autre que d'être heureux, voici qu'ils me submergent, qu'ils me bousculent. Nous sommes encore au fond de la mer. Libres comme au fond de la mer. Tout ce qui me paraissait absurde ne me paraît plus absurde. Criminel, n'est plus criminel. Interdit, n'est plus interdit. Je peux vivre avec Creezy. Je veux vivre avec Creezy. Je veux combler Creezy. Une seconde, je me sens comme un homme qui titube au bord du vide. Je le sens bien, à cette minute, je n'ai plus le choix qu'entre deux phrases, également irréparables. J'ai encore un sursaut et, finalement, j'en dis une troisième. Je dis : « Je dois aller à Morlan. – Aujourd'hui ? – Oui, aujourd'hui. Il le faut. » Au milieu de ce glissement en moi, au milieu de ce vertige, de ce tournoiement, il me faut me raccrocher à quelque chose, ne serait-ce qu'à ma voiture, mon volant, le grondement du moteur. Pourquoi vais-je à Morlan ? Qu'ai-je encore à faire à Morlan ? Mais je sens que je dois y aller, il me semble qu'il y aurait une lâcheté affreuse à ne pas y aller, il me semble qu'en regard de ces huit jours, il me faut encore une fois revoir Betty et que, ma décision, je ne peux la prendre que devant elle et

même avec elle. Sur la route, je roule comme un dément. Mes pensées sont celles d'un dément. Je me raccroche à n'importe quoi. Je regarde les plaques minéralogiques. Pair : Creezy. Impair : Betty. Je regarde mon compteur kilométrique. Pair : Creezy. Impair : Betty. Je me raisonne : il y a tes enfants. Je me raisonne : il y a Creezy, elle a besoin de toi, cela seul justifie une vie. J'arrive à temps pour le dîner. Je regarde autour de moi, la salle à manger, Betty qui se penche sur Coralie, Antoine, sa serviette sous les bras, méthode qu'a trouvée Betty pour le corriger de manger les coudes écartés. Ont-ils encore besoin de moi ? Je cherche un signe. Il n'y a pas de signe. Il n'y a jamais de signe. Je suis fatigué, mortellement fatigué. Je vais me coucher. Pour la première fois depuis longtemps, je dors profondément. Lorsque je me réveille, tout est clair. J'entre dans la chambre de Betty. Elle a disposé sur son lit une robe de Coralie et, une aiguille à la main, elle a l'air de s'attaquer à une partie d'échecs particulièrement ardue. Je dis : « Je dois repartir. » Puis très vite, comme aurait parlé Creezy : « A Paris, il y a quelqu'un qui a besoin de moi. » Betty me regarde un moment, puis elle va jusqu'à sa coiffeuse, elle pique son aiguille sur une bobine et, sans se retourner : « Tu reviendras ? » Une seconde passe. Il me semble que je la vois, cette seconde, qu'elle est entre nous. Je dis : Non. Non, je ne reviendrai pas. Alors Betty dit ceci : « Quel âge a-t-elle ? » Cette question me surprend tellement que je dis : « Qui ? » Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je voulais dire... Betty enfin se retourne et, sèchement : « Je suppose qu'il s'agit de cette Creezy. » On dirait que ce mouvement de colère a libéré Betty. Sur son visage, je ne lis plus maintenant qu'une sorte de curiosité. Elle me regarde comme si elle ne m'avait jamais vu.

— Tu es fou, dit-elle.

Je suis fou, je le sais. En ce moment, je ne fais que détruire. C'est œuvre de fou. Je détruis ce lien avec Betty dont maintenant encore pourtant j'éprouve toute la force, dont j'éprouve avec douleur que, chez elle aussi, sans que je le sache, il a commencé à se défaire. Je détruis le lien avec mes enfants. Ils ne comprendront pas. Ils ne comprendront pas avant longtemps. Je détruis ma vie. Je ne suis pas député de Paris, je suis député de Morlan. Divorcé, remarié avec Creezy, je ne serai jamais réélu. Mon cabinet d'avocat lui-même, il vaut mieux n'y plus penser. Que reste-t-il devant moi ? De devenir public-relation dans une maison de couture ? Et je devrai renoncer à cette passion en moi, à cette passion dont bizarrement personne n'ose convenir, aucun député, aucun ministre : la passion de l'État. Je dis encore : « Tu m'en veux ? » Je voudrais rattraper ma phrase. Brusquement, le visage de Betty se défait. Elle sort de la chambre. J'entends encore son pas dans l'escalier. Je passe dans ma chambre. Je ramasse quelques objets que je range dans ma valise. Tout cela est à

peine réel. Les objets ne sont pas des objets, ce sont des flocons, des bouts de nuage. En passant devant le téléphone, l'idée m'effleure que je devrais appeler Creezy. Mais, je l'ai dit déjà, l'appareil est dans le vestibule et tout le monde peut entendre. Je ne peux pas faire cela à Betty. Dans le jardin, Coralie joue à la marelle. Elle veut que je joue aussi. Je joue. Je saute sur un pied. J'arrive au paradis. Quel paradis ? Du haut d'un poirier, dont il émerge comme un gabier sur son mât, Antoine me hèle. Je lui crie : Fais attention. La voiture roule. La voiture fonce. J'arrive à Paris. Devant l'immeuble de Creezy, il y a une voiture de six mètres, framboise, qui d'abord me fait sourire tant la couleur en est agressive. Ce n'est même pas framboise, c'est fraise écrasée. Puis, au moment où je retire la clef de contact, quelque chose me fait suspendre mon geste : au volant de la voiture fraise écrasée, je viens de reconnaître le petit crépu qui, l'autre jour, frictionnait Sammy Minelli. Et la seconde d'après, courant sur le sentier en opus incertum, je reconnais Minelli lui-même. La voiture fraise écrasée démarre. Je monte. Dans l'entrée, je me heurte à Neige qui crie : Missié, Missié ! Qui le crie un peu trop haut. Brutalement, je l'écarte. Je monte l'escalier. Creezy est là, dans un peignoir de bain blanc, assise devant sa coiffeuse. Elle relève la tête. Elle me regarde dans le miroir. Son visage est pris dans le miroir, pris dans ce gel, pris dans cette eau froide, dans cet univers glacé qui, malgré tous ses efforts, n'a pas cessé d'être le nôtre. Cet univers de l'instant, que rien ne suit, que rien ne réchauffe. Je redescends l'escalier. Je voulais partir. Dans l'entrée, il y a toujours Neige. De la tête, elle fait : Non, non. Elle joint les mains. Je vais sur la terrasse. Je cherche ce que j'ai pu éprouver. Je n'éprouve rien, ni colère ni chagrin, rien sinon ce délabrement, cette fleur d'acier qui, lentement, s'ouvre dans ma poitrine, rien sinon l'amer sentiment que j'avais raison. Raison de ne pas vouloir m'aventurer plus avant dans ce désert. Je suis là, appuyé à la balustrade de verre. En dessous de moi : la falaise, le vide, les douze étages. C'est l'heure sournoise, l'heure louche, l'heure entre chien et loup, l'heure qui m'était ennemie. La clarté du jour lutte encore contre la lumière des grands lampadaires. Creezy est derrière moi. Elle s'approche. Elle est contre moi. Et elle dit : « Tu n'étais pas là. » D'une voix sans expression. D'une voix morne. Elle dit : « Tu n'étais pas là. » Un mot encore suffirait, un élan, d'elle, de moi. Ce qu'il y a entre nous, non, la bêtise ne peut pas le détruire. La bêtise ne peut pas gagner. Elle gagne. Brusquement, en moi, monte un noir poison. Je prends Creezy dans mes bras. Déjà, contre moi, elle s'abandonne. Je la prends sous les genoux. Tout en bas, très loin, un petit garçon passe, très vite, sur ses patins à roulettes. J'entends le crissement de ses patins. Si bref que tout cela ait été, il y a eu un moment où Creezy n'a fait qu'attendre. Son visage n'a pas eu un frémissement. Ma Creezy,

mon bébé, mon icône, mon idole peinte, mon oiseau de paradis. J'ai vu son dernier regard. J'ose le dire : dans ce regard, il n'y avait qu'une immense pitié.

Et je cours, je cours, je cours. Je dévale l'escalier, je trébuche, je tombe, je me heurte aux murs. En bas, devant l'entrée, dans la clarté vide des grands lampadaires, Creezy est là, étendue, dans son peignoir de bain blanc, une jambe repliée sous elle. Je me jette sur elle. Sauf une traînée de sang, et si petite, au coin des lèvres, le visage est intact. Puis une lumière brutale tombe sur nous. Quelqu'un a allumé les lumières de l'entrée. Et j'entends la concierge qui hurle. Je me retourne et je crie : « Téléphonnez ! Téléphonnez donc ! » Quelqu'un s'agenouille près de moi. C'est Neige. Elle prend le visage de Creezy entre ses mains, elle lui prend le visage avec le même geste qu'elle a eu l'autre jour. Elle se penche, elle écoute et, lentement, sa main passe sur les paupières de Creezy. Elle dit quelque chose que je ne comprends pas. Une voiture s'arrête. Des agents de police nous entourent. Neige se relève et, immédiatement, sans même attendre une question, elle entame un discours rapide, véhément, plein de cris, d'exclamations et dont je ne comprends pas un mot. Que je ne cherche même pas à comprendre. D'une seconde à l'autre, ces agents vont se jeter sur moi. Cela m'est indifférent. Cela se passe très loin. Il y a Creezy, il y a ma vie, il y a ce corps brisé, ce regard aboli et que je ne verrai jamais plus. Un des agents se penche sur moi, me relève. Un autre, qui doit être le chef, écoute toujours Neige. Un moment, il se tourne vers moi et, très vite, comme par parenthèse, il me dit : « Je passe en général mes vacances sur la Costa Brava. » La phrase est si étrange qu'il me faut quelques instants pour en saisir le sens : qu'il comprend l'espagnol, qu'il comprend l'essentiel du discours de Neige et, si j'en juge par son ton, que rien dans ce discours encore ne m'accuse. Même, sur une phrase de Neige, il a pour moi un regard rapide mais où il y a de la déférence. Que lui a-t-elle dit ? Elle parle toujours, et toujours aussi vite, avec des gestes, en se frappant la poitrine, en se prenant les joues. Elle désigne Creezy, elle me désigne mais sans me regarder. Son discours devient de plus en plus véhément. Il devient sanglot, hurlement. Un des agents est maintenant à genoux près de Creezy. Il relève la tête. « Bon, dit le chef. Où est le téléphone ? »

XIX

Les journaux ont annoncé la mort de Creezy. Ont annoncé le suicide de Creezy. Avec de gros titres, de grandes photos et des articles où il pleut des vérités premières : la gloire est fragile, la gloire ne fait pas le bonheur. Nulle part n'apparaît mon nom. J'ai été à la Chambre. Il m'a bien semblé que le ministre de l'intérieur me regardait un peu longuement mais je n'en suis même pas sûr. En rentrant, j'ai trouvé Betty. Elle était accompagnée d'un déménageur qui, sur ses indications, emballait ses affaires, celles des enfants. Elle me laisse l'appartement. Au moins jusqu'au divorce, elle vivra à Morlan. De Creezy, il n'a pas été question. Je n'ai devant moi qu'une étrangère, pis une inconnue, brusquement inconnue, brusquement à mille lieues, rien jamais ne nous a unis, nous ne nous sommes peut-être jamais rencontrés et c'est le hasard, semble-t-il, ou une erreur, qui fait que ses robes et ses fourrures soient dans mes placards. J'ai dû aller, encore une fois, au commissariat. Dans sa déposition, Neige a supprimé Sammy Minelli. Elle n'a pas voulu qu'il y eût du Minelli dans la vie de Creezy. Dès lors, tout est simple. « Monsieur est venu. Il a dit à Mademoiselle qu'il devait la quitter. Mademoiselle est allée sur la terrasse et elle a crié : " Si tu me quittes, je me jette. " Monsieur était près de la porte. Il a dit : " Tu ne le feras pas. " Il m'a dit : " Neige, je vous la confie. " Et il est parti. J'ai couru vers Mademoiselle. Je suis arrivée trop tard. » Le commissaire me reconduit jusqu'à ma voiture. Il dit : « Ces drames de la rupture, qu'est-ce que vous voulez ? Nous devrions être plus raisonnables. » Puis : « Mais, être raisonnable, est-ce encore vivre ? » Je vais voir Neige. Elle n'a pas l'air de comprendre ce que j'essaie de lui dire. Elle dit : « Mademoiselle si gentille. » Puis elle s'assied, elle se met à pleurer, doucement, des larmes minces sur son visage osseux. Puis elle dit encore d'autres choses, que je ne comprends toujours pas. Je finis par entrevoir qu'elle en a assez, qu'elle a trop de chagrin, qu'elle veut retourner chez elle, en Espagne, qu'elle n'a pas d'argent. Là, j'ai une pensée basse. Je dis : « Vous attendre. Moi revenir. » Avec des gestes. Je vais à ma banque. J'en

retire une grosse somme. Devant cet argent, Neige a eu l'air étonnée. Elle dit : « Non, pas juste », mais sans indignation, comme quelqu'un qui se trouve simplement devant une erreur de calcul. Elle prend six cents francs, ce qui est le montant de ses gages puis, timidement, comme si elle n'était pas trop sûre de ce qu'elle fait, comme si elle craignait d'abuser, mais avec une sorte... une sorte d'espièglerie, elle prend encore trois cents francs et elle a un geste des deux bras, en rond, comme les enfants qui jouent à la locomotive, pour me signifier que c'est le prix de son voyage. Nous sommes dans le living, l'argent entre nous sur la table rabattue, tout ce vide autour de nous, ce grand cube vide et froid, l'immense verrière, les affiches, l'appareil de télévision. Est-ce moi qui suis ici ? Ma Creezy, mon bébé, mon oiseau de paradis, est-ce moi qui t'ai tuée ? Et qui ai-je tué ? Néon, plastique, aluminium, quand avons-nous été vivants ? Il n'y a plus que ce gel autour de moi, et le ciel blanc des Bahamas traversé d'oriflammes. Deux robots, en marche l'un vers l'autre, rongés par les flashes des photographes. Il y a eu le jour des disques. Il y a eu le jour où tu as crié vers moi et où tu m'as demandé cet enfant. Tout le reste déjà est redevenu lisse. Et froid. J'ai froid, ma Creezy. J'ai la chose horrible en moi. Je reprends ma voiture. Il y a un bruit dans le moteur. Je la conduis dans un garage. Je sors du garage. Elle est ronde, cette place. Non, elle n'est pas ronde. Pourquoi ai-je dit qu'elle était ronde ?

FIN